

L'école de Salerne, ou l'Art de conserver la santé : en vers latins et françois / avec des remarques; recueillie, augmentée & publiée par M. Levacher de la Feutrie.

Contributors

Levacher de la Feutrie, Thomas, 1738-1790.

Publication/Creation

A Paris : Chez Méquignon l'ainé ..., 1782.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/g5ydxe8p>

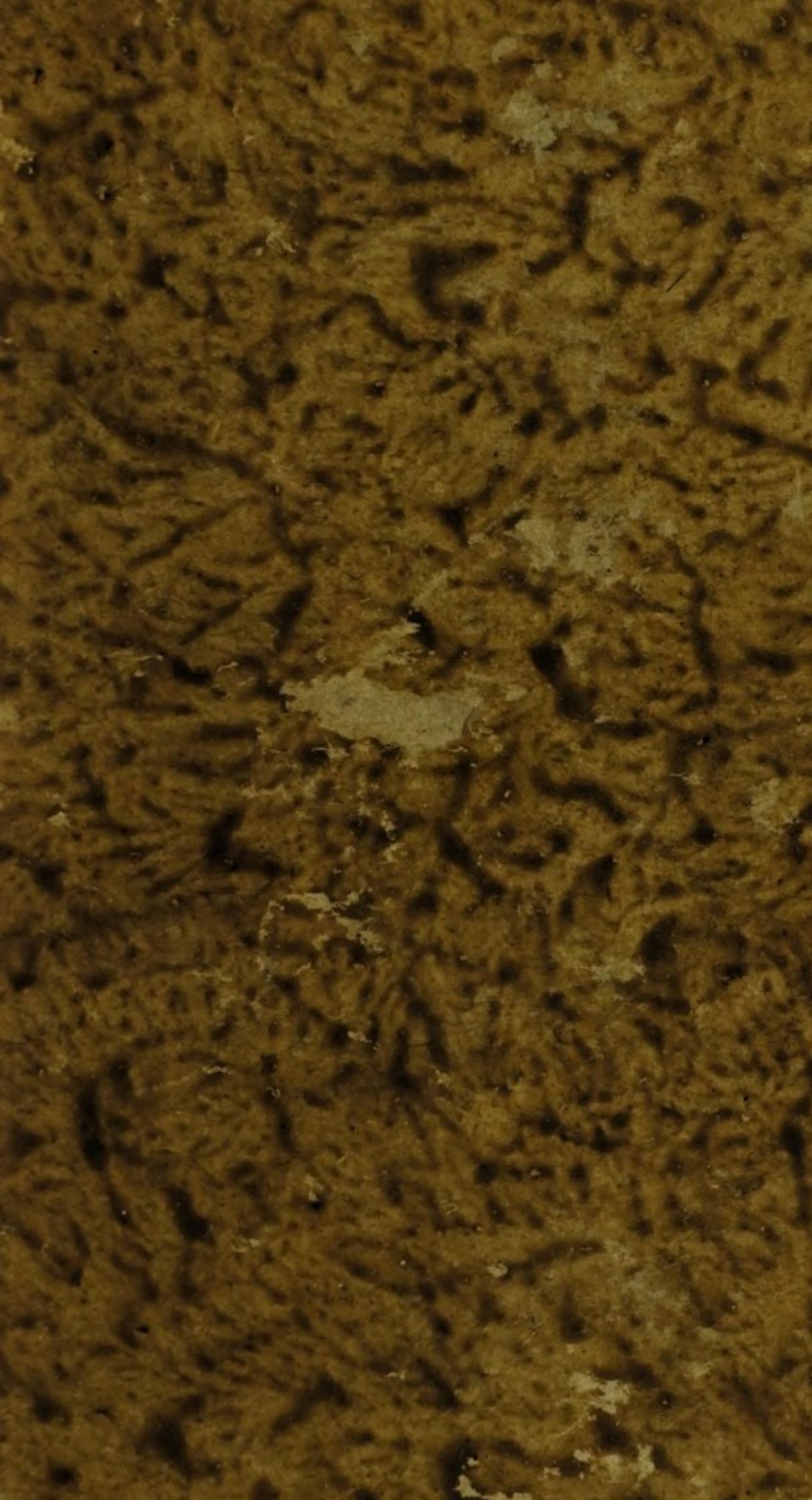
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



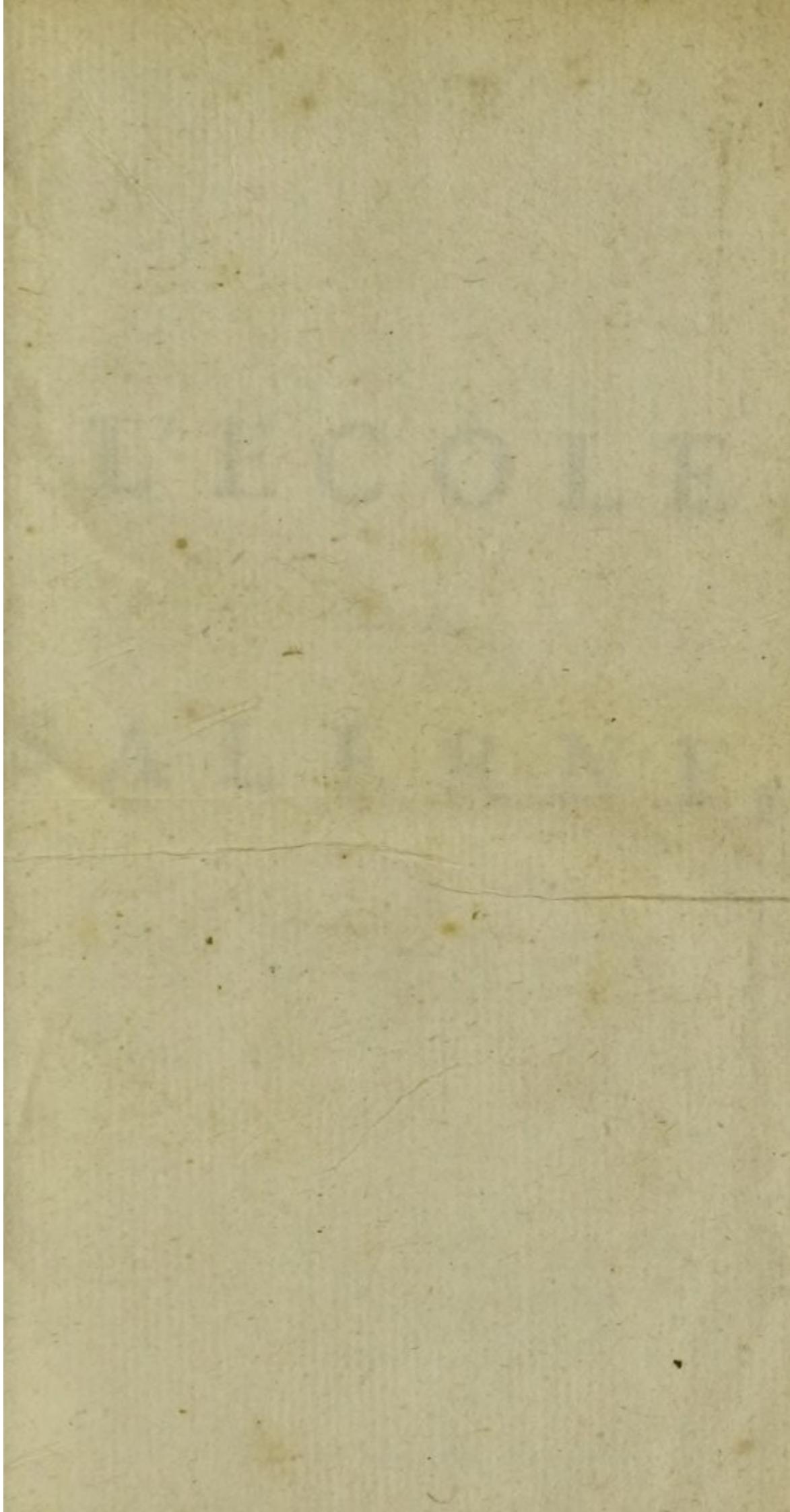
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

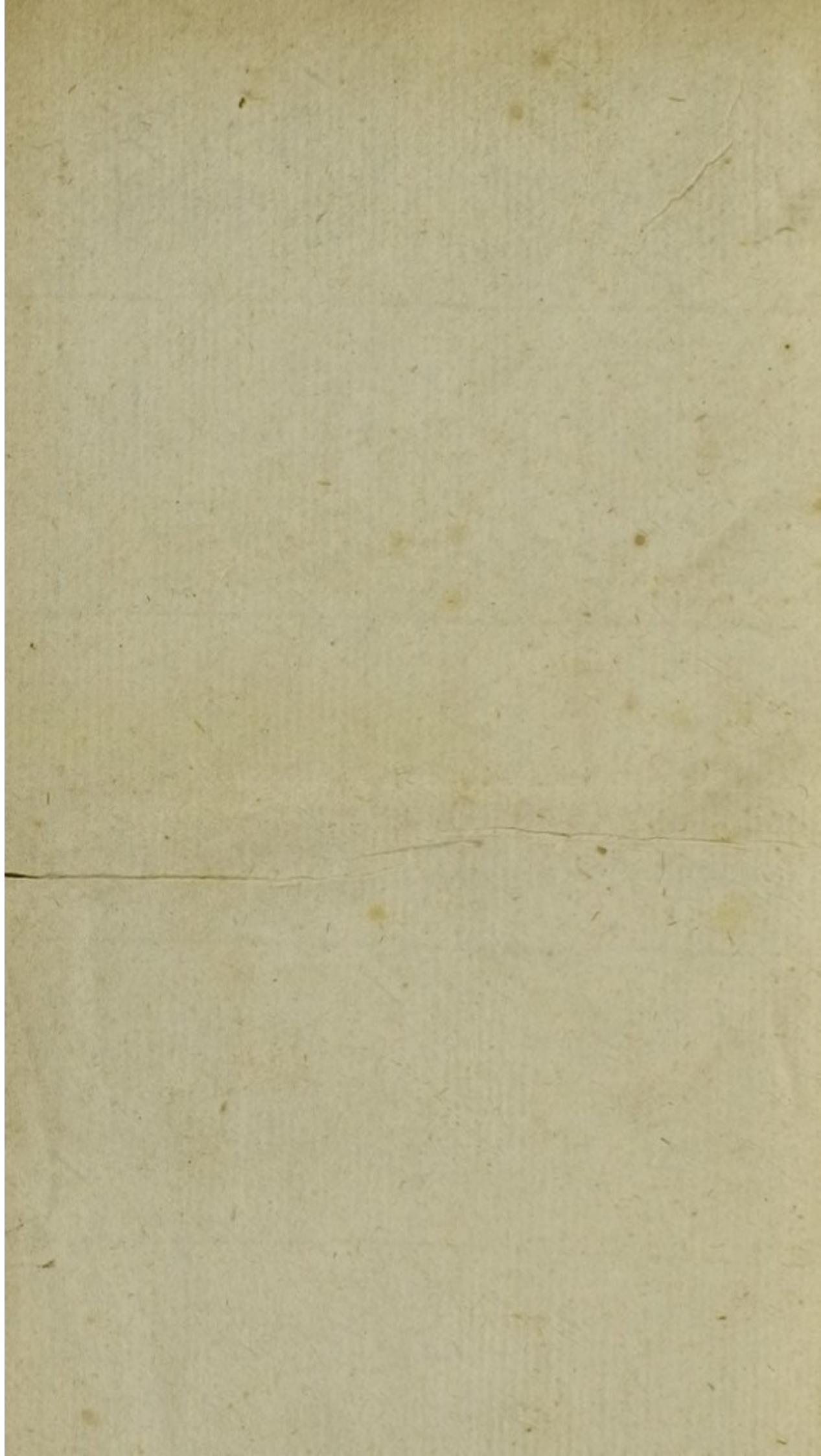


m
20 m

43244/A

c81





L'ÉCOLE

D E

S A L E R N E ,

Livres de fonds qui se trouvent chez le même Libraire.

LE Médecin interprète de la nature , ou recueil de pronostics , sur le caractère des maladies , leur guérison , leur métastase & leur suite funeste . Trad. du latin du D. Klein. Paris 1775 , 2 vol. in-12 , 5 liv.

La Médecine-Pratique de Londres , ouvrage dans lequel on a exposé la définition & les symptômes des maladies , avec la méthode actuelle de les guérir , traduit sur la seconde édition , par M. de Villiers , ancien Médecin des armées du Roi de France en Allemagne , &c. D. R. de la Faculté de Médecine de Paris. Paris 1778 , 1 vol. in-8 , Prix , broc. 4 l. 4 f.

Nouveau Dictionnaire universel & raisonné de Médecine , de Chirurgie , & de l'art Vétérinaire. Paris 1772 , 6 vol. in-8. 18 l.

Dictionnaire raisonné , universel , d'histoire Naturelle , par M. Valmont de Bomare , &c. Paris 1775 , 9 vol. in-8. , prix . 54 liv. idem , in-4. , 6 vol. 72 l.

Observations sur la formation des Montagnes & les changemens arrivés au globe , pour servir à l'histoire naturelle de M. le Comte de Buffon , par M. Pallas , brochure in-12 , 24 f.

Aphorismorum Hippocratis textus , latino versu redditus , & notæ criticæ , illustratus , par le Febvre de Villebrune , D. M. P. Paris 1779 , 1 vol. in-12 broché , 5 l.

Mémoires historiques & Galants de l'Académie de ces Dames & de ces Messieurs , par M. Vadé. Paris 1776 , 2 vol. in-8. , broché , 4 l.

Le Tombeau , Poëme imité de l'Anglois , brochure in-8. 24 f.

Recherches Historiques & Physiques , sur les maladies Epizootiques , avec les moyens d'y remédier dans tous les cas ; publié par ordre du Roi , par M. Paulet D. M. P. Paris 1775 , 2 vol. in-8. 9 l.

Nosologie méthodique , dans laquelle les maladies sont rangées par classes , suivant le système de Sydenham , & l'ordre des Botanistes , traduit du latin du D. Sauvages. Paris 1771 , 3 vol. in-8. , 18 l. idem , Lyon , 10 vol. in-12 , 30 l.

L'ÉCOLE
DE SALERNE,

OU

L'ART DE CONSERVER
LA SANTÉ,

En vers latins & françois ,

Avec des Remarques ; recueillie , augmentée
& publiée

Par M. LEVACHER DE LA FEUTRIE.



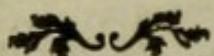
A P A R I S ,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des
Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie.

M. D C C. L X X X I I .

Non est in medico semper relevetur ut æger;
Interdum doctâ plus valet arte malum.

Ovid. Lib 1, Eleg. 3 de Ponto.



L'art ne fauroit de l'homme éterniser les jours ,
Et le mal quelquefois brave tous les secours.

Traduction de l'Auteur.



347753

M.DCC.LXXXI



A M O N S I E U R
LEVACHER DE PERLA,
É C U Y E R ,
M AÎTRE DE FORGES EN NORMANDIE ,
N É G O C I A N T D E P A R I S .

*O*n dédie communément ses ouvrages ou aux puissants qui protégent , ou aux riches qui payent l'encens qu'on brûle à leur vanité ; pour moi , mon cher cousin , je dédie celui - ci à l'amitié. Je m'honore du nom de nos ancêtres , parce qu'ils ont été des gens de bien. Je m'honore de ce que vous avez ajouté aux services qu'ils ont rendu à notre pays ; de ce que par divers établissements utiles vous avez entretenu le travail indigent , & ressuscité la vie éteinte sous le poids de la misère ; de ce que vous avez donné du pain à une multitude d'hommes sans ressources. J'offre avec empresse-

ment & volupté un ouvrage qui a pour objet la conservation du genre humain, à un amateur de la littérature & des beaux arts, pour qui les sciences les plus abstraites n'ont rien d'étranger ni de difficile. Je le consacre au bon fils, au bon époux, au bon pere, au bon ami, au bon citoyen, à l'homme modeste, dont le caractère doux & poli fait le charme de sa société. Puisse l'hommage que je rends à vos excellentes qualités serrer de plus en plus les liens qui nous unissent ! Puisse-t-il nous assurer à tous deux le bien que nous en désirons l'un pour l'autre, l'estime des ames honnêtes ! Voilà, mon cher cousin, le sujet de cette dédicace, & le vœu le plus sincère de votre ami

LEVACHER DE LA FEUTRIE, Médecin
de Paris.



* * * * *

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

*Contenues dans cette édition de
l'Ecole de Salerne.*

P ROLÉGOMENES. Préceptes généraux pour conserver sa santé, division de tout l'ouvrage ,	page 1
Notes historiques sur l'Ecole de Saler- ne ,	2
<i>De la santé , & de l'art de la conser- ver ,</i>	8 & 16
<i>Des moyens de se passer de médecin ,</i>	15
<i>De la gaîté.</i>	17
<i>De la diete ,</i>	19
<i>Du repos ,</i>	21
<i>De la médecine expectante & de la mé- decine agissante ,</i>	22
C HAPITRE PREMIER. <i>Du squelette , des tempéraments & du teint ,</i>	26
	a iv

ARTICLE PREMIER. <i>Des parties qui composent le corps humain,</i>	page 27
ARTICLE II. <i>Des tempéraments,</i>	38
PARAGRAPHE PREMIER. <i>Du tempérament sanguin,</i>	47
PARAGRAPHE II. <i>Du tempérament mélancolique,</i>	50
PARAGRAPHE III. <i>Du tempérament bilieux,</i>	54
PARAGRAPHE IV. <i>Du tempérament pituitieux,</i>	57
ARTICLE III. <i>Du teint,</i>	59
CHAPITRE II. <i>De l'air,</i>	63
CHAPITRE III. <i>De la propreté,</i>	72
CHAPITRE IV. <i>Du régime & des repas,</i>	77
<i>Du manger,</i>	84
<i>Du dîner,</i>	88
<i>Du souper,</i>	92
<i>Du boire,</i>	94
CHAPITRE V. <i>Des aliments solides,</i>	98
<i>De la nutrition,</i>	99
ARTICLE PREMIER. <i>Du pain,</i>	107
ARTICLE II. <i>Des grosses viandes & de leur préparation,</i>	115

<i>Du bouilli,</i>	page 117
<i>De la friture,</i>	120
<i>Du rôt,</i>	121
<i>Du cochon, & du mouton,</i>	123
<i>Du veau,</i>	125
<i>Qualités des viscères,</i>	126
ARTICLE III. <i>De la volaille & du gibier,</i>	
	131
<i>Du canard,</i>	133
<i>Du foie des oiseaux,</i>	134
<i>De l'oie,</i>	136
ARTICLE IV. <i>Des poissons en général,</i>	137
<i>Des poissons communs,</i>	139
<i>De l'anguille,</i>	141
ARTICLE V. <i>Des hors - d'œuvre & des œufs,</i>	
	142
<i>Des raves,</i>	147
<i>Du beurre & du petit-lait,</i>	149
ARTICLE VI. <i>Des légumes,</i>	151
PARAGRAPHE PREMIER. <i>Des graines légumineuses & des pois,</i>	152
<i>Des feves,</i>	154
PARAGRAPHE II. <i>Des racines légumineuses & du panais,</i>	156

PARAGRAPHE III. <i>Des fleurs légumineuses & de la bourrache,</i>	page 158
PARAGRAPHE IV. <i>Des feuilles légumineuses & du chou,</i>	160
<i>De la bette,</i>	162
<i>Des épinards,</i>	163
PARAGRAPHE V. <i>Des bulbes légumineux & de l'oignon,</i>	164
<i>Du porreau,</i>	167
ARTICLE VII. <i>Du dessert,</i>	169
PARAGRAPHE PREMIER. <i>Du fromage,</i>	170
<i>Le raisonnement du fromage,</i>	173
<i>Dessert approprié,</i>	175
PARAGRAPHE II. <i>Des fruits : noix, pommes & poires,</i>	176
<i>Des mûres,</i>	178
<i>Des prunes,</i>	179
<i>Des cerises,</i>	181
<i>Des pêches & du raisin,</i>	183
<i>Des figues,</i>	185
<i>Des nèfles,</i>	188
ARTICLE VIII. <i>Du café & des liqueurs,</i>	189
ARTICLE IX. <i>De quelques aliments suspect & mélancholiques,</i>	192

CHAPITRE VI. <i>Des aliments liquides ,</i>	<i>page. 194</i>
ARTICLE PREMIER. <i>Du vin , & maniere de connoître le bon vin ,</i>	196
<i>Propriétés des différents vins ,</i>	203
<i>Qualités du bon vin ,</i>	205
<i>Du mout ,</i>	207
ARTICLE II. <i>De la biere & des conditions qu'elle doit avoir ,</i>	209
<i>Propriétés de la biere ,</i>	212
ARTICLE III. <i>Du cidre , & propriétés du cidre ,</i>	213
ARTICLE IV. <i>Des soupes & de leurs effets ,</i>	218
CHAPITRE VII. <i>Des assaisonnements ,</i>	220
<i>Du sel ,</i>	221
<i>Des épices ,</i>	224
<i>De la moutarde ,</i>	226
<i>Des sauces ,</i>	229
<i>Des poivres blanc & noir ,</i>	130
<i>Du gingembre & de la muscade ,</i>	231
<i>Du vinaigre ,</i>	233
CHAPITRE VIII. <i>Du sommeil & des dangers de la méridienne ,</i>	236

<i>De la durée du sommeil,</i>	page 240
CHAPITRE IX. <i>Des phénomènes qui annoncent l'existence de quelque humeur dans notre corps ,</i>	242
ARTICLE PREMIER. <i>Signes de la plénitude de sanguine ,</i>	243
ARTICLE II. <i>Signes de la plénitude bilieuse ,</i>	246
ARTICLE III. <i>Signes de la plénitude pituitueuse ,</i>	249
ARTICLE IV. <i>Signes la pléthora mélancholique ,</i>	252
CHAPITRE X. <i>Des diverses choses qui affectent nos organes , soit en bien , soit en mal ,</i>	254
<i>Ce qui fait du bien aux reins ,</i>	ibid.
<i>Ce qui fait mal au ventre ,</i>	255
<i>Ce qui dérange l'ouïe ,</i>	257
<i>Ce qui cause le tintement d'oreilles ,</i>	258
<i>Ce qui fait mal aux yeux ,</i>	260
<i>Ce qui plaît à la vue ,</i>	262
<i>Eau pour les yeux ,</i>	264
<i>Ce qui fait du bien aux dents ,</i>	265
<i>Ce qui gâte la voix ,</i>	267

CHAPITRE XI. <i>De certains remedes contre des incommodités vulgaires, & du fenouil,</i>	page 268
<i>De l'anis ,</i>	270
<i>De l'aneth ,</i>	271
<i>De la coriandre ,</i>	272
<i>Du sureau ,</i>	ibid.
<i>De la violette ,</i>	273
<i>Du safran ,</i>	275
<i>De la buglose ,</i>	276
<i>Du séseli ,</i>	277
<i>Du cerfeuil ,</i>	278
<i>De la mauve ,</i>	280
<i>De la mente ,</i>	281
<i>De la sauge ,</i>	282
<i>De la rue ,</i>	283
<i>De l'ortie ,</i>	285
<i>De l'hysope ,</i>	287
<i>De l'aunée ,</i>	288
<i>Du pouliot ,</i>	289
<i>De l'aurône ,</i>	ibid.
<i>De la scabieuse ,</i>	290
<i>Du cresson ,</i>	291
<i>De l'éclaire ,</i>	294

<i>Du saule ou de l'osier,</i>	page 295
<i>De l'absinthe,</i>	297
<i>Du café,</i>	299
CHAPITRE XII. Des moyens de prévenir certaines maladies vulgaires, & d'en arrêter les progrès,	
	305
<i>Contre la passion amoureuse,</i>	ibid.
<i>Contre la petite vérole,</i>	307
<i>Contre la dysurie vénérienne,</i>	314
<i>Contre la poumonie,</i>	329
<i>Contre le crachement de sang,</i>	336
<i>Contre le rhume,</i>	337
<i>Pour prévenir les difformités de la taille chez les jeunes personnes,</i>	339
<i>Contre l'excès de boisson,</i>	350
<i>Contre le mal de tête provenant de l'excès de boisson,</i>	351
<i>Contre la fistule,</i>	353
<i>Contre le poison,</i>	355
<i>Pour préserver des dangers de l'enfancement dans la mauvaise conformation du bassin,</i>	358
CHAPITRE XIII. De la saignée,	
<i>Des sujets à ménager, & des temps où</i>	

DES MATIERES, &c. xv

<i>il faut s'abstenir de la saignée , p.</i>	385
<i>Précautions à prendre après la saignée ,</i>	387
<i>Circonstances où il faut saigner largement ,</i>	389
<i>Des veines à ouvrir ,</i>	398
CHAPITRE DERNIER. Divers points de doctrine épars dans l'Ecole de Salerne ,	394
<i>Des bains ,</i>	ibid.
<i>Du jeûne ,</i>	398
<i>Du vomissement ,</i>	399
<i>Des diverses saisons de l'année ,</i>	403
<i>Du printemps ,</i>	404
<i>De l'été .</i>	406

Fin de la Table,

E R R A T A.

Page 38, *lig. 5*, copore, *lisez* corpore.

61, *ligne 6*, que l'art de la toilette veut,
lisez que les gens à toilette veulent.

124, *lig. 10*, si l'on n'a, *lisez* si l'on a.

179, *ligne 14*, antidotum sunt, *lisez* anti-
dotum pyra sunt.

207, *ligne 7*, provoque, empêche urine,
lisez pousse, arrête l'urine.

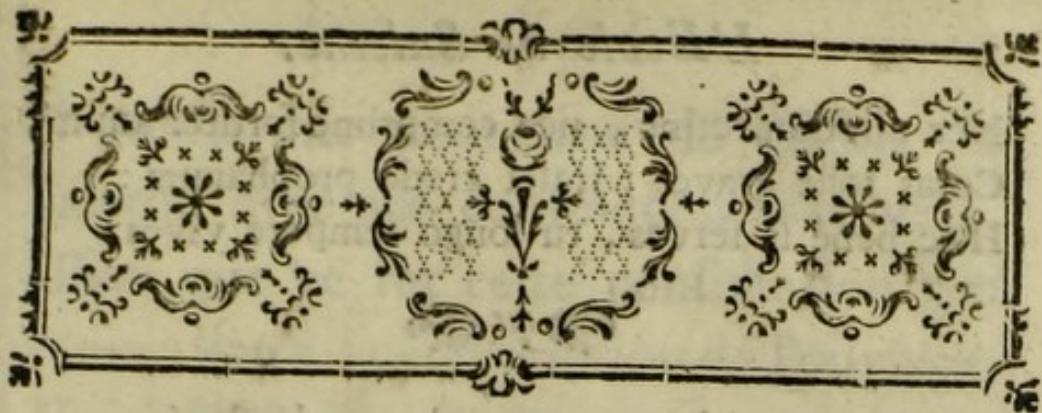
221, *ligne 21*, aisonnable, *lisez* raisonnable.

270, *ligne 13*, le meilleur croît, *lisez* le meil-
leur anis croît.

357, *ligne 6*, qu'on puisse faire, *lisez* qu'on
puisse avaler.

391, *ligne 14*, mars, planetes, *lisez* mars,
saisons & planetes.

404, *ligne 17*, chaud & pluvieux, *lisez* chaud,
pluvieux.



L'ÉCOLE DE SALERNE.



PROLÉGOMÈNES.

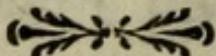
APHORISME PREMIER.

Préceptes généraux pour conserver sa santé, division de tout l'ouvrage.

ANGLORUM regi scribit Schola tota Salerni :
Si vis incolumem, si vis te reddere sanum,
Parce mero; coenato parùm; non sit tibi vanum
Surgere post epulas; somnum fuge meridianum;

A

Nec miētum retine , nec comprime fortiter anum ;
 Curas tolle graves ; irasci crede prophanum :
 Hæc benè si serves , tu longo tempore vives.



Si tu veux de tes ans prolonger la durée ,
 Soupe peu ; du vin pur ménage la verrée ;
 Marche après ton repas ; ne dors point dans le jour ;
 De l'urine & des vents crains en toi le séjour ;
 Chasse loin les soucis ; évite la colere :
 C'est ce qu'écrit Salerne au bon roi d'Angleterre.

S C H O L I E S .

I.

SALERNE est la principale ville de la terre de Labour , au royaume de Naples , dans l'Italie. Son université , qui n'est plus rien aujourd'hui , étoit autrefois des plus florissantes. On s'y rendoit de toutes parts pour étudier les sciences , & la célébrité de son école de médecine étoit grande , quand elle fut consultée par ROBERT , l'un des fils de GUILLAUME *le Bâtard* , duc de Normandie , plus connu par son surnom de *Conquérant*. Un médecin qui a fait

& publié une traduction de l'Ecole de Salerne avec des commentaires en vers, assure que ce fut cette consultation qui donna lieu à la composition de l'ouvrage. Voici l'histoire en somme.

Le fameux GUILLAUME en mourant laissa trois enfants, GUILLAUME, surnommé *le Roux*, ROBERT & HENRI. Le premier succéda à son pere au royaume d'Angleterre, & ROBERT eut en partage le duché de Normandie. Ce prince né belliqueux voulut suivre GODEFROY *de Bouillon* à son expédition de la Terre-Sainte, passa dans cette vue tout l'hiver de l'année 1096 chez les princes de la Pouille & de la Calabre ses cousins, & s'embarqua en effet au printemps pour la Palestine. Jérusalem ayant été prise, on offrit à ROBERT la couronne du pays conquis; mais il la refusa, préférant celle d'Angleterre dont il héritoit par la mort de son frere *le Roux*, qui arriva précisément dans la même circonstance.

Cependant il avoit été blessé au bras droit, dans le siége de Jérusalem, & la plaie mal soignée étoit restée fistuleuse. Voulant se guérir, il retourna en Italie chez les princes ses cousins, & consulta l'Ecole de Salerne. La réponse fut que la plaie étoit envenimée, qu'elle ne guériroit point qu'on ne la suçât, de maniere à attirer tout le venin au-dehors, & l'on ne répondroit point du sort de celui qui exécuteroit l'ordonnance. On raconte que le prince ne voulut point user d'un remede qui mettoit la vie d'autrui en péril, mais que sa femme, qui l'aimoit tendrement, suça la fistule tandis qu'il dormoit ; qu'elle vint effectivement à bout de le guérir, & qu'il n'en résulta pour elle aucune incommodité.

Que ce dernier trait soit vrai ou faux, cela n'est pas constant ; mais il est toujours probable que la consultation de ROBERT, roi d'Angleterre, donna lieu à l'ouvrage intitulé *l'Ecole de Salerne*,

dont on convient que l'auteur, ou du moins le rédacteur en vers, fut *Jean de Milan*, alors médecin fameux de cette célèbre ville. *VAN-DER-LINDEN*, dans son livre *de Scriptis Medicis*, le lui attribue décidément, & nous apprend que de son temps, au milieu du siècle dernier, il en avoit paru un grand nombre d'éditions; à savoir, une *in-8*, imprimée à Francfort en 1551; une *in-16*, imprimée à Anvers en 1562; une *in-12*, imprimée à Paris en 1580; une *in-12*, imprimée à Francfort en 1612; enfin, une *in-8*, imprimée à Paris en 1625. Cette dernière est de *René MOREAU*, médecin de Paris, qui quelques années après fut élu doyen de la Faculté. Elle renferme les commentaires *d'Arnaud de VILLENEUVE, CURION, CRELL & CONSTANTON* sur le texte de l'Ecole de Salerne. Depuis eux, *MARTIN*, également médecin de Paris, contemporain de *SCARRON*, donna en vers burlesques qui de son temps étoient à la mode, une nou-

velle traduction de l'ouvrage , & la dédia au fameux *Gui Patin*. Elle parut à Rouen en 1660. Mais on en trouve une qui est de trente ans antérieure à celle-là , de *Michel le Long* , aussi docteur de la Faculté de Paris. Or , toutes ces éditions surannées sont si mauvaises , qu'elles ne valent pas la peine d'être lues , ni même recueillies. Il y en a une un peu moins baroque , qui fut publiée en 1669 , & attribuée à un autre médecin de Paris , nommé *DUFOUR DE LA CRESPIERRE*. On la regarde comme la meilleure ; mais il s'en faut bien , selon moi , qu'elle mérite aujourd'hui l'honneur d'être lue. Enfin , j'en ai actuellement sous les yeux une imprimée en 1772 à Paris , par la Compagnie des Libraires. Cette traduction est en vers libres , & dédiée à *M. du Perron* , médecin de Montpellier. L'auteur ne se nomme que par les lettres initiales , *M. B. L. M.* , & déclare ingénûment n'être point médecin. Cet aveu de la part d'un homme

qui me paroît par-tout tres-honnête ,
m'interdit toute discussion sur son ou-
vrage. Je me contenterai de dire , que
sans sa traduction qui m'est tombée sous
la main par hasard , je n'aurois peut-être
pas pensé à faire la mienne. J'avouerai
même que je ne me suis fait aucun scru-
pule d'en adopter quelques vers , par-ci-
par-là , quand ils m'ont accommodé.

L'Ecole de Salerne est une collection
d'aphorismes ou sentences sur l'art de
conserver la santé. Ils sont en vers latins
léonins , c'est-à-dire , qu'ils renferment
ordinairement une rime , soit à la fin de
deux vers consécutifs , soit au milieu &
à la fin d'un seul & même vers. Cette
versification porte avec elle un air bouf-
fon , qui quelquefois fait sourire & rete-
nir le vers. Ainsi le genre de poésie dans
lequel est construit l'ouvrage que je tra-
duis , n'est guere fait pour plaire au-
jourd'hui , & n'établit pas en effet son
mérite. La doctrine seule lui donne de
la valeur ; encore exige-t-elle souvent de

la discussion, & l'on connoîtra bientôt qu'il s'en faut de beaucoup que j'adhère indifféremment à tous les principes de l'Ecole de Salerne. Pourquoi donc, dira-t-on peut-être, la traduire ? Pourquoi ? C'est qu'en général j'y ai trouvé de très-bonnes choses, & qu'il est toujours utile de présenter aux hommes de bonnes choses sous une forme propre à les leur faire retenir.

I I.

ON appelle *santé* cet état de l'animal où les fonctions qui lui sont propres s'achevent dans la plus entière perfection. Regardez cet homme qui s'avance en plein air, la tête levée, la vue errante sur tout, porté sur deux jambes nerveuses, & les bras pendans sur les côtés, ou pliés, l'un sur la hanche & l'autre sur la poitrine. Avec quelle assurance il marche ! Quelle agilité dans les mouvements de son corps ! Quel coloris anime son visage ! Quel écarlate sur ses lèvres !

Quelle vivacité dans ses yeux ! L'épiderme transparent des joues laisse appercevoir cet agréable réseau vasculé que pénètrent les humeurs par toute l'habitude du corps , & que chez lui le sang parcourt avec la plus grande facilité. Sa peau douce & souple rend sensibles les contours des muscles nourris qu'elle recouvre ; les dehors les plus irréprochables annoncent à l'envi la plus heureuse condition de l'intérieur.

En effet , avec quelle harmonie le cœur donne & reçoit-il le sang ! Quel concert entre les artères qui le distribuent aux extrémités du corps , & les veines qui le rendent au cœur ! Avec quelle douceur l'haleine sort-elle de la poitrine ! Aucune toux , aucun enchainement ne met d'obstacle au passage de l'air. Les lèvres entr'ouvertes laissent voir des dents blanches & saines , qui contiennent une langue vermeille & humectée. L'appétit ajoute aux assaillonnements les plus simples que le palais savoure ; le gosier ,

par une déglutition aussi sensuelle que l'a été la mastication, ne perd rien de toute la suavité des aliments solides & liquides. La digestion efficace & prompte fournit assidument à la plus exacte nutrition, & les sucs de toute espece bientôt changés en substance animale, vont produire cette surabondance précieuse qui avertit les sexes de leur distinction mutuelle, & brûlant de se répandre pour multiplier, appeler & faire naître les plus doux plaisirs.

Ces grandes opérations de la nature qui se commencent & s'exécutent dans le plus bel ordre, s'achevent avec la plus parfaite régularité. Aucun jour ne se passe sans que la masse des humeurs ne se dépure, aucun sans que les viscères ne se débarrassent. Le travail du corps paroît un divertissement ; l'ame, au sein de la tranquillité, reçoit sans peine les idées que lui procurent des organes heureusement constitués, les contemple avec délices, les compare avec sagesse, les

suit ou s'y repose avec innocence. Alors un génie inspiré peut représenter à nos sens ravis, ou sur une toile, ou dans un bloc, par des sons harmonieux, ou des expressions cadencées, le magnifique spectacle de la nature ; alors le philosophe peut dicter ses leçons, le héros combattre, le politique régler ses intérêts, tous les hommes jouir de leur existence. Quel trésor es-tu donc, ô santé ! Qu'avec raison on te désire ! Qu'avec extravagance on t'expose !

On voit par-là quel est l'objet de la première partie de la médecine-pratique, que l'on appelle *hygiène*. L'art de conserver la santé doit n'être que celui d'entretenir l'exercice des fonctions du corps humain dans l'état que je viens de décrire. Cet art sublime, quoiqu'en dièse & la plaisanterie dicace, & la paradoxale misanthropie, est de tout temps parvenu à son but, a constamment rempli son objet, quand il a été secondé par les volontés. Il a enfin posé les règles certai-

nes que le premier aphorisme de l'Ecole de Salerne expose & prescrit pour le prolongement de la vie. L'usage des choses connues sous la dénomination de *choses non-naturelles*, est l'affaire essentielle à diriger, & l'aphorisme les désigne presque toutes: le boire & le manger; l'exercice & le repos; le sommeil & la veille; les excréptions & les rétentions; les affections de l'ame. Il n'y a que l'air dont il ne fasse point de mention, mais l'Ecole en traitera bientôt dans un chapitre à part. Ainsi l'on doit regarder cet aphorisme, comme une courte préface, dans laquelle on donne, sous la forme de préceptes que l'on développera davantage quand il le faudra, la division naturelle de tout l'ouvrage.

On verra par la suite que l'Ecole ne s'en tient pas là, mais qu'elle traite encore des remèdes prophylactiques, ou préservatifs des maladies, tels que sont les délayants, les diurétiques, les sudorifiques, les cordiaux, les nervins, les

anthelmintiques & les alexipharmiques. Les bains même, la purgation & la saignée ne sont point oubliés. Cette doctrine de Salerne établit donc un cours complet d'hygiène, dont ceux qui cultivent la médecine font d'autant plus dans le cas de tirer avantage, que nous avons moins de livres élémentaires sur cet objet.

I I I.

Il ne me reste plus qu'à parler de mes commentaires & de ma traduction. J'ai donné à l'Ecole de Salerne une autre forme que celle qu'elle a toujours eue. Je l'ai mise en ordre, ai fait des chapitres que j'ai soudivisés, pour présenter tout avec méthode. On gagnera à cela de ne point voir les matières confondues, & de trouver aisément les choses que l'on voudra chercher. J'ai été jusqu'à y ajouter des textes que j'ai tâché de fabriquer d'une maniere analogue à la diction de l'ouvrage. Je les ai crus

importants ; ils sont marqués d'un asté-
rique.

Je ne crois pas qu'il soit possible de faire de beaux vers , avec une matière aussi ingrate que celle-ci , où presque tous les mots sont donnés , & les tournures forcées. Mais j'ai tâché d'être partout exact , sinon pour les expressions , du moins pour la pensée. Je me suis même permis quelquefois de rendre le bouffon , quand il m'a paru de mise , en sorte que mes vers fussent à-peu-près imitatifs des latins , & aussi faciles à retenir qu'eux. Cependant j'ai évité de rappeler trop souvent un genre de diction , que notre langue n'admet pas plus aujourd'hui , qu'un esprit naturellement délicat. Après tout , je ne mets pas grande importance à avoir fait cette traduction , & ne doute nullement qu'un vrai poëte n'eût fait , même avec la matière , des vers beaucoup plus réguliers & plus agréables. Mais c'est le fruit de quelques moments perdus , où j'ai voulu m'amuser.

La doctrine seule que j'ai ajoutée en commentaire est celui de la réflexion, & l'exposé fidèle des sentiments que j'ai jusqu'à présent professés, soit en public, soit en particulier, les croyant bons, & faute d'en connoître de meilleurs.

A P H O R I S M E I I.

Des moyens de se passer de médecin.

SI tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc tria : mens hilaris, requies moderata, diæta.



Es-tu sans médecin ? Je t'en vais donner trois :
Gaîté, diète, repos ; obéis à leurs loix.

S C H O L I E S.

I.

L'ÉTAT que j'ai décrit dans le deuxieme scholie de l'aphorisme précédent, n'existe guere que par abstraction, n'est en quelque sorte qu'un point mathématique, rien n'étant plus fragile & plus inconstant que la santé. En effet exposés

comme nous sommes aux impressions des corps étrangers , aux vicissitudes de l'air & des saisons , la vie étant elle-même une cause d'altération & d'anéantissement , comment la santé pourroit-elle être de longue durée ? Aussi la meilleure est-elle réellement la moins mauvaise , celle qui se soutient le mieux , ou qui se rétablit le plus promptement . Il faut donc nécessairement lui donner une certaine étendue , & ne pas compter pour maladies , une foule d'indispositions qui se dissipent aussi facilement qu'elles naissent . Cependant comme il arrive quelquefois que ces incommodités , légères dans le principe , s'accroissent par les erreurs de la vie , jusqu'à devenir mortelles , l'Ecole de Salerne prévoyant ces accidents , & voulant y remédier , propose pour cela , dans ce second aphorisme , trois moyens qu'il est important de connoître & de savoir employer . Chacun d'eux a ses loix , que l'art a fixées d'après l'expérience & l'observation .

I I.

PAR gaîté l'on entend cette condition habituelle de l'ame , où les idées agréables se présentent à elle exclusivement à celles que l'on nomme tristes. C'est une sorte de sérénité spirituelle que n'offusque aucun nuage , aucun brouillard , aucune vapeur. Cet état, heureux pour l'individu qui en jouit , est charmant pour ceux de sa société. La gaîté est fille & mere de la bonne santé ; mais il est bien difficile d'en faire un précepte général de conduite. La société asservit trop la nature à cet égard , & prescrire à quelqu'un d'être gai dans la majeure partie des conditions , c'est recommander de bien marcher , à un prisonnier dans les fers. La gaîté est réservée à l'enfance qui ne réfléchit point , & à cette classe d'hommes qui n'ont pas plus à réfléchir que les enfants. Cependant la médecine fait tous les jours usage de ce précepte de l'Ecole de Salerne , en met-

tant à profit le reste précieux de la disposition de l'enfance à la gaîté. Elle ne prescrit pas , il est vrai , directement & contre la raison , de s'égayer ; mais elle présente adroiteme nt à ceux qui en ont besoin , les objets capables de leur inspirer de la gaîté. C'est ainsi qu'elle distrait efficacement les mélancholiques par les spectacles , les conversations , les voyages , &c. C'est ainsi que le célèbre BOER-RHAAVE vint à bout de retirer le célèbre VAN-SWIETEN d'une tristesse profonde & opiniâtre où l'étude de la médecine l'avoit jeté , en lui recommandant l'exercice des armes , la musique & les lectures amusantes. La gaîté n'est ni la joie , ni le plaisir ; mais le plaisir enfante la joie , & la joie ressuscite la gaîté.

La gaîté n'est plus gaîté , quand elle est excessive. Elle passe pour étourderie , ou pour folie. Alors il faut la modérer , & cela n'est pas toujours aussi difficile que de l'exciter. Souvent il suffit , pour la dissiper entièrement , d'un léger acci-

dent, d'un récit , d'une fiction , d'une réprimande. D'où il suit que la gaîté dépend moins en effet de notre constitution qui nous y porte naturellement , que des objets qui nous environnent , & que ses loix tiennent à eux de maniere à ne pouvoir en être séparées.

I I I.

IL faut entendre ici par *diete*, non pas le régime dont on use ordinairement , & selon l'acception que ce terme aura dans le chapitre iv de cet ouvrage , mais ce que le vulgaire entend par ce mot : une abstinence continue d'aliments solides , accompagnée d'un usage plus abondant des liquides. La diete & l'eau , dit-on. C'est ce sage précepte que donne en cet endroit l'Ecole de Salerne. Il est d'une autre nature que celui de la gaîté. Comme on peut le donner crûment , on est aussi le maître de le suivre , ou de le négliger ; & c'est ce qui donne naif-

fance à diverses erreurs en ce point, ainsi qu'il a coutume d'arriver dans les choses confiées au libre arbitre. Les uns veulent une diete stricte, une nourriture extrêmement légere long-temps continuée, & pechent tres-grièvement contre l'ordre de leur santé. Les autres ne font diete qu'à demi, n'accordent point à leurs visceres le temps de diete suffisant pour qu'ils se débarrassent de ce qui leur nuit, & tombant dans les maladies, se font ainsi victimes de l'imperfection de leurs connoissances. La diete a ses loix, que la médecine seule connoît, peut seule interpréter & appliquer. Elles dépendent des circonstances, des temps, des mœurs & des lieux, aussi bien que de l'âge, du sexe, des constitutions & des climats. Il n'en est qu'une seule générale à laquelle tout le monde peut atteindre & se conformer; elle consiste à ne porter rien à l'excès : *ut ne quid nimis.*



I V.

R I E N n'est en *repos* dans la nature ; tout se meut , se modifie. Les corps les plus insensibles , les plus stables ne sont point exempts de la loi générale qui anéantit & qui crée. Mais les animaux paroissent sur-tout être mouvement. La vie & l'action le sont en entier , & laisser un corps animé en repos , n'est pas détruire en lui le mouvement , mais l'abandonner à lui-même ; c'est ne lui rien appliquer soit au-dedans , soit au-dehors , qui puisse le modifier d'une façon nouvelle. La médecine ressemble à la navigation , & le médecin au pilote. La vie est pour le premier , ce que les vents & la mer sont pour le second. L'animalité & les éléments sont , pour ainsi parler , le plan sur lequel ces deux arts roulent. Un vaisseau qui vogue au gré des airs & des eaux suit nécessairement une route ; un plan variable & changeant donne de nécessité une di-

rection au mobile qui le parcourt ; une maladie abandonnée à l'animalité & à l'instinct qui en est l'attribut essentiel, a constamment sa terminaison : or , comme il arrive quelquefois que le vaisseau délaissé se rend de lui - même en lieu de sûreté , & le mobile à un point désiré , de même aussi l'on voit par fois des maladies non soignées avoir la fin la plus heureuse ; d'où il suit que tout l'art du médecin consiste à tirer le meilleur parti possible de l'animalité , comme tout l'art du nautonnier consiste à profiter de la mer & de l'athmosphère.

C'est sous ce point de vue que l'académie de Dijon me paroît avoir considéré le repos , quand elle a proposé pour sujet d'un prix , cette admirable question : « quelles sont les maladies dans les-
» quelles la médecine agissante est pré-
» férable à l'expectante , & celle-ci à l'a-
» gissante , & à quels signes le médecin
» reconnoîtra-t-il qu'il doit agir ou rester
» dans l'inaction , en attendant le mo-

” ment favorable pour placer les reme-
” des “ ? question , dis - je , admirable ,
qui bien développée me semble pouvoir
s'entendre de cette maniere : que faire
au lit des malades , à l'aspect des infir-
mités humaines ? Le médecin tentera-
t-il d'enlever les maux , comme un con-
quérant les villes qu'il attaque ; & dans le
dessein de soulager la nature de son far-
deau , selon l'expression & le vœu de V A N-
H E L M O N T , entreprendra-t-il tout à force
ouverte , & de donner de l'ame aux mé-
dicaments ? Si la nature est lente , se char-
gera-t-il d'en hâter les opérations , de les
mûrir , de les achever ? S'il s'éleve quelque
symptôme effrayant , se mettra-t-il aussi-
tôt en devoir de le dissiper ? Enfin suffira-
t-il du côté de la nature , que la maladie
soit bien caractérisée , pour que l'art suffise
du sien à la guérison ? Ou bien specta-
teur patient & attentif , le médecin se
bornera-t-il à une sagesse humaine ? Con-
vaincu que l'homme est essentiellement
borné , faudra-t-il qu'il se contente d'étu-

dier les mouvements de la nature , sa marche , ses révolutions , ses crises , ses ressources , afin de n'en venir qu'au point de savoir l'aider , quand elle sera insuffisante ; de la soutenir , quand il la verra plier ; de la contenir & de la régler , quand elle sortira de ses routes salutaires ; à savoir ne se tourmenter jamais , pour lui faire opérer autre chose que ce qu'elle peut opérer par elle-même , & rien produire , que ce qu'elle produit de son plein gré ; en un mot , à savoir n'agir que suivant ses vues & selon ce qu'elle indiquera ?

La première de ces méthodes constitue la médecine agissante , & la seconde la médecine expectante. Elles ont chacune un côté favorable à considérer , sont de mise en certains cas l'une préférablement à l'autre , & partagent les praticiens de nos jours. Mais déterminer en quelles maladies il faut agir , & dans quelles il faut ne rien faire , c'est , conformément au précepte de l'Ecole de Salerne dont

il s'agit, assigner exactement les cas généraux, & les circonstances particulières de chaque cas, où l'action & l'inaction sont nécessaires ; & c'est, à proprement parler, soumettre l'art entier à l'examen, pour dresser une sorte de code dont les loix soient respectables à tous les médecins. Or cette entreprise est difficile, mes forces sont petites, & les bornes d'un commentaire ne me permettent pas d'aller plus loin.

Concluons que le repos est un secours efficace dans les infirmités humaines ; que l'Ecole de Salerne a raison de le poser en dogme ; que le médecin seul peut en recommander & diriger l'usage d'une manière profitable à chacun ; enfin qu'il en est absolument de même du repos, que de la diète & de la gaîté, dont je viens de parler : que la modération & l'à-propos en font la loi principale.





CHAPITRE PREMIER.

Du squelette , des tempéraments & du teint.

LE sujet de ce chapitre est d'autant plus intéressant à traiter , que moins de monde fait à quoi s'en tenir sur chacune des choses qui vont être discutées. Combien de personnes qui parlent des parties du corps humain , entendent ce qu'elles disent? Pour comprendre seulement ce que c'est que tempérament, dont chacun fait mention à tout propos, quelles connoissances ne faut-il pas avoir! Enfin , la couleur du teint est pour le vulgaire comme pour le médecin , la boussole qui dirige les questions sur la santé , & mérite ainsi que les deux autres objets , d'être considéré dans le particulier. Je diviserai donc ce chapitre en trois ar-

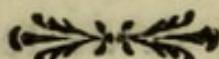
ticles dont le premier traitera des parties qui composent le corps humain , le second des tempéraments , tant en général qu'en particulier , & le teint fera l'objet du troisième.

ARTICLE PREMIER.

Des parties qui composent le corps humain.

A P H O R I S M E III.

OSSIBUS ex denis , bis centenis que , novenis
Constat homo ; denis bis dentibus , & duodenis ;
Ex tercentenis decies sex , quinqueque , venis.



Deux cents & dix-neuf os portent les chairs humaines ,
Trente-deux dents , trois cents & soixante-cinq veines .

S C H O L I E.

LA connoissance du corps humain est la base de toutes les connaissances & de tous les succès en médecine. Envain-

fauroit - on parfaitement distinguer les signes des maladies & les remedes propres à les combattre , si l'on ne fait pas découvrir leur siege dans l'homme , ni comment les moyens de guérison agissent pour les détruire , on marche en aveugle , on travaille à tâtons , on réussit par hazard. L'anatomie donne l'intelligence de la physiologie , des phénomènes de la santé & des maladies , éclaire l'action des médicaments ; elle est la clef de la thérapeutique & de l'hygiène. Ce n'est donc pas sans raison que l'Ecole de Salerne présente ici une sorte d'esquisse de cette science. Mais il eût peut-être mieux valu n'en rien dire du tout , que d'en dire si peu , & de le dire si mal. Le présent aphorisme n'est ni beau ni bon. Les anatomistes modernes qui ont pris la peine de compter les os du squelette humain , marquent qu'il y en a deux cents soixante , sans y comprendre quelques os sésamoïdes , ni les chevilles de GAGLIARDI , ce qui en fait au moins qua-

rante-un de plus que l'Ecole n'en compte. Or il ne faut pas prouver qu'en l'année 1100 de notre ère , quand *Jean DE MILAN* publia son ouvrage , les hommes n'avoient ni plus ni moins d'os qu'aujourd'hui , & l'on doit dire la même chose des veines. L'Ecole en compte trois cents soixante-cinq ; l'injection nous en fait connoître une quantité prodigieuse. Il n'y a que les dents dont le nombre soit exactement celui que l'Ecole cite. Mais les ligaments , les cartilages , les muscles , les viscères , les glandes , les arteres , les nerfs , les organes des sens , les téguments , &c. &c. sont mis en oubli. D'où il suit que cet imparfait aphorisme n'aboutit presque à rien , dans le but que se propose l'Ecole de Salerne. Pour y suppléer donc en quelque maniere , je vais présenter au lecteur le nom des principales parties qui entrent dans la composition du corps humain , & les divisions les plus générales que les anatomistes en font.

On divise le corps humain en tronc & en extrémités. Le *tronc* comprend la tête, le col, la poitrine & le bas-ventre. Les *extrémités* sont supérieures ou inférieures. Les premières comprennent l'épaule, le bras, l'avant-bras, le poignet & la main. Les secondes comprennent la hanche, la cuisse, le genou, la jambe & le pied.

La tête est une boîte osseuse, recouverte de muscles, d'aponévroses, & des téguments communs, qui sont l'épiderme, la peau & le pannicule graisseux. Elle renferme la dure-mère, la pie-mère, leurs duplicatures, les lobes du cerveau, le cervelet, la moëlle allongée, l'origine des dix paires de nerfs cérébrales, des vaisseaux de toute espece, plusieurs glandes parmi lesquelles deux sont renommées, la pituitaire & la pinéale, dont DESCARTES a fait le siège de l'ame. Outre cela, c'est la tête qu'entre les grandes cavités du tronc, l'on doit regarder comme le réservoir de l'animalité; puis-

que c'est le cerveau qu'elle contient , qui fournit le sentiment à toute la machine , & qui est le centre commun auquel se rapportent toutes les sensations particulières que chaque portion du corps reçoit ou éprouve. C'est elle qui porte les organes des sens extérieurs , du moins pour la majeure partie.

Le *cou* qui sépare la tête d'avec la poitrine , est formé par sept os nommés *vertebres cervicales*. Il soutient les organes du goût , de la déglutition & de la voix ; plusieurs gros vaisseaux sanguins ; plusieurs nerfs ; plusieurs glandes dont le plus grand nombre est destiné à la sécrétion de la salive. Le tout est enveloppé de muscles , & des téguments communs.

La *poitrine* qui porte à l'extérieur les mamelles surmontées de leur aréole , est faite de vingt-quatre côtes , de douze vertebres nommées *dorsales* , & par devant d'un os appellé *sternum*. Elle renferme les poumons , la trachée-artere , & les

bronches ; le péricarde ; le cœur ; les gros vaisseaux sanguins , l'aorte & la veine - cave ; le canal thorachique , ou chilifere ; plusieurs nerfs qui intéressent la vie. Cette grande cavité est pareillement recouverte par beaucoup de muscles , & par les téguments communs.

On trouve dans le *bas-ventre* les viscères destinés à travailler les aliments , en commençant à la digestion , & finissant à l'excrétion des résidus de cette fameuse opération de la nature. Cette troisième grande cavité du tronc est séparée de la précédente par un muscle essentiel , qui a des propriétés singulieres ; on l'appelle *diaphragme*. C'est là que l'on trouve le foie ; l'estomac ; la rate ; les intestins grêles sous les noms de *duodenum* , *jejunum* , *ileum* , & les gros , sous ceux de *cæcum* , *colum* & *rectum* ; le pancréas ; l'épiploon ; les reins succenturiaux & les reins ; les ureteres ; la vessie ; & chez la femme les organes de la conception , qui sont la matrice , les ovaires , les trompes de

FALLOPE, le vagin. On y trouve le mé-sentere; plusieurs gros vaisseaux sanguins; les vaisseaux laiteux; les deux réservoirs du chile, & plusieurs larges plexus nerveux. Le tout est contenu par le péritoine, par les muscles abdominaux, par les fausses côtes qui forment les *hypochondres*, par les cinq *vertebres lombaires*, & par les os du bassin. Cette grande cavité contient encore chez les hommes, les cordons spermatiques & les vésicules séminales, organes destinés à la génération. Les autres parties qui servent à la même fonction, tant chez l'homme que chez la femme, sont situées à l'extérieur du corps, & terminent le tronc.

Les *muscles* sont ces parties connues sous le nom de *chairs*, qui se trouvent en grand nombre aux extrémités tant supérieures qu'inférieures, & qui ont pour usage de mouvoir les membres. La propriété de ces organes du mouvement translatif, consiste en ce que l'on appelle contraction: c'est la faculté qu'a le muscle

de se resserrer sur lui-même , de se raccourcir peu-à-peu , ou tout d'un-coup , selon le besoin , pour se remettre ensuite dans son état d'inaction , toutes les fois que la volonté ou la nécessité détermine l'un ou l'autre. Les extrémités de ces organes sont communément blanches , satinées , rondes ou aplatis : ce sont les tendons & les aponévroses. On les prend vulgairement pour des nerfs , mais c'est une erreur grossière.

Les *nerfs* sont toute autre chose. Ce sont des traits , des rayons de la substance cérébrale , qui sous une petite enveloppe , partent du cerveau , & vont se rendre à toutes les parties du corps , de quelque nature qu'elles soient , pour les rendre sensibles , c'est-à-dire , capables de sentiment , & il résulte de-là que les points nerveux qui entrent dans la composition de la moindre parcelle de la machine animée , sont autant de petits cerveaux , qui font que chaque atôme participe réellement à la propriété du commun *sen-*

fōrium. Le cerveau exerce son action sur toutes les parties du corps , & celles-ci exercent la leur sur le cerveau , par le moyen des nerfs ; par le moyen des nerfs , tout est sympathie dans la machine humaine , & le corps un tout absolument indivisible.

Les *arteres* sont des canaux élastiques , qui en se contractant subitement , poussent dans le parenchyme de toutes les autres parties du corps , le sang qu'ils reçoivent du cœur. Elles animent pour leur part chaque molécule de la machine. Ce sont elles qui forment le pouls , & comme elles sont en quelque sorte des prolongements du cœur , elles rendent les plus petites particules du corps participantes des affections de la poitrine , comme il arrive que les nerfs les rendent participantes des affections de la tête. Ainsi le corps humain est encore par les arteres & par la distribution du sang , un tout absolument indivisible. Les veines reprennent le sang des der-

nieres extrémités du corps , & le reportent au cœur , d'où il suit que le cœur est le centre du mouvement des fluides , comme le cerveau l'est du sentiment des solides.

On a donné le nom de *glandes* ou *glandules* , à certains organes plus ou moins volumineux , qui ont pour usage de séparer de la masse du sang une humeur , ou excrémentitielle , c'est-à-dire , destinée à être chassée hors du corps , comme la morve , la matière des crachats & l'urine , &c. ou recrémentitielle , c'est - à - dire , propre à rentrer dans le corps pour la perfection de quelque fonction particulière , comme la limphe , la bile , la semence & la salive , &c. Les glandes me paroissent destinées uniquement à la perfection de la nutrition.

Quant aux organes des sens , tout le monde sait que c'est par leur moyen que l'homme connoît les divers objets propres à remplir ses besoins , & à lui procurer des plaisirs. Leur unique destina-

tion est de veiller assidument à la conservation de l'animal , au prolongement de son existence ; ils doivent donc avoir , comme ils ont en effet , avec tous les autres organes de la machine animée , les rapports les plus étendus ; & comme c'est par le sentiment qu'ils ont de l'action , c'est par le moyen des nerfs qu'ils ont ces relations.

Il seroit trop long d'entrer dans de plus grands détails sur l'anatomie & sur l'action des parties qui composent la machine humaine. Ceux qui voudront en savoir davantage , pourront consulter l'exposition anatomique du corps humain par M. WINSLOW , ou plusieurs autres anatomistes modernes , & sur-tout ceux qui en exposant la structure des parties , en assignent aussi les usages.

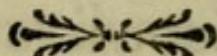


ARTICLE II.

Des tempéraments.

APHORISME IV.

QUATTUOR humores humano in copore constant :
Sanguis cum cholera , phlegma , melancholia .
Terra melancholicis , aqua confertur pituitæ ,
Aer sanguineis , ignea vis cholerae .



Le sang , la double bile , & le phlegme vraiment
Sont quatre humeurs qui font notre tempérament .
A nos tempéraments quatre éléments répondent
Qui ne permettent pas qu'entre eux ils se confondent .
La terre fait le noir , l'eau fait le pituiteux ,
De l'air vient le sanguin , & du feu le bilieux .

SCHOOLIE.

QUELLE que soit la division du corps humain , générale ou particulière , elle est toujours idéale & rationnelle . On a beau faire agir le scalpel , mettre en jeu les injections , la distillation & les mens-

trues chymiques , la macération , la putréfaction , la combustion &c , toutes ces manières de détruire ne font que montrer plus clairement cette réelle indivisibilité d'un tout organisé , dont ce qu'on appelle *les parties* ne peut exister séparément sans être entièrement dénaturé. Cependant il faut en admettre une , si nous voulons parvenir à cette connoissance de l'homme , qui nous est si nécessaire , & comprendre la théorie des tempéraments. Suivons donc celle qui a été donnée dans l'article précédent , & telle que l'ont admise les médecins de tous les temps.

Les parties qui entrent dans la composition du corps de l'homme , se divisent en solides & en fluides. Les premières sont les os , les cartilages , les ligaments , les muscles , leurs tendons & aponévroses , les glandes , les viscères , les vaisseaux arteriels , veineux , chileux & lymphatiques , les nerfs , les téguments communs , les membranes , le tissu cellulaire , les ongles & les poils. Les secondes

sont le sang , la limphe , la sérosité , les larmes , la cire des oreilles , la mucosité du nez & du gosier , la salive , le suc stomachal , l'intestinal , le pancréatique , la bile jaune de la vesicule du fiel , la bile hépatique , le chile , le lait , le mucus glanduleux , la semence , l'urine , la rosée perspiratoire & la sueur . Mais ce qu'il y a sur - tout de remarquable ici , c'est que quelque dissemblables que ces parties soient en apparence , elles ont pourtant en effet la plus parfaite identité . Il n'y a point de partie solide dans la machine humaine , qui venant primitivement des fluides , ne se résolve en fluide ; & il n'y en a pas une seule fluide , qui ne se réduise à des éléments solides tout - à - fait inaltérables .

Les anciens médecins avoient donné le nom de *similaires* aux parties solides que je viens de nombrer , parce qu'elles servent concurremment les unes & les autres à former quelqu'une de celles qu'ils appelloient *organiques* , ou simplement

organes. C'est ainsi que les organes de l'ambulation , par exemple , la cuisse , la jambe & le pied , sont composés des parties similaires appellées *os* , *muscles* , *cartilages* , *vaisseaux* , *tendons* , &c. L'organe de la digestion , l'estomac , de *membranes* , de *nerfs* , de *glandes* , &c. L'organe de la vision , l'œil , de *tuniques* , d'*humours* , de *vaisseaux* de toute espece , &c. &c. Mais les parties similaires étoient à leur tour composées d'autres plus simples , comme le muscle de *faisceaux* ; les glandes de *grains* ; toutes de *fibres* ; & celles-ci se formoient des humours , qui résultoient enfin elles-mêmes d'une certaine mixtion des quatre élémens , l'eau , l'air , la terre & le feu .

Ainsi selon les anciens médecins , & du temps de *Jean DE MILAN* , les éléments formoient les humours ; les humours , les fibres ; les fibres les parties similaires ; les parties similaires , les organiques ; & l'ensemble des organes forinoit le corps en totalité. Mais les humours n'étoient

pas toutes de la même nature, ni composées d'une égale portion d'éléments semblables. Il y en avoit quatre principales, savoir, le sang, la bile jaune, la bile noire & le phlegme. L'air étoit surabondant dans la mixtion des éléments propres à faire le sang ; le feu dans celle d'où résultoit la bile jaune ; la terre dans celle de la bile noire, & l'eau dans la composition du phlegme ; puis comme les organes des corps, & les corps eux-mêmes résultoient nécessairement de cette combinaison élémentaire, il s'en suivoit que tel ou tel membre, tel ou tel individu étoit chaud, quand le feu avoit l'avantage ; froid, quand c'étoit l'eau ; sec, quand c'étoit la terre ; & humide, quand c'étoit l'air. Enfin en combinant chacune de ces qualités, ils faisoient les tempéramens & les nuances qu'ils peuvent avoir. Mais leur physique n'alloit pas plus loin ; ils l'appliquoient néanmoins aux végétaux, aux minéraux ; à l'action des diverses substances de la nature sur les animaux,

soit à titre d'aliments, soit à titre de remedes, ou même de poisons; aux rapports des âges, & aux rapports des sexes; aux différentes saisons de l'année, & aux différents climats.

L'anatomie, la physique & la chymie, perfectionnées depuis un siecle, ont détruit ces anciennes notions des tempéraments, & leurs prétendus rapports avec les quatre éléments. L'anatomie en conservant les premières divisions du corps humain & de ses parties, mais considérant de plus pres la structure des organes, leur position soit naturelle, soit respective, leurs vaisseaux, leurs nerfs & leur action même dans le vivant, a découvert beaucoup de choses dont la connoissance étoit absolument nécessaire pour établir une physiologie digne du médecin philosophe. La chymie portant ses expériences sur les corps les plus inaccessibles à nos sens, a trouvé par-tout des composés moins composés; des agrégats plus simples, & plus simples; les

éléments eux - mêmes sous des formes surprenantes, & tout - à - fait nouvelles ; l'air tenu en dissolution par l'eau , l'eau dissoute par l'air ; le feu rendu par la terre , & fixe , & plus dur que l'acier ; la terre à son tour rendue par le feu brillante & volatile comme lui. Mais les humeurs trouvées par les analyses les plus exactes presque totalement homogenes dans leur composition , ont été pourtant à la fin assez intimement connues , pour qu'il fût aisé d'observer avec fruit leurs effets dans les corps animés. Enfin la physique débarrassée des plus nuisibles préjugés , a mieux envisagé les propriétés des corps naturels , & jettant un coup-d'œil plus hardi sur les animaux , a mieux approfondi le mouvement des fluides & le sentiment des solides , d'où résultent essentiellement & la vie & les plus étonnans phénomènes de l'animalité , les a fait mieux connoître.

On sait donc mieux aujourd'hui que chaque partie du corps humain a sa struc-

ture particulière , chaque atôme son organisation relative à l'entretien du tout. Que tous nos organes ont une action & une réaction spéciale & mécanique, une sensitive , les uns sur les autres. Que les solides & les fluides , quoique résultants d'un mucus homogène , & de la combinaison première des quatre éléments , n'en ont pas moins une fonction essentiellement différente de celle que nous connaissons à ces éléments. Qu'il est faux qu'il existe naturellement dans le corps humain quatre humeurs élémentaires , qui soient les sources de toutes celles que l'on nomme secondaires. Que le sang seul est l'humeur naturelle & principe des autres , mais provenant lui-même du corps muqueux , répandu par-tout dans les substances alimentaires , d'où les forces digestives le retirent pour nous l'approprier. Que le phlegme , par exemple , ou la pituite , aussi-bien que la bile jaune ou noire , sont accidentelles , même nuisibles à l'économie animale , la pre-

miere de ces humeurs n'étant qu'une humeur dégénérée , altérée dans sa densité naturelle , parce qu'elle est pour ainsi-dire exprimée de nos organes , par une force irritante & contre nature ; la seconde n'étant qu'une humeur qui devient jaune , verte ou noire , acide ou corrosive par son séjour dans l'estomac , ou dans les intestins , ainsi que par la chaleur qu'elle y éprouve. En un mot que de tout cela résultent l'organisation de l'homme & les corollaires relatifs aux tempéraments les plus utiles à connoître en médecine.

D'après cela le tempérament n'est plus regardé que comme la constitution propre à chaque individu , qui dépend de la structure particulière , du sexe , du climat , des habitudes , de l'éducation , & l'on en compte réellement autant d'espèces différentes , que la nature produit d'individus. On ne les connaît complètement que par l'expérience , en pratiquant les sujets. Cependant comme on

remarque en général qu'il y a des hommes qui font aisément du sang , d'autres de la bile jaune , d'autres de la bile noire , & d'autres qui sont plus sujets à la pituite , on rappelle encore théoriquement les tempéraments aux quatre classes anciennes ; mais seulement pour l'ordre du discours , & la facilité de la doctrine . C'est pourquoi je n'ai rien changé en cela à l'Ecole de Salerne , & cet article sera divisé en quatre paragraphes , qui répondront à chacun des tempéraments qu'il s'agit de faire connoître .

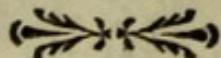
PARAGRAPHE PREMIER.

Du tempérament sanguin.

A P H O R I S M E V.

NATURA pingues isti sunt atque jocantes ,
Rumoresque novos cupiunt audire frequentes .
Hos Venus & Bacchus delectant , fercula , risus ,
Et facit hos hilares & dulcia verba loquentes ;
Omnibus hi studiis habiles sunt & magis apti ;
Quâlibet ex causâ non hos facile excitat ira ;

Largus, amans, hilaris, ridens, rubeique coloris;
 Cantans, carnosus, satis audax, atque benignus.



L'homme chez qui le sang est l'humeur qui domine,
 Est gras & curieux ; il plaisante, il badine,
 Il brille en compagnie, & par son enjoûment,
 De la table qu'il aime, il fait tout l'agrément.
 Tendre amant, sûr ami, prêt à chanter, à rire,
 Des vétilles jamais n'enflammerent son ire ;
 Bon, libéral, hardi, nerveux, de belle humeur ;
 Sur son teint de la rose éclate la couleur ;
 La noble ambition le soutient & le pique,
 Et propre à la science, à l'étude il s'applique.

S C H O L I E.

Ces caractères d'un tempérament sanguin sont puisés dans la nature. On représentera toujours sous ces couleurs-là, les personnes sujettes à faire beaucoup de sang, qui ont les organes de la digestion sains & robustes, ces hommes petits, rubiconds, voisins de l'apoplexie.

Comme le sang circule aisément chez les sanguins, que leurs viscères sont vigoureux, ils sont gras, charnus, forts, hardis. Rien ne les incommodant à table, & digérants constamment bien, ils aiment

aiment les repas , sont gais convives ; féconds en bons mots , ils plaisent par leur enjoûment. Le produit des bonnes digestions est la bonne santé , le produit de la bonne santé est l'amour du plaisir ; les sanguins sont donc voluptueux. Leur esprit se ressent en tout de la bonne constitution de leur corps. Ils aiment l'étude , font des progrès rapides dans les sciences ; ils jugent bien. Peu sensibles aux petiteſſes qui intriquent souvent les autres tempéraments , ils ne s'offensent que difficilement ; offensés ils pardonnent ; affligés ils se consolent sans difficulté.

Le tempérament sanguin est le plus heureux de tous. C'est celui des enfants & des jeunes gens ; ce fut celui de certains hommes célèbres que l'on a le plus aimés dans tous les temps. ALEXANDRE , CÉSAR , HENRI IV , LOUIS XV , &c. étoient de ce tempérament. Il y a plus : on le distingue non-seulement dans les particuliers , mais encore chez les peuples , & sous certains gouvernements ; car rien ne

modifie l'homme comme le gouvernement. Il fut celui des anciens Grecs & Romains. Les peuples naissants , les peuples libres conservent cette heureuse constitution des individus ; les peuples abrutis par le poids de la tyrannie ou du despotisme le perdent , & c'est le mélancholique qui succede. Ce que je dis ici se rapporte à ce que j'ai dit plus haut de la gaîté ; il n'est pas nécessaire d'aller plus loin.

P A R A G R A P H E I I .

Du tempérament mélancolique.

A P H O R I S M E V I .

TRISTIS inest aliis cholerae substantia nigræ ,
Quæ reddit pravos , pertristes , pauca loquentes :
Hi vigilant studiis , nec mens est dedita somno ;
Servant propositum ; sibi nil reputant fore tutum.
Invidus & tristis , cupidus , dextræque tenacis ,
Non expers fraudis , timidus , luteique coloris.



L'être mélancolique a le teint basané ,
Un air triste , & d'envie & de chagrins fané.

Taciturne, mauvais, de son bien idolâtre,
Perfide, méfiant, lascif, opiniâtre,
Poltron, mais studieux, à peine un court sommeil
Peut de ses noirs soucis distraire son réveil.

S C H O L I E.

ON rencontre souvent dans la pratique de la médecine des personnes qui vomissent des matieres noires, & dont les urines ont la même couleur. On dit d'elles qu'elles rendent la mélancholie, & cela est vrai ; mais on croyoit autrefois que cette humeur provenoit de la rate, & cela est faux ; sa source est dans l'estomac, dans les intestins, & n'est nullement naturelle. C'est la même humeur que la bile jaune, qui par son séjour dans un lieu chaud, acquiert une couleur noire, après avoir passé par la couleur verte. Elle est souvent si acide, si corrosive, qu'elle tache l'argent : comment ne feroit-elle aucune impression sur les organes de la machine sensible ?

Etant contre nature, cette humeur ne s'engendre pas tout d'un coup : or tandis

qu'elle s'accumule , elle a coutume de prendre différentes nuances , différents degrés d'activité. Elle affecte donc l'ame des sujets chez qui elle domine , d'une certaine maniere , dans certaines circonstances , à certaines époques. Les phénomènes qui paroissent alors sont tres-bien détaillés dans le texte de l'Ecole de Salerne. Le principal est la tristesse & la taciturnité ; le mélancholique occupé intérieurement , ne se répand point au-dehors. Il agite en lui-même , compare tout , combine tout ; & comme il pense naturellement à son bien-être , il craint de trahir un secret , qui pourroit influer sur son bonheur , & peut-être le lui ôter ; de-là son opiniâtréte , sa méfiance. Le sentiment étant tres-aiguisé chez lui , & par l'habitude de sentir , & par celle de réfléchir , il apperçoit & juge avec facilité & justesse ; de-là ses machinations sourdes , ses entreprises obscures & ténébreuses dans lesquelles il a coutume de se plonger & de réussir ; c'est ce que

prouve l'histoire des grands hommes & des grands scélérats de tous les siecles & de tous les pays. On peut le dire: la plupart des philosophes, PLATON, DÉMOCRITE, ARISTOTE, CICÉRON, BRUTUS l'assassin du grand CÉSAR, les fanatiques abhorrés aujourd'hui, les RAVAILLAC & les CLÉMENT sont ici peints au naturel; & si l'on veut l'examiner un peu de près, on trouvera que les gens mélancholiques sont réellement ou héros ou criminels fameux, savans ou fous, rarement bons.

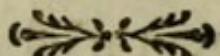
Ce tempérament n'est donc point dans la nature, mais un produit des modifications que l'homme reçoit durant sa vie par l'éducation, par les loix, en un mot par la société. Chacun le fait, & chacun le dit: on change de tempérament à mesure que l'on s'éloigne de sa naissance; cela ne peut venir que des impressions profondes & multipliées que les objets qui nous environnent font sur nous. Je crois la chose susceptible de démonstration, mais en voilà assez pour expliquer mon aphorisme.

P A R A G R A P H E I I I.

Du tempérament bilieux.

A P H O R I S M E V I I.

Es t humor choleræ qui competit impetuosis :
Hoc genus est hominum cupiens præcellere cunctis ;
Hi leviter discunt , multùm comedunt , citò crescunt ;
Indè & magnanimi sunt , largi , summa petentes .
Hirsutus , fallax , irascens , prodigus , audax ,
Astutus , gracilis , ficcus , croceique coloris .



Lorsque dans un sujet c'est la bile qui regne ,
Le teint de sa couleur soudainement s'impregne ;
Cet homme est sec & grêle , ardent , impétueux ,
Dissimulé , trompeur , prodigue , fastueux ;
Son corps couvert de poils annonce de la force ,
Et pour lui les honneurs ont la plus douce amorce ;
Il apprend lentement , croît vite , mange fort ,
Veut se soumettre tout , & n'a jamais de tort .

S C H O L I E.

On voit plus de personnes vomir de la bile jaune , que l'on n'en voit vomir de la bile noire ; il y a donc plus de tem-

péraments bilieux qu'il n'y en a de mélancoliques. Mais cette humeur jaune, amere, que l'on vomit ainsi, & que certains sujets semblent faire avec une extrême facilité, est-elle en effet de la bile ? Vient-elle du foie ? Point du tout : c'est un faux nom qu'on lui a donné, à cause de sa couleur & de son goût. Autant la vraie bile, la bile, produit de la sécrétion du foie, est nécessaire à la digestion des aliments, autant celle-ci est-elle nuisible à toutes les fonctions. C'est elle qui occasionne la plupart des maladies aiguës, telles que les coliques, les migraines, les fluxions de toute espèce, la goutte, &c.

Le tempérament bilieux n'est pas plus naturel que le mélancolique. Cependant il a ses nuances, son caractère, que le texte de l'Ecole de Salerne expose & développe parfaitement. Les hommes sujets à produire cette humeur sont en effet velus, grands, maigres, hardis, entreprenants & violents. Ils croissent vite,

mangent beaucoup , mais perdant apparemment beaucoup aussi par l'insensible transpiration , ils ne s'engraissent pas aisément. Leur entêtement est notable de même que leur ambition ; leur ame habituellement occupée de ses projets d'élévation se sent propre à entreprendre les plus grandes affaires. Ce tempérament est celui d'un homme au sein de la société , déjà accoutumé à réussir dans ses projets & dans le maniement des affaires. C'est peut-être un point notable , une époque réelle dans l'histoire du sentiment propre à la nature humaine ; c'est du moins à mon avis une phase sensible du tempérament naturel ou sanguin , qui passe fréquemment au tempérament mélancholique.



P A R A G R A P H E I V.

Du tempérament pituiteux.

A P H O R I S M E V I I I.

PHLEGMA dabit vires modicas , latosque brevesque ;
Phlegma facit pingues , sanguis reddit mediocres :
Otia non studio tradunt , sed corpora somno ;
Sensus hebes , tardus motus , pigritia , somnus ;
Hic somnolentus , piger , in sputamine multus ;
Est huic sensus hebes , pinguis facies , color albus .



Quand le tempérament d'un homme est phlegmatique ,
Cet homme est rond , maigru , d'une force modique ;
Plongé dans la langueur & dans l'oisiveté ,
Il croit que le sommeil est la félicité ;
L'étude lui déplaît , le repos seul l'enchante ;
Mais ses sens sont obtus , sa marche est nonchalante :
Abondant en pituite , il crache fréquemment ,
Et sa grasse pâleur fait tout son ornement .

S C H O L I E .

LA constitution phlegmatique est quelquefois originelle ; il y a des climats où les hommes naissent pituiteux. Néanmoins

le genre de vie & l'éducation ne me paroissent pas peu faire encore à cet égard chez la plupart d'entr'eux. Les Flamands nos voisins, les Allemands, les Suisses, les peuples soumis à un gouvernement constant sont phlegmatiques ; les femmes le sont en général ; par-tout les hommes nous & voluptueux le sont. C'est qu'alors les fibres relâchées & sans ton, se laissent aisément distendre par l'action des humeurs. Les sujets paroissent bouffis, gras, débiles, pâles ; leur sang est aqueux, sans consistance, & la méchante constitution des solides & des fluides est la source des phénomènes dont l'Ecole de Salerne fait mention dans son aphorisme. Quelque perfectionnée que soit l'école moderne, elle ne dit rien sur le tempérament pituitieux, qui vaille mieux que ce que dit le texte que je commente, & l'on doit en regarder les vers comme autant d'axiomes, que l'on n'a fait qu'amplifier & affoiblir, quand on a voulu faire mieux, & en dire davantage.

ARTICLE III.

Du teint.

A P H O R I S M E I X.

HI sunt humores qui præstant cuique colores :
Omnibus in rebus de phlegmate fit color albus ;
Sanguine fit rubens ; cholerâ rubens quoquè , rufus ;
Corporibus fuscum bilis dat nigra colorem.



Chacune des humeurs nos visages colore :
La bile rend rougeaud , un peu jaunâtre encore ;
L'atrabile rend hâve ; & le sang , rubicond ;
Le phlegme constamment rend pâle & moribond.

S C H O L I E.

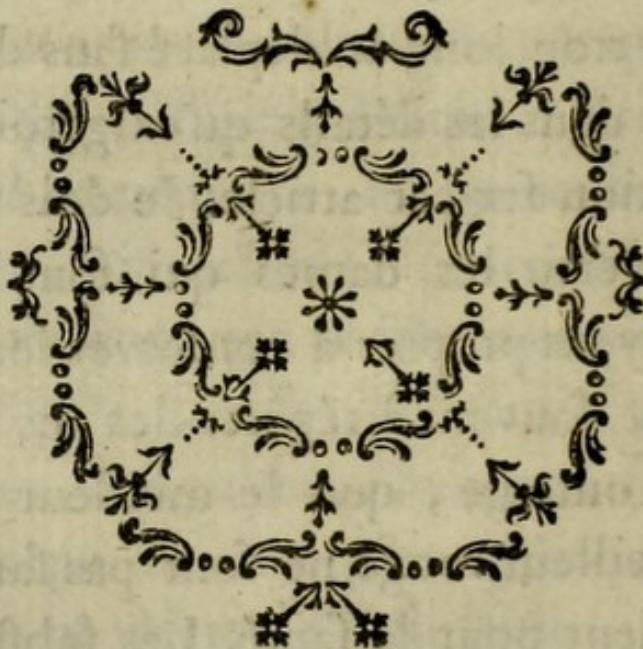
LE texte de cet aphorisme est d'une vérité universellement reconnue. Rien n'indique mieux l'humeur dominante dans un sujet , que la couleur de son teint. Un homme sanguin a constamment le teint vif & animé ; les yeux brillants , les joues vermeilles , les levres rouges , les

dents blanches , le coloris frais. C'est une image vivante de la santé , de la bonne constitution. Au contraire si les digestions se dépravent , s'il s'est amassé de la saburre dans les premières voies , le visage aussi tôt se ternit , le blanc des yeux jaunit , le fond du teint pâlit. On voit paroître en foule les phénomènes qui annoncent la bile jaune , & qui indiquent que le sujet a besoin d'être purgé. Quand en avançant , les humeurs s'accumulent , s'invétèrent , pénètrent dans la masse du sang , que le sentiment intérieur émoussé ou distrait , ne permet plus aux viscères d'expulser l'humeur surabondante qui ne fait plus qu'acquérir de nouveaux degrés d'acrimonie , le teint devient hâve & plombé , les joues se fèchent , les tempes se contractent , l'œil est sombre & hagard ; l'atrabile s'annonce de toutes parts. Enfin les phlegmatiques sont en général pâles & langoureux. Leur regard est aimable , mais sans vivacité ; leur teint blanc n'est relevé par aucune

autre nuance ; leurs levres sont sans pourpre ; leurs dents se chargent de tartre.

C'est donc encore le teint de l'homme sanguin , qui paroît le plus naturel , le plus agréable , le plus beau Aussi est-ce celui que l'art de la toilette veut se conserver ou se donner avec le plus de soin , d'empressement , de sollicitude , de frais . Il seroit trop long & déplacé sans doute , d'entrer dans les détails qu'exigeroit une dissertation sur cet article . Je dois seulement avertir les dames qui font usage des moyens propres à conserver leur coloris , & souvent à réparer des ans l'irréparable outrage , que le meilleur blanc & le meilleur rouge ne sont pas sans inconvenient pour la santé . Les substances dont ils sont tirés , quelles qu'elles soient , bouchent les pores du visage , en empêchent la transpiration , y causent une plethora locale , qui jointe aux autres causes du mal de tête , auquel la plupart d'elles sont en proie , contribue peut-être beaucoup à produire les incommodités dont

elles se plaignent. Les maux d'yeux ,
d'oreilles , de dents , les étourdissements
& les crispations des nerfs du visage peu-
vent naître , du moins en partie , de cette
cause , quelque légère qu'elle soit.





CHAPITRE II.

De l'air.

A P H O R I S M E X.

AER sit purus , sit lucidus , & benè clarus ,
Infectus neque se , nec olens fœtore cloacæ ,
Alteriusque rei corpus nimis inficientis.



Si je peux me choisir une libre athmosphere ,
L'air pur , clair & serein , est l'air que je préfere .
Des marais , des égouts l'horrible puanteur
Offense l'odorat , & souleve le cœur .

S C H O L I E.

Tous les hommes ont une certaine connoissance de l'air. On fait que nous le respirons par-tout sur la terre , & qu'il entoure cette planete sous le nom d'athmosphere. On connaît encore ses qualités sensibles. L'homme le plus idiot entend ce que c'est qu'un air chaud ou

froid ; un air sec ou pluvieux ; un air tempéré ou agité ; un air serein ou chargé de vapeurs. Le rustre n'ignore ni les vents ni leurs directions ; souvent même il possède leurs influences sur les productions de la terre , sur les corps animés , & sa science n'est pas plus indifférente à la médecine qu'à l'agriculture ; mais les physiciens ont été plus loin. En soumettant l'air à leurs expériences , ils ont acquis sur lui un grand nombre de notions plus curieuses & plus intéressantes les unes que les autres.

Sans vouloir entrer à ce sujet dans des détails qui m'entraîneroient infailliblement au-delà de mon entreprise , je vais indiquer celles qui ont le plus de rapport à la matière que je traite , dont le premier but est la conservation de la santé.

La physique a prouvé que l'air est universellement répandu sur la surface du globe terrestre ; qu'il y en a dans le plus profond des entrailles de la terre , dans le centre des eaux ; que les corps sublu-

naires sont en immersion dans son sein ; qu'ils en sont intimement pénétrés ; qu'avec un degré absolu de densité , d'élasticité & de cohésion dans ses parties , il est susceptible de compression , de condensation , de dilatation , d'explosion ; que très-divisé & très-subtil , il ne laisse pas d'être grave ; qu'il est sonore & rétentissant ; qu'il est l'âme du feu & de la lumière , comme le théâtre des météores & l'aliment de tout ce qui respire .

L'histoire naturelle , aidée de la chymie , en venant à l'appui de ces vérités , en a découvert d'autres encore . La présence ou l'absence du feu , développé dans la masse de l'air , le rend plus ou moins rare , plus ou moins léger ; la présence ou l'absence du phlogistique , uni aux parties aériennes , rend l'atmosphère plus ou moins phosphorique & lumineuse , plus ou moins inflammable , plus ou moins dilatable & propre aux explosions . L'air entre en telle ou telle proportion , comme principe intégrant , dans

tous les corps de la nature. Ainsi emprisonné, il ne conserve de ses propriétés physiques, que la plus efficace affinité avec l'air de l'athmosphère, & la propriété la plus surprenante dans ses effets, de lui communiquer ses vertus, & de contracter les siennes. Les animaux le respirent, non-seulement par la trachée artere, mais encore par les pores de la peau ; ils exhalent non-seulement à l'extérieur, mais encore à l'intérieur des vapeurs plus ou moins chargées de particules d'air, & depuis le chêne jusqu'à la mousse du pain moisî, les plantes en cela ressemblent aux animaux. L'air dégagé des liens qui le retenoient dans les corps, est plus pesant que l'air de l'athmosphère ; il en forme une autour de presque tous les corps, & cette athmosphère particulière est plus ou moins active & dangereuse, selon la diverse nature des principes auxquels l'air qui la compose s'est uni lorsqu'il faisoit partie de ces corps. Il se transvase d'un vaisseau dans un autre ; il

fane les plantes; tue les animaux; dissout les calculs de la vessie urinaire; c'est lui qui forme certaines moffettes; qui donne le pétillant agréable aux liqueurs vineuses à demi-fermentées, le gas à quelques eaux minérales, &c. &c. J'irois trop loin si je voulois seulement parcourir toutes les propriétés de l'air fixe. Cette nouvelle théorie fera époque dans l'histoire de la physique.

La médecine à qui on la doit, prenant les choses où la physique les laisse, a considéré l'air plus spécialement, par rapport à l'homme, qu'elle défend des maladies & de la mort. Comme il est environné d'air, qu'il en est perpétuellement affecté, elle a cherché à connoître ses effets sur lui, tant dans l'état naturel, que dans l'état contre nature, & elle y a réussi comme elle le souhaitoit. Le premier phénomene qui l'a frappée, a été la respiration; elle en a approfondi le méchanisme & les avantages, avec le plus heureux succès. Le second a été cette

immersion dans un milieu, tantôt chaud ; tantôt froid , tantôt sec , tantôt humide , tantôt rare , & tantôt dense , en un mot dans un fluide doué de toutes les qualités physiques que je viens de rapporter , & elle a encore parfaitement réussi dans ses recherches à cet égard . Elle a découvert que l'air entre dans notre substance , non-seulement par les pores absorbants de la surface extérieure du corps , mais encore par les vaisseaux lactées dans la digestion , & par l'absorption intérieure dans la respiration ; qu'il se dégage de la substance des aliments , dans les intestins , même de nos humeurs naturelles ; & d'après ces données elle a formé les conclusions suivantes , sur les effets de l'air dans nos corps.

L'air procure un rafraîchissement au sang , dans la respiration ; il sert par la même opération , de véhicule à une très-grande quantité de vapeurs animales , & complète ainsi une excrétion des plus abondantes par sa continuité ; il produit

contre la pression de l'athmosphère sur nous , une réaction , qui entretient entr'elle & nos humeurs , un équilibre nécessaire à la vie & à la santé ; en sortant par les pores exhalants de la surface du corps , il entraîne avec lui beaucoup de parties animales , excrémentielles , qui auroient nui à l'économie du corps , si elles y eussent séjourné plus long - temps ; il est le moyen d'audition dans la cavité des oreilles ; celui de la parole & de la voix , dans les sinus frontaux & maxillaires ; il est la matière des vents dans la cavité du bas-ventre ; il enflle les veines & le tissu cellulaire dans la fausse pléthore & dans la timpanite ; il entre comme principe intégrant & constitutif dans les solides & dans les fluides , dont la machine humaine est composée , & forme ainsi entre nous & l'air extérieur , une sorte de communication , peut-être une sympathie réelle , qui à l'aide du sentiment paroît encore pouvoir aller beaucoup plus loin qu'on ne pense. Enfin l'air , qu'il soit

combiné en nous , ou qu'il agisse à l'extérieur sur nous , est toujours le principe des diverses altérations que nous éprouvons dans les différents climats , aux différentes saisons de l'année , lors des variations sans nombre de l'athmosphère , durant toute notre vie.

Quand donc on veut se procurer une habitation , il est utile de prendre en considération les préceptes de notre aphorisme. On ne peut pas toujours , il est vrai , obtenir une athmosphère uniformément avantageuse ; les vicissitudes du ciel & des saisons , qui ne sont pas en notre puissance , en sont la cause. Mais si l'on veut se fonder une demeure , se bâtir une maison , on est le maître de choisir la campagne préférablement à la ville ; si c'est à la campagne que l'on veuille s'établir , il faut alors faire choix d'un lieu aéré , loin des fumiers , des boues , des fruits vendangés , des eaux croupissantes. L'exposition à l'orient ou au midi est préférable à celle du nord ou

du couchant ; elle est plus salubre. Si c'est à la ville que l'on se propose de passer ses jours , on peut en choisir une qui soit petite , & située sur les rives d'une eau salutaire , sur une colline où l'air pur & serein donne l'appétit , les forces , la paix , la gaîté. Rien n'est plus mal-sain que l'air des grandes villes , où les habitants amoncelés les uns sur les autres , pêle mêle avec toute sorte d'animaux , dont les excréptions abondantes & fétides corrompent au plus vite l'air le plus utile , se dépravent eux-mêmes mutuellement & comme à l'envi. Rien n'est plus incommode , plus pénible pour la poitrine , plus fatiguant pour l'esprit , qu'un air toujours ébranlé par le roulis & le bruit des voitures , par les cris des passants , par le son des cloches. Il faut alors , autant qu'on le peut , se fixer dans un quartier libre & sain , où l'on trouve à-peu-près les avantages d'une habitation champêtre.

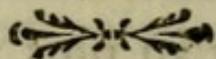


CHAPITRE III.

De la propreté.

A P H O R I S M E X I .

LUMINA manè , manus , gelidâ mulcens lavet undâ ;
Hâc illâc modicûm pergit ; modicûm sua membra
 Extendat ; crines pectat ; dentes fricet : ista
 Confortant cerebrum , confortant cætera membra.



Quand tu seraslevé , fais un tour dans tes chambres ;
 Lave tes yeux , tes mains ; étends un peu tes membres ;
 Peigne & parfume-toi ; frotte tes dents ; puis fors :
 Voilà les vrais moyens de renforcer ton corps .

S C H O L I E .

C'EST un point essentiel pour la conservation de la santé , que l'entretien du corps dans un état de propreté. Comme il n'y a point de partie qui ne transpire , que l'humeur perspiratoire est visqueuse , & que les habits déposent constamment une certaine crasse , il arrive nécessairement

mément au bout d'un certain temps, que la peau se salit, & que ses pores se bouchent. De-là l'odeur désagréable que transpirent les gens mal-propres ; de-là ces acrimonies locales, qui irritant la peau, y causent diverses démangeaisons ; de-là le reflux des humeurs naturelles à l'intérieur, d'où naissent la pléthora & les désordres qui en sont la suite.

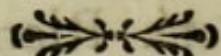
On peut pourtant aussi pécher par trop de propreté. Les personnes délicates qui font usage de fréquentes lotions, s'exposent à des inconvenients. Elles enlevent à contre-temps l'humeur naturelle qui arrose la surface de la peau ; en irritant à l'excès les tuyaux qui la versent, elles en arrêtent l'excrétion & produisent le même reflux que cause le défaut de propreté. Rien n'est plus capable de relâcher les fibres & de ramollir les organes de la machine sensible ; rien ne dispose mieux à la cachexie pituiteuse.

Les soins que l'Ecole de Salerne recommande ici de prendre de soi-même

à son lever, sont donc bien entendus. Un léger exercice à la sortie du lit, dégourdit les membres ; l'eau fraîche dont on se lave, réveille & rafraîchit ; c'est un moyen efficace de dissiper les vapeurs de la nuit ; la transpiration se fait mieux, quand les pores de la peau sont débarrassés de toute crasse ; les membres acquièrent une agilité & une souplesse des plus satisfaisantes ; la tête se trouve bien d'être nettoyée & parfumée ; les dents se conservent saines & blanches, quand on a soin de les frotter & de les laver.

A P H O R I S M E X I I .

LOTIO post mensam tibi confert munera bina :
Mundificat palmas, & lumina reddit acuta.
Si fore vis sanus, ablue sæpè manus.



On trouve à se laver au sortir de la table,
Fin toucher, & les yeux du Lynx de la Fable.
Si tu veux être sain, lave souvent ta main.

S C H O L I E .

J'AVOUE que je ne conçois pas trop

comment de se laver les mains après dîné , cela contribue si merveilleusement à éclaircir la vue. Tout ce que l'on peut dire de raisonnable à cet égard , c'est que le corps se trouvant , au moyen des lotions , plus libre , plus agile dans sa totalité , la vue se ressent du bien-être général , & en acquiert en quelque sorte plus de netteté. Mais cette relation ne m'en paroît pas moins éloignée , ni beaucoup plus solide. Il me semble que les lotions de la tête , dont il a été traité dans l'aphorisme précédent , contribueroient davantage à cet effet. La conformation des parties , leurs communications nombreuses , en vertu de la distribution des nerfs qui les animent , la pratique des oculistes , qui conseillent d'y faire des lotions spiritueuses pour remplir cet objet , me fournissent du moins quelques motifs d'y ajouter foi.

Quant au toucher : il est constant que les lotions fréquentes diminuent le cal

des mains , aiguisent le sentiment des doigts , & conséquemment elles procurent la douceur du tact dont parle le texte. Cependant il ne faut pas encore donner à cela toute l'importance que l'Ecole de Salerne semble y mettre. Il ne suffit assurément pas de se laver souvent les mains , pour jouir d'une santé sans reproche.





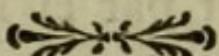
CHAPITRE IV.

Du régime & des repas.

APHORISME XIII.

Du régime.

OMNIBUS assuetam jubeo servare diætam :
Quod probo sic esse, nisi sit mutare necesse.
Hippocrates testis quoniam sequitur mala pestis.
Fortior hæc meta medicinæ certa diæta.



Ne change le régime où tu t'es engagé,
Que lorsqu'à le changer tu seras obligé :
Hippocrate autrement t'annonce courte vie.
L'art s'arrête où la diète est strictement suivie.

SCHOOLIE.

CHAQUE homme a ses besoins, ses
phantaisies qu'il travaille à satisfaire de
son mieux dans la société. On fait assez
en quoi ils consistent les uns & les au-
tres, quoique l'on ne sache pas au juste

jusqu'où ils peuvent aller chez certaines personnes. Mais un homme a toujours besoin de se vêtir , s'il n'a pas besoin de briller par les habits ; s'il n'a pas besoin d'habiter un palais , il a besoin d'être à l'abri des injures du temps ; il ne sauroit travailler toujours , mais il ne peut pas non plus toujours se divertir ; il ne doit pas tous les jours sommeiller la grasse matinée , mais il a tous les jours besoin de se reposer & de dormir ; enfin il fait habituellement des pertes par la vie , & doit les réparer par la nourriture ; sans donc être forcé d'avoir une table , il est nécessité à manger , à faire des repas.

Or il ne s'agit point ici des phantaisies , ni du genre de vie d'un libertin. Les seuls besoins naturels à remplir forment l'objet du régime , & comme chacun a à-peu-près en cela sa maniere de faire , c'est celle-là que l'Ecole de Salerne recommande de ne jamais changer sans une pressante nécessité. On le dit en effet : l'habitude est une autre nature ; on ne la

change point impunément ; ce dont on use d'ordinaire , quoique moins bon , fait mieux que ce qui paroît moins mal-faisant , mais qui est insolite ; en tout considerez l'habitude , &c , &c .

Ces discours sont sensés. Les médecins de tous les âges & de tous les lieux les ont confirmés par les plus authentiques observations , & ceux qui ont été quelquefois assez téméraires pour déroger à cette loi , ont constamment fait du mal. Ce n'est pourtant pas que la peste spécialement , comme le dit le texte , ait jamais suivi le changement de régime : non , mais il est fort rare qu'il n'en résulte qu'une médiocre altération de la santé. Enfin , peut-être vaudroit-il mieux suivre le précepte de CELSE , de ne s'habituer à rien ; mais il est toujours sage de ne jamais changer , du moins tout d'un coup & sans précaution , la diete à laquelle on a pu s'astreindre & s'accoutumer.

A P H O R I S M E X I V.

QUALE, quid & quandò, quantum, quoties, ubi dando:
 Ista notare cibo debet medicus benè doctus,
 Ne malè conveniens ingrediaris iter.



Pour ne pas t'engager dans un mauvais chemin,
 Consulte sur tes mets un docte médecin:
 Il te dira lequel convient mieux à ton âge,
 Où, quand, combien, comment tu dois en faire usage.

S C H O L I E.

ON dira peut-être que c'est ici un précepte de médecin, & non pas de médecine ; que l'homme dans l'état de simple nature , sain & guidé par l'instinct , peut se passer de thérapeutique. Il faut l'avouer ; l'homme naturel a peu besoin de médecine , & point du tout de médecins. Mais où est l'état de pure nature ? Existe-t-il ? A-t-il même existé ? Ne faut-il pas partout prendre l'homme en société ? Or depuis l'établissement des nations , combien de fois l'homme a-t-il eu besoin d'être éclairé sur la nature & l'usage

des choses destinées à conserver sa vie & sa santé ! Quelle est l'antiquité de l'art saluaire ! Quel cas, quelle estime n'en a-t-on pas fait dans tous les siecles, dans tous les lieux ! Les premiers médecins eurent des autels, comme les premiers législateurs, les premiers héros, tous les premiers bienfaiteurs de l'humanité.

Ce feroit donc envain que ses détracteurs allégueroient en preuve de sa futilité, l'exemple des Sauvages, & celui des hommes qui menent une vie simple & réguliere. Sans doute en suivant la droite raison, en bornant ses désirs, ses goûts, ses appétits, l'homme se passera des médecins. Mais qui fait mieux que les médecins apprécier ces exemples de sagesse à leur juste valeur ? Qui peut mieux qu'eux recommander ces préceptes de sobriété ? Qui fait mieux qu'eux jusqu'où mene la mollesse dans la dépravation physique, & de combien de maladies le genre humain s'est fait esclave, en se soumettant à des loix & à la société ?

Non, célèbres philosophes, l'homme naturel n'a pas plus besoin de nous que de vous, nous ne l'ignorons pas: mais vous devez savoir aussi, que de tous les établissements sociaux, la médecine est le seul où la nature, que vous préconisez tant à si juste titre, ait conservé ses droits les plus sacrés; que foulée aux pieds & bravée par-tout ailleurs, c'est dans cet art divin qu'elle reprend son lustre & son empire; que là seulement on l'étudie, on la connoît, on l'aime, on la suit; enfin que si la philosophie prête à la médecine, la médecine rend avec usure à la philosophie, & qu'à tout prendre, notre science est cent fois plus naturelle que la vôtre.

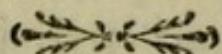
Le premier des devoirs du médecin est de régler le régime de ceux qui se confient à ses soins. La même quantité d'aliments, tant solides que liquides, les mêmes mets ne conviennent pas également à tous. Il faut qu'un enfant mange beaucoup, un adulte raisonnablement,

un vieillard peu & souvent, une femme moins qu'un homme. Un robuste habitant des champs digère sans peine ce qui donneroit d'horribles indigestions à un enfant, à une fille, à un bourgeois, à un délicat aisé. Un enfant fait avec fruit quatre bons repas par jour ; bien des adultes n'en font qu'un ; beaucoup d'autres en font deux ; & dans tout cela il y a mille degrés, mille nuances, & par rapport à l'âge, & par rapport au sexe, dans les différents climats, dans les différentes conditions, dans les différentes villes, &c. C'est à faire connoître ces généralités, c'est à apprendre à ramener tout au naturel dans le particulier, que tendent ces études accessoires à la médecine, dont le praticien a journellement le plus grand besoin. Est-ce la faute du médecin, si l'homme en société diffère immensément de l'homme solitaire ou du sauvage, si ceux-ci même diffèrent tant de l'homme pur & naturel ?

A P H O R I S M E X V.

Du manger.

Tu nunquam comedas, stomachum nisi noveris aptè
Purgatum, vacuumque cibo quem sumpseris antè.
Hoc desiderio poteris cognoscere certo;
Hoc proprio tutæ signum sit in ore diætæ.



Que l'estomac soit libre, avant que de manger,
Qu'il soit net; autrement c'est peu le ménager.
Au cri de l'appétit ne ferme point l'oreille,
De manger à propos il fait signe à merveille.

S C H O L I E.

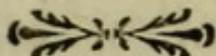
LA regle de conduite que trace ici
l'Ecole de Salerne, est naturelle & sage.
On ne sauroit en rien retrancher. Il est
rare que l'on digère entièrement les ali-
ments que l'on prend dans un repas, ayant
que l'heure d'un autre repas arrive. Je
n'en excepte pas même le repas que la
nuit suit. Or ce qui reste des digestions
précédentes se déprave aisément, s'aigrit
ou s'alkalise, & contribue puissamment
à gâter les aliments que l'on confie de
nouveau à l'estomac. Ce viscere s'en
trouve bientôt surchargé, & de-là une

foule de maladies de toute espece. C'est la source de cette bile jaune , dont j'ai parlé à l article II du premier chapitre.

Quant à l appétit que le texte conseille d'écouter , pour manger à propos: ce sentiment est le vrai cri de la nature; il ne trompe jamais de lui - même ; il est sûr par-tout , en santé comme en maladie , & je pense qu'il est dans le premier cas pour l'homme qui le ressent , une regle infaillible d'action , comme il doit être dans le second , le guide du médecin & la boussole de sa pratique. Je m'estime heureux quand je puis l'apercevoir & le saisir ; mais je suis souvent embarrassé pour le démêler d'avec les phantasies.

A P H O R I S M E X V I .

NON bibe non sitiens , & non comedas saturatus :
Est sitis atque fames moderata bonum medicamen ;
Si super excedunt , important sœpè gravamen.



Ne bois jamais sans soif , ne mange point sans faim ;
Et la faim & la soif sont un bon médecin.
Mais qu'ici comme ailleurs , la raison te modére ,
L'une ou l'autre en excès te mettroit dans la bière .

S C H O L I E.

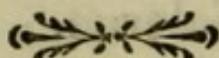
Ce précepte est bon à suivre , & une sorte de conséquence du précédent aphorisme. Cependant on y contrevient impunément tous les jours. Combien de personnes mangent & boivent sans faim ni soif, qui non-seulement n'en sont point incommodées , mais qui le seroient encore plutôt d'attendre , pour faire leur repas , que ces deux besoins se fissent sentir ? Il suit de-là que le précepte quoique bon , est trop rigoureux , & cela vient de la nuance qui se trouve entre l'appétit simple , & la faim ou la soif , que *Jean DE MILAN* n'a point distinguée.

La faim & la soif sont deux appétits dégénérés , non en phantaisie , ni caprice , comme il arrive souvent , mais au contraire en douleur & passion. C'est l'animalité qui ayant parlé d'abord , gronde ensuite , s'irrite & crie. Bientôt elle s'altérera , s'anéantira même , si elle n'est satisfaite. Les physiologistes , depuis le

rédacteur de l'Ecole de Salerne , ont beaucoup disputé sur ces deux besoins ; mais à quoi sert encore aujourd'hui de disputer sur le sentiment ? On connoît à peine sa nature , comment voudroit-on en assigner les degrés & les loix ?

A P H O R I S M E X V I I .

PONE gulæ metas, ut sit tibi longior ætas:
Ut medicus fatur, parcus de morte levatur.



Veux-tu vivre long-temps ? Borne ton appétit ;
Le sobre ne meurt point ; le médecin l'a dit.

S C H O L I E .

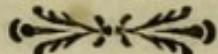
CET aphorisme est de toute vérité ; c'est un des meilleurs préceptes de santé ; tout le monde en convient : mais combien le réduisent en pratique ? Au reste ceci ne contredit point ce que j'ai dit plus haut de l'obéissance que l'on doit en médecine aux appétits. Au contraire il le confirme. Le vrai appétit n'a pas besoin d'être borné , non plus que d'être

irrité. Ce pur sentiment est en quelque sorte un point d'équilibre. Il devient caprice & gourmandise , par une sollicitation réitérée ; il est , comme je l'ai dit plus haut , douleur & passion , quand il n'est point rempli ; mais une fois assouvi il n'existe plus. Le desir qui peut lui succéder est à coup sûr l'ouvrage de la convoitise ; c'est à ce sentiment factice que l'on doit mettre les bornes prescrites ici par l'Ecole de Salerne.

A P H O R I S M E X V I I I .

Du dîner.

TEMPO RIBUS veris modicūm prandere juberis,
Et calor æstatis dapibus nocet immoderatis ;
Autumni fructus caveas nè sint tibi luētus ;
De mensâ sume quantūm vis tempore brumæ.



Dans le printemps douteux tu seras sobre à table ;
Ne te rends en été d'aucun excès coupable ;
Crains le deuil qui des fruits peut suivre le plaisir ;
Mais en hiver aussi contente ton désir.

S C H O L I E .

Ce précepte est utile. Il convient

d'être sobre en toute saison , mais principalement dans le printemps, parce qu'alors les fréquentes alternatives de froid , de chaud , de vent , de soleil , de pluie , influent considérablement sur l'insensible transpiration & sur les digestions. La nature prend alors une forme nouvelle , & communément il arrive aux personnes les mieux constituées des dérangements notables , dont l'homme sobre se trouve rarement mal.

En été les chaleurs excessives épuisent le corps , la déperdition de substance est extrême , l'appétit parle peu , la machine paroît se fondre. Cette saison est , pour ainsi dire , une médecine perpétuelle , qui purge par les sueurs. Comme elle passe les bornes de la modération , elle est on ne peut pas plus périlleuse ; si l'on donnoit alors beaucoup de travail aux viscères de la digestion , on s'en trouveroit à coup sûr incommodé.

Les fruits d'automne ne sont pas aussi pernicieux qu'il le semble ici , ni qu'on

le croit vulgairement. C'est alors, comme au printemps, les variations de l'athmosphère, qui troublent les meilleures digestions, causent la plupart des maux que l'on voit fondre sur l'espece humaine dans cette saison. Malgré cela l'aphorisme n'est pas faux, & il est bon d'être réservé sur l'usage des fruits en automne. Comme ils sont en général savonneux & relâchants, ils disposent à la diarrhée; mais il ne faut qu'un peu de froid pour contrarier cette disposition-là de maniere à causer une dysenterie: or le froid se fait sentir fréquemment alors.

Durant l'hiver, l'appétit est vigoureux, se fait entendre. Les fibres du corps se resserrent, la transpiration diminue, les forces digestives augmentent, on dort plus long temps & d'un meilleur sommeil; les aliments peuvent donc se cuire & se distribuer plus facilement. Enfin, s'il n'est aucun raisonnement qui vaille un fait en médecine, il est d'expérience qu'en hiver on mange plus, & qu'on

digére mieux qu'en toute autre saison de l'année.

Cependant il est bon d'observer ici que l'hiver n'est rien moins que sûr, principalement aux sujets pléthoriques. La chaleur innée qui se concentrant à l'intérieur, fait que l'homme digére mieux les aliments qu'il prend, tourne souvent à son préjudice, & n'est pas la seule chose qui mérite considération ; la transpiration extérieure qui diminue singulièrement en hiver, est un autre objet de la plus grande importance. La disposition des corps est toujours alors voisine de l'inflammation, & l'expérience démontre que cette saison est extrêmement meurtrière. On ne voit jamais en nulle autre plus d'apoplexies, de fluxions de tout genre, de catarrhes phlegmoneux, en un mot plus de maladies aiguës. D'où il suit que la liberté qu'accorde le présent aphorisme de l'Ecole de Salerne, n'est nullement exempte de danger, & qu'il faut y prendre garde de bien près.

A P H O R I S M E X I X.***Du souper.***

Ex magnâ cœnâ stomacho fit maxima pœna :

Ut sis nocte levis , sit tibi cœna brevis.

Cœna brevis , vel cœna levis fit rarò molesta.

Magna nocet , medicina docet , res est manifesta.



Toujours un grand souper fit grand mal aux viscères;

Court souper fait les nuits paisibles & légères.

Ce principe iatrique est de simple raison :

Grand souper malfaisant ; léger , court , il est bon.

S C H O L I E.

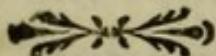
L'EXPÉRIENCE journaliere confirme la vérité de cet aphorisme. Un médecin fameux disoit qu'on ne l'avoit jamais fait lever la nuit , pour des gens qui n'avoient point soupé ; je pourrois dire , moi , que l'on m'a souvent fait lever pour des gens qui l'avoient fait.

Le souper n'est pourtant pas en lui-même un mauvais repas , un repas mal fain. Bien des personnes préfèrent de souper à dîner , & ne s'en portent pas plus

mal. De plus, ceux qui sont faits à ce genre de vie alléguent, non sans raison, que le repos de la nuit & le sommeil favorisent leur digestion. Ils ont soin d'ailleurs de dormir avant dans le jour. Mais il faut en convenir, on ne sauroit guere gagner à intervertir toujours l'ordre de la nature. La nuit est faite pour dormir, & le jour pour l'exercice. Ainsi quoique la digestion se fasse mieux durant le sommeil, j'adhére pourtant au précepte de l'Ecole de Salerne, & suis de l'avis de l'expérience. La tres - grande partie du genre humain mange & travaille le jour, se repose & dort la nuit; je crois que la tres - grande partie du genre humain fait bien.

A P H O R I S M E x x .

U T vites pœnam, de potibus incipe cœnam.



Quiconque d'un souper veut sortir avec gloire,
Vîte après s'être assis doit demander à boire.

S C H O L I E.

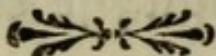
L E léger bouffon à part, je crois ce

précepte utile. Le verre de boisson délaye , étend ce qu'il peut y avoir dans l'estomac des restes du dîner , fait que le nouvel aliment se mêle mieux avec eux ; & ce mélange n'est point indifférent pour une digestion facile & complète. Mais pour terminer en deux mots sur le souper , je crois qu'il faut s'en tenir au dernier vers de l'aphorisme précédent.

A P H O R I S M E X X I.

Du boire.

INTER prandendum sit sæpè parùmque bibendum :
Ut minùs ægrotes , non inter fercula potes.



Bois souvent en dînant , jamais hors des repas ,
Toujours à petits coups , pour narguer le trépas .

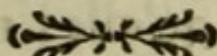
S C H O L I E.

O N détrempe mieux les aliments solides en buvant à petits coups & souvent , qu'avec de grandes verrées qui les étendent davantage sans les pénétrer. C'est un excès que de boire entre les repas :

l'homme modéré s'observe constamment là-dessus. Les grands buveurs sont en proie de bonne heure à la pituite , à l'enflure des jambes , à la boufissure , au scorbut.

A P H O R I S M E X X I I .

POTUS aquæ sumptus comedenti incommoda præstat:
Hinc friget stomachus , crudus & indè cibus.



L'estomac refroidi devient méchante meule ,
Si l'on s'obstine à boire aux repas de l'eau seule.

S C H O L I E S .

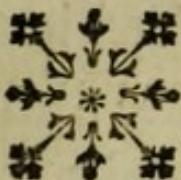
I.

L'E A U est la boisson naturelle des animaux , sans excepter l'homme. Elle dissout parfaitement les substances salines , ou savonneuses ; elle adoucit efficacement ce qu'il peut y avoir d'âcre & d'irritant dans les aliments , dans le chyle , dans les humeurs ; elle tempére à merveille l'éréthisme des solides ; il n'est point de substance dans la nature , qui ait autant

de vertus médicinales, de propriétés salutaires que l'eau. Malgré cela l'eau n'est bonne à boire seule dans les repas, que pour les personnes sobres, ou accoutumées à n'user que d'elle en boisson. Dans l'état où la société a mis les choses, chacun mangeant presque toujours au-delà du besoin, les liqueurs vineuses sont à présent d'une indispensable nécessité. Le mucus végétal qu'elles renferment atténué par la fermentation, s'applique aisément à l'intérieur de nos organes, & l'activité du principe spiritueux qu'elles contiennent, se communique également bien aux agents destinés à faire cette application ; ainsi ces liqueurs grosses de matière nutritive, ont par-dessus les aqueuses, le grand avantage d'animer l'estomac & d'aider vigoureusement la digestion. Un autre don des vins, c'est d'empêcher la génération des vers dans les premières voies, & de les tuer quelquefois. L'aphorisme présent est donc sage & mérite attention.

I I.

CEUX de mes lecteurs qui voudroient critiquer le terme de *meule* dont je me suis servi pour exprimer l'action de l'estomac , croiront s'ils veulent , que je suis le système de la trituration. Néanmoins je leur déclare qu'il n'en est rien. Je pense que la digestion des aliments est une opération merveilleuse que la natureacheve par la trituration , par la fermentation , par une macération , & une digestion chymique , par un mélange inexprimable de sucs de diverse espece , enfin par une sorte d'incubation dont les modifications sont infinies , & la maniere d'être absolument inconcevable à mon esprit.



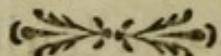


C H A P I T R E V.

Des aliments solides.

A P H O R I S M E X X I I .

NUTRIT triticum, & impinguant lac, caseus infans;
Testiculi, porcina caro, cerebella, medulla,
Dulcia vina, cibus gustu jucundior, ova
Sorbilia, & ficus maturæ, uvæque recentes.



Qui nourrit & rend gras? Froment, raisins nouveaux,
Figues mûres, vins doux, moëlle & rognons, cerveaux,
Les œufs frais à la coque, & le récent fromage,
Les morceaux d'appétit, le cochon, le laitage.

S C H O L I E S .

I.

L'HOMME dépérit & meurt, s'il est long-temps frustré d'aliments; s'il boit & mange au contraire, il entretient son existence durant plusieurs années, & quelquefois devient gras. La fonction

des organes qui reçoivent, préparent & assimilent la matière propre à nourrir le corps animé, s'appelle *nutrition*, & la substance comestible, qui contient la matière dont le corps animé a besoin pour se nourrir, se nomme *aliment*.

Entre les opérations de la nature dans les animaux, la nutrition est sans doute l'une des plus admirables. C'est une reproduction perpétuelle, un miracle éternel. C'est par elle que se réparent les pertes habituelles que nous faisons par les excréptions de toute espèce, & que toujours nouveaux nous sommes pourtant toujours les mêmes. Mais il seroit trop long de porter la discussion aussi loin qu'elle pourroit aller; je dirai seulement ce qui peut le mieux faire comprendre l'aphorisme que j'explique.

On regarde en médecine comme aliment, la substance qui contient une matière onctueuse, tenuë, douce, agréable, capable de s'épaissir, de former des corps durs par la trituration, & qui d'une

extraction possible aux organes de la digestion , puisse encore se subjuguer par les forces de la vie , de maniere à se changer enfin en notre propre substance. La nature est riche & somptueuse pour nous dans cette affaire. Le regne végétal nous fournit de ces substances avec profusion ; le regne animal presque entier est notre proie ; il n'y a pas jusqu'au regne minéral qui ne produise pour notre avantage , sinon des matieres décidément nutritives , du moins des assaisonnements salubres qui nous rendent les autres substances & comestibles & profitables.

Cette matiere qui réside à l'intérieur des végétaux & des animaux , est connue sous différentes dénominations. Les uns l'appellent *mucilage* , *corps muqueux* , ou simplement *mucus* & *mucosité* , les autres *gelée* , *suc gélatineux* , *molécules organiques* , &c. Mais de quelque nom qu'on la décore , on convient que plus un aliment contient de cette substance , plus il est nourrissant ; & dans ce rapport , de

tous les aliments dont nous usons , les animaux & leurs parties sont sans contredit les plus féconds & les plus substantiels ; les substances végétales n'ont que le dernier rang. Parmi les animaux les quadrupedes , comme le bœuf , le mouton , le veau , le cochon , quelques bêtes sauvages , tiennent la première place ; les volailles se présentent ensuite , & les oiseaux de chasse , puis enfin les poissons. Mais la diversité que la nature a mise en chaque espece , est vraiment étonnante ; & la faculté nutritive y est distribuée selon des degrés sans nombre , non-seulement dans les végétaux , mais encore dans les animaux eux-mêmes , quel que soit l'élément où ils vivent.

Il n'y a pas jusqu'aux liqueurs fermentées , dans lesquelles la substance muqueuse abondante & subtilement élaborée , ne fournisse un aliment réel & très-fondé ; d'où il suit que c'est avec beaucoup de raison que le texte présent compte au nombre des matières les plus nourris-

santes, le bled, le laitage, les parties des animaux qui sont les plus mucilagineuses, les œufs, les fruits onctueux & les vins.

I I.

POUR que la nutrition se fasse bien, il faut que les aliments soient exactement broyés par la mastication, & délayés dans la bouche par le mélange de la salive; qu'ils soient reçus dans un stomach sain, où ils subissent un premier travail au moyen de la chaleur animale, du battement des arteres, du mélange du suc stomachal, & des mouvements naturels du ventricule; qu'ils passent de-là librement & dans un temps limité, par le pylore, dans l'intestin duodenum, sous la forme d'une bouillie grisâtre, homogène & sans acrimonie. Arrivés là, il faut que la bile jaune, la bile hépatique & le suc du pancréas les pénètrent intimement; que ces sucs savonneux atténuant & dissolvant les substances résineuses

indissolubles aux premières humeurs digestives , rendent le chyme absolument parfait. Il faut que cette matière ainsi élaborée qui contient le chyle en abondance , parcourant successivement & avec lenteur le trajet des intestins grèles , se présente à une infinité de capillaires lactées qui s'ouvrent dans toute l'étendue de la membrane interne du canal , & que le chyle sucé par eux aille des premiers vaisseaux laiteux dans ceux du mésentère , des vaisseaux de ce viscere au réservoir de PÉQUET , & de-là par le canal thoracique , dans la veine souclaviere gauche , qui le donne aussitôt au cœur.

La matière nutritive des aliments est alors , sous la forme de chyle , mêlée au sang dans le cœur , fouettée , divisée , subtilisée par la force contractile de ce viscere , & celle des ses colonnes charnues. Mais elle subit une nouvelle élaboration , plus animale encore , s'il m'est permis de le dire , dans l'intérieur des poumons , auxquels le cœur la distribue avec la

plus grande promptitude. Là elle se mêle intimement avec le sang , le renouvelle & parcourt avec lui tout le genre vasculé , de façon que sous tres-peu d'heures , elle se trouve distribuée aux divers organes de la machine animée.

Le suc nourricier extrait des matières alimenteuses de la manière que je viens de dire , & rendu mobile par l'action de tant d'organes , par le mélange de tant de liqueurs animales , se distribue à tous les points où le sang pénètre & va. Il demeure donc dans tous les endroits du corps , où le fluide vital peut séjourner , & alors il ne conserve de ses premières qualités , que la nouveauté qui fait son plus grand mérite ; puisque ce n'est qu'en renouvellant tout , que l'action destructive de l'animalité est vaincue , & que la décomposition des solides & des fluides est empêchée.

Il suit de-là que c'est moins par une application des nouveaux sucs nourriciers à nos organes , pour remplacer les

parties perdues , que par un renouvellement simple , mais universel des sucs animaux , que la substance nutritive nourrit ; & je pense que c'est effectivement comme cela que la nutrition s'acheve quand une fois le corps a pris son entier accroissement. Alors il se maintient le même par un équilibre exact entre les pertes & les réparations , & il ne se fait d'application sensible de la matière nutritive que dans la croissance , ou bien dans la restauration , quand , quelque abondantes que soient les excréptions , on perd cependant moins , que l'on n'acquiert ; & dans l'engraissement , quand la matière nutritive est si copieuse , qu'elle excéde de beaucoup la déperdition. La seule différence qu'il y ait à mon avis dans ces deux cas , c'est que dans l'enfance le tissu cellulaire s'organise , au lieu que dans l'adulte qui s'engraisse , il ne fait que prêter , se développer & s'étendre.

Pour que la nutrition soit parfaite ou surabondante , il ne suffit donc pas que

les matières alimenteuses renferment une grande quantité de molécules organiques , il faut encore , & sur-tout , que les viscères soient en état d'en tirer le meilleur parti. Rien ne nourrit en effet que ce que le corps peut subjuger à son profit ; d'où il suit que pour juger sainement de la valeur de notre aphorisme , il faut supposer que tout est parfaitement bien conditionné de la part du sujet qu'il s'agit de nourrir.

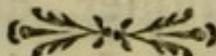


ARTICLE PREMIER.

Du pain.

A P H O R I S M E X X I V.

PANIS non calidus , nec sit nimis inveteratus ,
Non bis decoctus , non in sartagine frixus ,
Sed fermentatusque , oculatusque , & benè coctus ,
Et falsus modicè , ex granis validis electus ;
Purus sit , sanus ; non talis sit tibi vanus .
Non comedas crustam , choleram quia gignit adustam .



Que ton pain soit nouveau , mais qu'il ne soit plus chaud ;
N'en mange point de frit , ni de fait au réchaud ;
Que la pâte venant de farine choisie ,
Ait levé comme il faut ; que les yeux de la mie
Satisfassent les tiens , & qu'un goût savoureux
Fasse dire à chacun : ce pain est amoureux .
En un mot qu'il soit pur , c'est le seul pain utile .
Ne mange point de croûte , elle enflamme la bile .

S C H O L I E .

LA plus belle invention de l'homme ,
la plus utile au genre humain , n'est pas
d'avoir trouvé la maniere de cultiver le
bled , mais celle de le réduire en farine ,

d'en faire de la pâte & du pain. Quand on réfléchit sur les avantages & les difficultés de cette invention, on n'est plus surpris que l'idolâtrie ait mis ce mortel au rang des dieux, & l'ait adoré. Aujourd'hui que nous n'avons plus qu'à nous en nourrir, & à disposer à notre aise sur ses bonnes ou mauvaises qualités, notre travail n'est pas difficile, & ce que l'Ecole de Salerne en écrit est si sage, que l'on ne peut y rien ajouter. Je vais donc simplement expliquer quelques termes du texte au fait desquels le lecteur ne feroit peut-être pas sans cela.

Le pain, pour être sain, doit d'abord être frais, & pourtant un peu rassis. Quand il est chaud, il gonfle l'estomac, donne des vents, incommode beaucoup; s'il est moisî, le suc nourricier qu'il renferme est dénaturé, décomposé; le pain a perdu sa saveur, sa consistance, il est friable & pese à l'estomac par un vice opposé au pain mat & visqueux. Lorsqu'il est médiocrement rassis, il n'est ni trop

lourd , ni trop friable , il a toute sa saveur & sa légéreté .

Il faut ensuite que le pain soit cuit au four , & non pas sur un fourneau , ce qui feroit une pâtisserie pesante & indigeste , comme tout ce qu'on appelle *galette* . Mais il ne doit pas être trop cuit : il exigeroit alors trop de sucs digestifs pour être dissous . S'il n'étoit pas assez cuit , il feroit impénétrable à ces humeurs , & accableroit l'estomac . C'est pour les mêmes raisons que le pain frit peut être incommoder , & qu'il est nécessaire que la pâte ait levé comme il faut , c'est-à-dire , ni trop , ni trop peu . On a besoin d'art pour faire le point convenable de la fermentation , & tous les boulangers ne l'ont pas ; mais on connoît aisément au poids , si un pain est bien levé ; la main le juge d'abord ; le volume répond à la pesanteur . Au lieu que quand il a mal levé , il présente beaucoup de poids sous un petit volume ; ensuite la mie n'a point dans ce dernier cas , les

yeux dont elle est parfemée dans le premier.

Mais le choix des grains & de la farine est une condition essentielle pour faire de bon pain , du pain qui nourrisse. Le bon froment est net , sec , jaunâtre , pesant , bien nourri. Les vieux grains , les grains ergotés ne donnent point une bonne farine ; le pain qui en résulte est pauvre , maigre , charge l'estomac sans donner une dose suffisante de matière nutritive. Le bled nouveau au contraire , le bled d'une année , qui a eu le temps de se dépouiller de son humidité surabondante , est plein de substance amileuse qui nourrit ; sa farine porte au nez une odeur suave & délicieuse ; le pain qui en provient , s'il est levé & cuit à propos , est savoureux , & selon le terme consacré *amoureux*. Il est si salutaire , que souvent on a vu cesser des épidémies par son usage. Les pauvres des campagnes le savent. Combien de fois n'ont-ils pas aspiré après la nouvelle récolte , pour voir

finir des maux causés par une autre nourriture !

Le froment n'est pas le seul grain dont on puisse faire du pain. Il y a beaucoup d'autres substances dont l'industrie humaine a su en composer, non-seulement dans les pays étrangers & lointains, mais même en France dans plusieurs provinces, & à Paris. Mais ce seroit en vain que l'on voudroit sans nécessité, sans disette, suppléer au pain de froment par le pain d'une autre substance. Celui de seigle ou d'orge, qui en approche le plus, ne le fait que tres-impérfairement. La farine qui provient de ces grains est lourde & acre. La fermentation ne sauroit l'atténuer, ni la subjuger aussi complètement que celle du bled. Le sarrasin, l'avoine, les pois, les feves, la vesce, les pommes de terre, le maïs, ont besoin de trop d'apprêts, de trop de soins, pour fournir ce supplément. Le pain qui résulte de toutes ces substances est si loin de celui de froment, que c'est

toujours une misere que d'être forcé d'y recourir. En un mot de tous les grains de la nature , de toutes les racines qui fournissent l'aimidon nourrissant , le bled seul en donne un qui se réduit en pain analogue à notre tempérament , à notre climat , à notre vie & à notre santé. C'est donc en effet une pure barbarie que de vouloir , hors des temps de pénurie substituer au froiment quelque autre substance que notre nature réprouve , ou qui exige pour être usuelle , outre l'habitude , un appareil de moitié plus pénible & plus coûteux que la préparation du bled.

Ainsi laissons aux Guamois leur fruit-à-pain ; à Mindenao son libby , son sagou ; aux Indiens , leurs plantains ou bananes ; aux Insulaires de Nicobar leur mélory ; les courbaris & la cassave aux Américains ; aux Canadiens la sagamité , & même la gode à quelques-unes de nos provinces. Au défaut de bled , il faut bien que ces peuples se nourrissent de quelqu'autre substance ; les premiers hu-

mains se nourrissent d'abord & de glands & de feines. Je dirai plus : accoutumons autant qu'il se pourra notre jeune milice à supporter d'autres nourritures moins agréables & plus lourdes que le pain dont elle use d'ordinaire , mais puisque la nature bienfaisante a si richement doté notre France en bled , usons de sa libéralité , & n'appellons pas la misere & les malheurs. Croyez-moi , mon cher oncle , disoit la niece de Dom Quichotte : on ne trouve point de meilleur pain que celui de froment.

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire sur le texte que je commente. L'Ecole parle de sel dans le pain , où elle n'en exige qu'un peu ; mais ce n'est point une mode générale de saler le pain ; communément en France on ne le sale point du tout. J'ai donc cru devoir traduire le mot *falsus* par *savoureux* , qui exprime d'ailleurs une qualité essentielle au bon pain , qui en fait , comme je viens de le dire d'après les boulangers , un pain

amoureux. Quant à la défense de man-
ger de la croûte : je la crois pour le
moins hasardée , comme je crois fausse
la raison de cette interdiction. Il est assez
inutile d'en donner la preuve , chacun
ayant pour soi l'expérience qui vaut mieux
qu'elle. Néanmoins on peut dire que la
croûte étant beaucoup plus seche que la
mie , elle exige pour se dissoudre une
plus grande quantité de suc digestif , &
que ce suc manque souvent à certains
estomacs ; d'où il suit qu'elle peut incom-
moder au moins ceux-là , rester long-temps
sans se délayer , passer difficilement , &
faire une saburre bilieuse qui sera sus-
ceptible de contracter les couleurs & les
qualités que cette espece d'humeur a
coutume de prendre par son séjour dans
la cavité des intestins.

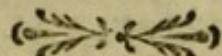


ARTICLE II.

Des grosses viandes & de leur préparation.

APHORISME XXXV.

LIXA fovent, sed frixa nocent; assata coercent;
Acria purgant, cruda sed inflant, salsaque siccant.



Frit nuit, & bouilli duit; mais l'âcre est relâchant,
L'rôt serrant, l'crud gonflant, le salé desséchant.

SCHOOLIE.

PEUT-ÊTRE seroit-il difficile de rendre deux mauvais vers latins par deux vers françois semblables plus régulièrement que je l'ai fait ici; mais la version n'est pas ce qu'il y a d'intéressant. La préparation des aliments dont il est question mérite plus d'être examinée & discutée.

En effet, quelle que soit la profusion avec laquelle la nature nous fournit les substances alimentaires, quoiqu'il y en

ait beaucoup parmi elles qui n'exigent aucune préparation pour être en usage , cependant la plus grande partie gagne considérablement à être apprêtée. De-là l'art de la cuisine , art que nos François ont porté peut-être à sa perfection , mais qui est peut-être aussi devenu le plus funeste à l'humanité , comme il arrive des meilleures choses , quand on fait moins en user qu'en abuser.

Dans le vrai , les aliments cuits & assaisonnés simplement , satisfont le goût , sont plus aisés à moudre , à fondre , à dompter par les forces digestives ; l'extraction des sucs nourriciers qu'ils renferment , est plus prompte & plus abondante. Mais les assaisonnements recherchés irritent l'appétit , font que l'on prend , par l'attrait du plaisir , plus d'aliments & de nourriture qu'il n'en faut , & de l'habitude en ce genre naissent plusieurs incommodités , qui mortelles quelquefois , sont toujours fatiguantes à la longue. D'ailleurs l'obésité qui est l'appanage des

grands mangeurs, n'a pas toujours bonne grace, souvent elle dégénère en une sorte de cachexie incommode & dégoûtante.

Que la cuisine du sage soit donc simple comme toute sa conduite. L'Ecole de Salerne donne ici un bon avis sur certaines préparations des viandes communes, & qui ne peut porter aucun préjudice à cette simplicité. Elle approuve le bouilli, blâme la friture, dit que l'âcre purge, que le rôti resserre, que la viande crue gonfle, & que la salée dessèche. C'est avec raison; voyons comment.

Le bouilli est une viande cuite dans l'eau. Les viandes que l'on prépare ainsi sont le bœuf, le veau, le cochon, le mouton, la poule & quelques autres volailles. Or quel est l'effet du feu sur elles dans cette préparation? L'eau bouillante, c'est - à - dire, l'eau chargée de la plus grande quantité de feu qu'elle en puisse contenir, s'insinue peu à peu dans les pores de la viande, en pénétre bientôt la substance, & comme il ne peut exister

deux corps ensemble dans un même lieu ; l'eau & le feu désunissent à l'instant les éléments des fibres , les éloignent les uns des autres proportionnellement au mouvement dont ils sont agités ; alors les sucs animaux quittent leurs vaisseaux , leurs cellules , & se répandent en abondance , soit à l'intérieur du morceau , soit au-dehors , dans la masse du bain , où ils forment ce que nous appellons le bouillon. Plus le morceau est gros , & meilleure est la quantité des sucs ainsi épanchés à l'intérieur ; plus il est petit , plus l'eau le dessèche. C'est la raison pour laquelle les cuisiniers font un aussi bon potage avec un médiocre morceau de viande , qu'avec un plus considérable , mais qu'un gros morceau de bouilli vaut incomparablement mieux qu'un plus petit. Le gros morceau est succulent , tandis que l'autre est maigre & desséché ; le premier est sain , nourrissant , facile à digérer , le second est mat , sans goût , indigeste.

Mais il est un point de cuisson à saisir dans cette affaire. Il dépend du temps que l'on met à cuire les viandes , & de la maniere de conduire l'ébullition. Cette cuisine est un vrai procédé de chymie qu'il faut savoir diriger. Plus les viandes sont dures & coriaces , plus elles doivent être de temps soumises à l'action de l'eau bouillante : mieux on veut faire l'extraction des sucs , mieux & plus lentement il faut mener le feu. D'ailleurs l'eau qui bout à gros bouillons produit , comme on fait , la plus grande évaporation ; le feu chasse l'eau avec la dernière rapidité , & celle - ci ne s'envole jamais impunément. C'est toujours aux dépens des sucs nourriciers de la viande en coction , qui s'en vont avec elle en abondance par la cheminée.

La cuisson de la viande dans l'eau ramollit donc le tissu des chairs , en dégage puissamment les parties gélatineuses & nourrissantes , les rend plus faciles à extraire , & donne conséquemment moins

de travail aux organes de la digestion ; le bouilli est donc une viande salutairement apprêtée.

Il n'en est pas de même de la friture au gré de l'Ecole de Salerne. La raison qu'on en peut donner , c'est que dans cette préparation , les fibres des viandes exposées subitement à l'action brûlante de la friture , se crispent , se froncent , se racornissent tout d'un coup. De-là la croûte qui se fait à l'extérieur du morceau , laquelle est d'autant plus épaisse , qu'il est plus long-temps ainsi exposé à l'action du feu. Le feu agissant de l'extérieur à l'intérieur avec la plus grande vivacité , les sucs se dégagent très-proprement de leurs entraves , & se dissipent bientôt , s'ils sont quelques minutes soumis à la même action. C'est pour cela que les cuisiniers ne préparent à la friture que les viandes légères & déjà cuites , qu'ils les y exposent peu de temps , & qu'ils ont auparavant la précaution de les envelopper de pâte , ou saupoudrer de farine ,

farine. Ils procurent par ce moyen, à l'instant de l'immersion de la viande dans la friture bouillante, cette croûte dont je viens de parler, qui sauve alors la surface du morceau, & fait un philtre à travers lequel le feu va dégager les sucs intérieurs que l'on veut rendre plus extractibles. La viande exposée nue à l'action de la friture, & par conséquent toute substance frite est donc nécessairement dure, privée de sucs, & difficile à digérer à la manière des croûtes seches.

Il en seroit tout-à-fait de même du rôti, si on l'exposoit subitement à l'action d'un brasier trop ardent, ou si on l'y laissoit exposé plus long-temps qu'il ne convient-droit. Mais cette préparation de la viande est regardée comme faine, parce qu'on la suppose faite au mieux. Dans ce cas le feu fait petit-à-petit à la surface du morceau la même croûte à travers laquelle il s'insinue, & va dégager à l'intérieur les sucs animaux qui y affluent alors d'autant plus abondamment, que l'action du bra-

sier est mieux moriginée. Le rôti cuit à propos se digère bien, donne peu de résidu, & conséquemment procure de rares déjections. C'est pour cela que l'Ecole de Salerne le regarde comme astringent, ou constipant. Mais les viandes peu faites, telles que le veau, l'agneau, le cochon de lait, quelque bien rôties qu'elles soient, sont relâchantes, parce que leurs sucs n'étant point encore assez élaborés, assez animalisés, ils retiennent toujours quelques parties irritantes que l'Ecole appelle âcres, *acria purgant*.

Les viandes crues ou incuites donnent des vents à cause de l'air surabondant qu'elles renferment, & qui se développe dans le canal intestinal par le mouvement digestif.

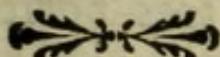
Enfin, les chairs salées desséchent, parce qu'ayant été conservées dans la saumure, leurs fibres sont tassées, arides & irritantes. Elles épuisent le corps de sucs, arrêtent l'action vitale des nerfs, & fondent les humeurs. Les marins qui

sont obligés de s'en nourrir, & les peuples du nord qui en font une grande consommation, sont extrêmement sujets au scorbut qui n'est autre chose que la dissolution du sang.

A P H O R I S M E X X V I.

Du cochon.

EST porcina caro finè vino pejor ovinâ :
Si vinum tribuis, tunc est cibus & medicina.
Carnes porcinæ cum cœpis sunt medicinæ.



Le porc avec du vin est mets comme remede,
Mais il lui faut unir ce vaillant intermede,
Sans cela le cochon ne vaut pas le mouton :
Remede est le cochon à la sauce d'oignon.

S C H O L I E.

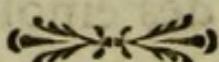
IL s'agit ici du cochon & du mouton :
On doit remarquer d'abord que la chair
de ces animaux n'est bonne à manger
que quand ils ont été coupés. Le verrat
ni le belier, non plus que le taureau,
ne donnent une bonne viande. Les fibres

de ces animaux sont alors dures, coriaces, seches, & d'une odeur désagréable, totalement différentes de ce qu'elles sont dans l'autre cas. Mais aussi parmi les aliments solides que fournit aux hommes le regne animal, le cochon & le mouton sont du plus général, comme du meilleur usage. Le texte ici semble donner la préférence au cochon sur le mouton, si l'on n'a soin de joindre l'usage du vin à l'usage du premier, mais cela ne met qu'une tres-petite différence à la chose, & selon les autres rapports essentiels à considérer pour décider l'affaire, le cochon ne vaut jamais le mouton. La chair de cochon est constamment compacte, visqueuse, lourde, & demande des forces digestives vigoureuses pour être domptée; le mouton au contraire, est succulent, nourrissant, aphrodisiaque, viande de goût, & d'une coction communément facile. Au reste les oignons que l'on ajoute ordinairement à la sauce du cochon, ont en effet la propriété de lâcher le ventre & de purger.

A P H O R I S M E X X V I I .

Du veau.

S U N T nutritivæ multūm carnes vitulinæ.



Qui veut bien se nourrir, de veau fasse ripailles.

S C H O L I E .

L'ECOLE de Salerne a peut-être dit ici tout ce qu'il y a à dire sur le veau. Cette viande contient une abondante quantité de sucs gélatineux & nourriciers. Elle sert dans les cuisines à faire la plupart des préparations, des sauces les plus nourrissantes. Cependant les fibres de cette chair n'en sont pas pour cela exemptes de tout reproche, ni moins rebelles à l'action de certains estomacs. Plusieurs personnes sont purgées par le veau, ce qui prouve une mauvaise digestion de cet aliment. Il sert souvent en médecine, & il entre pour beaucoup dans la préparation & la composition de certains re-

medes. L'eau de veau relâche les fibres trop tendues, calme les nerfs irrités, apaise les spasmes de l'estomac, & provoque les urines; elle tient à propos lieu du petit lait & des émollients.

A P H O R I S M E XXVIII.

Qualités des viscères.

ILIA pororum bona sunt, mala sed reliquorum;



Du porc avec justice on vante les tripailles.

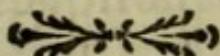
S C H O L I E.

Le cochon est le seul des animaux dont on apprête toutes les parties pour l'usage de la vie. Le sang, la graisse, les boyaux fournissent chacun un aliment particulier. Le boudin, les saucisses, les andouilles, &c. sont des mets de goût, que l'on aime, & qui font rarement mal. Il faut être foiblement constitué, ou bien avoir une répugnance naturelle à user de ces aliments, pour qu'ils soient

préjudiciables à la santé. Il est vrai pourtant que cela arrive quelquefois : SENNERT a observé que les préparations de cochon faisoient mal aux oreilles , & j'ai vérifié l'observation plus d'une fois. Quelle que soit la portion de l'estomac qui sympathise spécialement avec la portion dure du nerf auditif, j'ai vu plusieurs personnes éprouver des otalgies à la suite de l'usage de la viande de cochon , forcés d'y renoncer pour cette raison , & le faire avec succès. Mais les exceptions confirment la loi générale.

A P H O R I S M E X X I X.

CORDA suillarum sunt auctio tristitiarum.
Splen quoquè spleniticis est mansus sæpè salubris.
Dissuadentur edi renes , nisi solius hædi.



Le cœur de la truie augmente le chagrin ,
Et la rate au contraire y a souvent mis fin.
Les rognons,* tels qu'ils soient, paroissent formidables,
Hormis ceux du chevreau, qui sont recommandables.

* On appelle en françois *rognons*, les reins & les testicules ; il s'agit ici des reins.

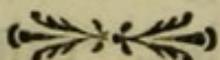
S C H O L I E.

Les viscères des animaux, à moins qu'ils ne soient jeunes, sont d'un tissu serré, compact & dur, qui en fait pour la plupart, des mets de difficile digestion. Le cœur, les reins, le foie, les intestins, exigent une bonne cuison pour être digestibles. Or tout mets qui passe avec difficulté, rend le corps pesant & triste. La rate plus spongieuse & analogue aux poumons, qui mous & tendres exigent moins d'énergie de la part des organes de la digestion pour être subjugués, est regardée justement comme saine & létifiante. Non pas cependant qu'elle mérite une grande préférence sur les tables des mélancholiques, mais par une raison contraire à celle qui rend quelques aliments une cause de tristesse. La rate passant bien, elle doit réjouir. Quant aux rognons du chevreau, que l'Ecole excepte des rognons des autres animaux: je ne vois pas en quoi ils leur sont tan-

préférables, si ce n'est peut-être, par un peu plus de délicatesse.

A P H O R I S M E X X X.

EGERITUR tardè cor, concoquitur quoquè durè,
Sic quoquè ventriculus, tamen exteriora probantur.
Reddit lingua bonum nutrimentum medicinæ;
Concoctu est facilis pulmo, citò labitur ipse;
Est melius cerebrum gallinæ, quàm reliquorum.



Le cœur, quoique tiré d'un fort bon animal,
Ainsi que l'estomac se digère assez mal;
La langue est un bon mets, d'après la médecine;
Le poumon passe aussi, fournis-en ta cuisine:
Mais le plus délicat de ces jolis morceaux,
Ce sont, sans contredit, des poules les cerveaux.

S C H O L I E.

Ce qu'il y a à dire sur le texte du présent aphorisme se rapportant tout-à-fait à ce que j'ai dit dans le scholie sur l'aphorisme vingt-neuf, je crois pouvoir y renvoyer le lecteur, & n'ajouter ici que deux mots. C'est au sujet des visceres de la tête & de la poitrine. Les cervelles font tres-nourrissantes. On diroit

que c'est un pur assemblage de molécules nutritives. Il n'y a presque rien de solide dans leurs fibres, & la cuisson en fait une espece de bouillie facile à digérer. La substance des poumons est encore rare & légère. Leur tissu, lâche & facile à dissoudre, ne donne aucune peine aux organes de la digestion. La langue aussi, quand elle est bien cuite, est tendre, légère & d'une digestion tres-aisée. Tous ces morceaux sont donc en effet salubres; mais les cervelles de poule n'ont absolument droit à aucune prééminence sur celles des autres volatiles, & je ne vois aucune raison qui autorise l'affirmation de l'Ecole de Salerne sur ce point.



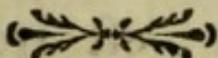
ARTICLE III.

Des oiseaux.

A P H O R I S M E X X X I .

De la volaille & du gibier.

SUNT bona gallina & capo, turtur, sturna, columba,
Quiscula cum merulâ, phasianus & ortygometra,
Frigellus, perdix & otis, tremulusque amarellus.



O que vous êtes sains, oiseaux délicieux,
Toi poule, & toi chapon ; vous, pigeon précieux,
Râle, faisan, perdrix, étourneau, tourterelle,
Pinçon, merle, pluvier, rare outarde & farcelle !

S C H O L I E .

CET aphorisme est générique ; il cite quelques oiseaux pour tous les volatiles, qui sont dans l'ordre des aliments une classe des plus fécondes. La viande des oiseaux est d'un tissu lâche, tendre, d'un suc agréable où les molécules nourricières abondent. Elle fait la meilleure part

de la diete des convalescents , des gens délicats & des riches. Les assaisonnements y ajoutent communément peu de chose , mais la cuison qui leur convient le mieux est la broche.

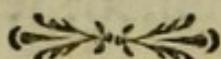
Les gallinacées , *gallina* & *capo* , soit poule ou poulet , chapon , dinde , sont les plus substantiels des volatiles. Ils fournissent une nourriture solide , qui se subjugue aisément , & qui engrasse avec promptitude. L'espece colombine , *turtur* , *columba* , est tres - nourrissante aussi , & de plus aphrodisiaque. Il semble que le feu de l'amour , qui anima ces petites bêtes , passe avec leurs sucs dans le sang humain , pour y produire avec énergie le même effet. Le gibier , *ortygometra* , *phasianus* , *perdix* , *otis* , *amarellus* , le râle ou la caille , le faisан , la perdrix , l'outarde & la sarcelle donnent un suc fécond en molécules nutritives , mais plus stimulant que celui des autres oiseaux. Il échauffe & constipe parce qu'il est moins fade & moins huileux

que le leur, moins sur-tout que celui des gallinacées. Pour ce qui est du reste des oiseaux : ils ne produisent aucun autre effet marqué, que celui de nourrir bien & agréablement. Le merle, *merula*, le pinçon, *frigellus*, le pluvier, *quiscula*, sont dans ce cas. Ce sont ceux que l'on recommande le plus innocemment aux infirmes & aux convalescents.

A P H O R I S M E X X X I I .

Du canard.

O fluvialis anas, quantâ dulcedine manas !
Si mihi cavissem, si ventri frena dedissem,
Febres quartanas non renovasset anas.



Tu les surpasses tous, canard, par ta douceur;
Mais si j'eusse pris garde à ton goût enchanteur,
Si j'eusse retenu mon appétit de chevre,
De quatre en quatre jours je n'aurois pas la fievre.

S C H O L I E .

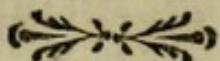
LA chair du canard n'a rien de merveilleux qui mérite cette belle exclama-

tion. Cependant elle est agréable & saine. Il faut la manger rôtie & peu cuite. Alors elle est tendre, succulente & de bon goût. Son tissu serré l'a fait regarder comme indigeste à quelques médecins, mais je ne trouve nulle part d'observation qui autorise le reproche que lui fait l'Ecole de Salerne, de renouveler la fièvre quarte. J'entrevois bien à la vérité comment une imprudence de la part d'un convalescent pourroit avoir donné lieu à cette inculpation, mais cela ne dépendroit point de la qualité de la viande du canard, puisque tout autre aliment pris à contre-temps en pareille circonstance, produit ordinairement le même effet.

A P H O R I S M E X X X I I .

Du foie des oiseaux.

CESSAT laus jecoris, nisi gallinæ, vel anattis.



Aux éloges d'un mets si quelque foie a part,
C'est celui de la poule, ou celui du canard.

S C H O L I E.

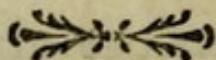
CHAQUE viscere , de quelque animal qu'on le tire , a son goût, comme sa structure , & cela est si marqué , que les fins gourmets ne s'y méprennent point. Mais il y a plus : le viscere de même nom est bien différent encore chez les différents animaux , dans ce nouveau rapport. Il y a des foies que l'on mange avec plaisir , il y en a que l'on ne sauroit flairer sans dégoût. Le foie de cochon , celui de veau valent mieux que le foie de bœuf ou celui de mouton. Les foies du lievre & du lapin ont pareillement leur saveur particulière. Ceux des volailles plus délicats que ceux des quadrupedes , différent également entr'eux , & c'est avec raison que l'Ecole de Salerne vante le foie de la poule & celui du canard par dessus tous les autres. Cependant la bonté de ces foies n'empêche nullement que ceux de beaucoup d'autres oiseaux ne soient

fort estimés & recherchés par les bouches délicates.

A P H O R I S M E XXXIV.

De l'oie.

A U C A sitit cōum mensis , campis Achelōum ;
Auca petit Bacchum mortua , viva lacum.



L'oison a toujours soif , mort aussi bien qu'en vie ,
Mais c'est de vin à table , & d'eau dans la prairie.

S C H O L I E.

LA chair de l'oie est plus serrée , plus matte , plus huileuse & plus difficile à digérer que celle du canard. C'est pour cela que l'Ecole de Salerne recommande le vin à ceux qui en font usage , & il y a du choix dans ces animaux. Ceux qui ont eu de l'eau à souhait dans leurs paturages , & qui ont été bien nourris , sont plus tendres , plus délicats , plus salubres que ceux qui ont été mal soignés , qui n'ont vécu que d'herbes cueillies , fanées

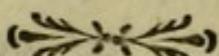
but maigres, & que ceux qui ont été priyés d'eau. L'oison doit se manger rôti. Il plaît au goût & fait boire son convive. Quand il est vieux on le mange à la daube, c'est-à-dire boulli à petit feu dans son jus, que l'on assaisonnera d'ailleurs selon l'art de la cuisine, & il ne fait point de mal.

ARTICLE IV.

Des poissons.

A P H O R I S M E X X X V.

SI pisces sunt molles, magno ex corpore tolles,
Si pisces duri, parvi sunt plus valituri.



Despoissons, s'ils sont mous, les grands sont les meilleurs.
Sont-ils durs ? Les petits ont bien d'autres valeurs !

S C H O L I E.

APRÈS les quadrupedes & les oiseaux,
les poissons tiennent le premier rang

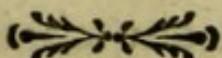
parmi nos aliments. Il est impossible de concevoir la fécondité des eaux. La mer, les fleuves, les lacs, les étangs, les viviers sont des réservoirs inépuisables où la nature a prodigué la substance propre à nourrir les hommes avec la plus grande profusion. Quelle que soit le caractère & la nation des poissons, il n'y en a presque aucune espece qui n'ait de quoi fournir à notre subsistance, & dans laquelle nous ne puisions en effet. Mais ces choses étant connues de tout le monde, il seroit inutile d'entrer dans de plus grands détails à ce sujet. Je me contenterai donc de remarquer à propos du texte dont il s'agit, que l'aphorisme est généralement vrai. Les grands poissons doivent être tendres & mous, les petits fermes & durs. Il y en a pourtant de grands, tels que la carpe & le brochet, &c. dans lesquels on considere beaucoup un peu de fermeté, & de petits, tels que l'éperlan, le rouget, la limande, &c. qui ne doivent pas être durs pour plaire davantage.

L'aphorisme présent doit donc être regardé comme un peu trop général, & en cela défectueux.

A P H O R I S M E X X X V I .

Des poissons communs.

Lucius & perca, saxatilis, albica, tinca,
Plagitia & gornus, cum carpâ, galbio, trutta:
Grata dabunt pisces hi præ reliquis alimenta.



Que le brochet est bon ! Que la perche est friande !
Qui pourroit dédaigner la plie & la limande ?
Qui ne vous mangeroit , rouget , truite & goujon ,
Vous carpe , & tanche , & sole , & morue , & saumon ?

S C H O L I E .

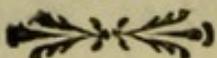
C E n'est pas sans raison que l'on distingue les poissons d'eau-douce d'avec les poissons de mer , & les uns & les autres de diverse maniere suivant leur nature , leur espece , leurs propriétés. La matière exigeroit un traité complet , si l'on voulloit la manier à fond ; mais l'Ecole de Salerne se contente sagement de ne nom-

mer que les poissons dont on peut jour-
nellement tirer le meilleur parti, dans
quelque plage qu'on les pêche. Le bro-
chet, *lucius*, la perche, *perca*, la sole,
saxatilis, la morue, *albica*, la tanche,
tinca, la plie, *plagitia*, le rouget, *gor-
nus*, la carpe, *carpa*, le goujon, *galbio*,
& la truite, *trutta*, sont des poissons
précieux dans l'usage de la vie, usage
si universel que rien ne démontre mieux
leur salubrité. Leur chair est en général
tendre, peu ferrée & peu succulente.
Malgré cela les molécules nourricières s'y
trouvent en assez grande abondance, pour
qu'avec une pareille nourriture, on puisse
se passer des quadrupedes & des oiseaux.
Cependant l'art de la cuisine fait beau-
coup aux poissons, pour les rendre co-
mestibles & meilleurs. Ils se putréfient
avec une promptitude extrême, & rien
n'est plus détestable que le poisson gâté.
Le vin est avantageux aux mangeurs de
poisson.

APHORISME XXXVII.

De l'anguille.

VOCIBUS anguillæ sunt pravæ , si comedantur ;
Qui physicam non ignorant hoc testificantur.
Caseus , anguillæ , nimis obsunt , si comedantur ,
Ni tu sœpè bibas , & rebibendo bibas.



L'anguille est à la voix un mets défavorable ;
La physique en fournit raison bonne & valable.
Le fromage avec elle augmente le danger ;
Bois donc , bois & rebois , si tu veux en manger.

S C H O L I E.

ON a regardé de tout temps la chair d'anguille comme indigeste , à cause de son abondante viscosité , & il est vrai que plusieurs estomacs ne s'en accommodent pas très-bien. Mais je ne découvre dans ce poisson , qui d'ailleurs est fort nourrissant , aucun principe qui puisse nuire spécialement à la voix , & je ne connois aucune observation de pratique , qui confirme l'affirmation de l'Ecole de Salerne.

La physique citée en témoignage , c'est-à-dire , la physiologie & la chymie, est absolument en défaut. Ce qui vient sûrement de ce que le fait n'est pas exact , ou bien il s'agiroit d'une autre espece d'anguille , que celle dont nous usons d'ordinaire , & alors l'aphorisme n'intéresseroit plus.

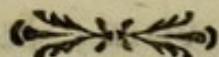
A R T I C L E V.

Des hors-d'œuvre.

A P H O R I S M E XXXVIII.

Des œufs.

OVA recentia , vina rubentia , pinguia jura ;
 Cum similâ purâ , naturæ sunt valitura.
 Nec vult mentiri , qui vult pro lege teneri ,
 Quòd bona sunt ova candida , longa , nova .
 Hæc tria sunt normâ ; vernalia sunt meliora.



Quiconque a dit des œufs qu'ils doivent être blancs ,
 Longs , frais , pondus chez soi , pour qu'ils soient excellents ;

Qu'œufs frais & bouillons gras , vins & farine pure ,
Conforteront toujours la meilleure nature ,
A bien dit , & l'on doit à cela consentir :
Cet homme assurément n'aimoit pas à mentir .

S C H O L I E.

PARMI les substances alimentaires qui nourrissent davantage , les œufs méritent sans contredit le premier rang. On n'y trouve presque rien d'excrémenteux , tout y est matière nutritive. Le jaune , qui renferme l'embryon , est une nourriture si bien préparée , qu'elle sert dans les premiers temps de l'incubation à alimenter le poulet. Le blanc , qui lui succéde en nourriture , a quelque chose de plus solide , mais qui n'est lourd que très-rarement pour un animal fait.

Chacun connaît ces deux substances qui composent l'intérieur de l'œuf. Elles se durcissent toutes les deux au feu , & acquièrent un degré de solidité très-considerable. Cet état n'est pas celui qui rend les œufs plus salubres. Au contraire , il y a des estomacs qui ne peuvent alors

les digérer en aucune façon, & dans le fait, l'œuf dur est coriace & sec, veut beaucoup de suc digestif pour se réduire en bouillie, & fait en total un aliment suspect.

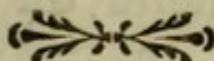
Les œufs contiennent un principe volatile sulphureux & tres-actif, qui attaque singulièrement l'argent. Il paroît que cet esprit est aussi ce qu'il y a de plus vivifiant, de plus animalisé dans l'œuf, & qui donne aux corps qui en usent cette chaleur sensible, cette vigueur aimoureuse, que l'on ne sauroit attribuer à aucun aliment, comme à celui-là.

On remarque dans la couleur des œufs la même variété que la nature a mise dans la forme de tous les corps. Les uns sont blancs, les autres mouchetés, & ceux-ci le sont de beaucoup de manières. Ils ont aussi différentes figure & grosseur; leur goût n'est pas le même. De tous ceux que l'on met en usage parmi nous, ceux de poule sont les premiers, & presque les seuls recherchés. Ils sont blancs, oblongs,

oblongs, & quand ils sont frais, préférables à eux-mêmes, quelque peu anciens qu'ils soient. C'est ce qui fait que l'on recherche ceux qui sont pondus en maison bourgeoise, chez soi, *vernalia*, parce qu'on en est sûr. On estime beaucoup les œufs de vanneau, mais ils sont rares, & il ne s'agit dans cet aphorisme que des aliments vulgaires. L'Ecole de Salerne regarde du même œil les œufs, les vins rouges, le bouillon gras & la farine, dans l'ordre des aliments. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit plus haut à l'occasion de l'aphorisme xxiiii; cela se-roit de toute inutilité. Il suffit d'y ren-voyer le lecteur.

A P H O R I S M E X X X I X.

S I sumas ovum, molle sit atque novum.
Singula post ova pocula sume nova.



Quand tu voudras un œuf, prends-le frais, en mouillette;
En manges-tu plus d'un? A chaque fais buvette.

S C H O L I E.

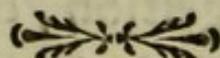
IL n'y a point de maniere d'accommoder les œufs qui soit périlleuse, & il n'y en a guere qui soit préférable l'une à l'autre. L'œuf conserve toujours sa faculté nourrissante. Cependant la maniere la plus simple & la moins recherchée est encore ici la meilleure, & l'œuf à la mouillette a presque par-tout la préférence. Les œufs durs sont, comme je le disois tout-à-l'heure, difficiles à digérer ; l'omelette est salutaire ; les œufs au plat le sont aussi ; l'œuf au beurre roux ne l'est pas également.

Le précepte de boire un coup à chaque œuf frais que l'on mange , est fondé sur le besoin que l'on a communément de délayer cet aliment , & sur ce qu'il échauffe. Mais quelle que soit la forme sous laquelle on fasse usage des œufs , ils sont constamment bons , fortifiants & aphrodisiaques.

A P H O R I S M E X L.

Des raves.

RAPA juvat stomachum , novit producere ventum ;
Provocat urinam , præstatque in dente ruinam ;
Si malè plena datur , tibi torsio sic generatur.



La rave est stomachique ; elle donne des vents ,
Fait beaucoup uriner , & perd enfin les dents .
Or pour la manger saine , il faut la manger pleine ,
Sans quoi des plus grands maux elle est cause certaine .

S C H O L I E.

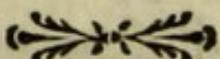
CET article de la rave est appliqué aux navets dans les précédentes éditions de l'Ecole de Salerne. Mais le mot *rapa* ne signifie point *navet* , & les propriétés que lui attribue le texte , conviennent à la rave. Il n'y a que le mot *cocta* du latin d'excepté , auquel j'ai substitué celui de *plena* , parce qu'on ne fait point cuire les raves. J'ai cru qu'il suffiroit de donner cette courte note pour excuser , s'il étoit nécessaire , la petite licence que j'ai prise.

La rave est rangée dans la classe des antiscorbutiques , par les auteurs de matière médicale. Cela signifie que la rave a la propriété de rendre au sang la densité qu'il a perdue. Or les remèdes de cette nature agissent en restaurant les organes de la digestion , dont la foiblesse avoit causé la dissolution du sang , & en fournissant à ce fluide une certaine quantité de particules propres à condenser sa sérosité. Mais la rave n'a pas la vertu antiscorbutique à un haut degré. Elle donne en effet des vents , des rapports désagréables , & paroît contraire à la bonne condition des dents. La loi prescrite ici de la manger pleine si on veut qu'elle ne fasse pas de mal , est fondée sur ce que cette racine ne vaut rien creuse , & qu'elle peut causer beaucoup de désordre dans les premières voyes , en y portant des flatuosités , ou quelque principe salin acre & mordant qui produisent bientôt l'irritation & la douleur.

A P H O R I S M E X L I .

Du beurre & du serum ou petit-lait.

LENIT & humectat, solvit sinè febre butyrum;
Incidit atque lavat, penetrat, mundat quoquè serum.



Pris sans fievre, le beurre est un doux laxatif;
Le serum lave & monde, incise, est sédatif.

S C H O L I E .

CHACUN fait ce que c'est que le beurre & le petit-lait. Le beurre frais a réellement les qualités que lui attribue le texte de cet aphorisme. C'est une graisse mi-végétale & mi-animale, dont la propriété émolliente lui est commune avec les graisses & avec les huiles. Mais la condition d'être sans fievre, que l'Ecole exige de quiconque veut en faire usage, est nécessaire; autrement la chaleur contre nature du corps corromproit, feroit rancir le beurre, qui produiroit alors dans l'estomac, la saburre

bilieuse dont j'ai parlé au chapitre des tempéraments, & que produit ordinai-
rement le beurre qui n'est pas frais, quand
la fusion ou quelque autre préparation ne
l'a point corrigé.

Le petit-lait, appellé aussi *sérosité*, *sé-
rum*, est plus d'usage en maladie qu'en
santé. Mais dans quelque temps qu'on
l'emploie, il est délayant, humectant,
adoucissant, relâchant & incisif; ce qui
signifie qu'il corrige le vice des humeurs
naturelles, en se mêlant avec elles; qu'il
émusse l'acrimonie des principes irri-
tants qu'elles ont pu contracter; qu'il cal-
me le spasme & l'irritabilité des solides;
enfin, qu'en rendant aux solides & aux
fluides une température plus naturelle,
il fond les engorgements & rétablit l'équi-
libre dans la machine. Aux lieux où l'on
en fait usage en santé, le petit-lait ras-
fraîchit & nourrit, calme les vapeurs de
l'estomac, & purge le sang par la voie
des urines.

A R T I C L E V I.

Des légumes.

ON comprend sous le nom de légumes , plusieurs aliments tirés du regne végétal. Les plantes potagères fournissent des graines , telles que les pois , les feves , les lentilles , &c ; des racines , telles que les carottes , les navets , les panais , &c ; des fleurs , comme le pied-d'alouette , la capucine , la bourrache , &c ; des feuilles , comme le chou , l'épinard , la poirée , l'oseille , &c ; enfin des bulbes , comme l'oignon , le porreau , l'échalotte & l'ail , &c. Et voilà ce qui va faire la matière de cet article des aliments. L'Ecole de Salerne n'en traite pas complètement , mais ce qu'elle dit de chaque espece , étant applicable à chaque légume en particulier , elle en dit suffisamment.

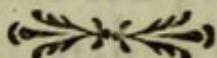
PARAGRAPHÉ PREMIER.

Des graines légumineuses.

APHORISME XLII.

Des pois.

PISUM laudandum h̄c decrevimus ac reprobandum;
Est inflativum cum pellibus, atque nocivum;
Pellibus ablatis, sunt bona pisa satis.



Que dirai-je des pois? Je les loue & les blâme :
Le pois avec sa peau gonfle ; il contriste l'âme,
Et fait mal en effet. Donc pour le rendre sûr,
Enlevons-lui sa robe , & mangeons-le tout pur.

S C H O L I E.

IL s'agit ici des pois secs , dont on se fert ordinairement en hiver. Les paysans les mangent avec leur enveloppe , & leur estomac accoutumé à digérer les aliments les plus durs , ne s'en affecte pas. Mais si des tempéraments plus délicats en faisoient usage de même , ils éprouveroient

infailliblement les maux que le texte de notre aphorisme reproche aux pois d'occasionner. C'est donc avec raison que dans nos villes on réduit les pois en purée pour les rendre salubres. Chacun sait en quoi consiste cette préparation.

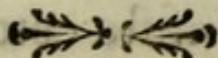
Les pois verds, ou petits pois, ne sont point dans le même cas. Leur robe n'est ni dure ni âcre, comme celle des pois secs. Elle est légère & tendre, de même que la substance qu'elle contient ; elle se change comme elle en aliment, & se digère avec une égale facilité. Cependant il convient que les petits pois soient cuits, & point du tout coriaces, pour être parfaitement sains. Cuits sans eau avec de bon beurre frais, & assaisonnés de crème ou de jaunes d'œuf délayés dans la crème, ils font un mets agréable & salubre.



A P H O R I S M E X L I I I .

Des feves.

MANDUCARE fabam caveas , parit illa podagram.



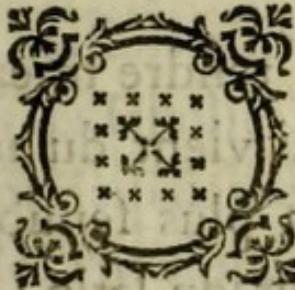
Les fèves sont à craindre : elles donnent la goutte ;
allez à la santé , mais par une autre route.

S C H O L I E.

Il en est des haricots comme des pois.
Il faut entendre ce que dit le présent
aphorisme de ceux qui sont secs. Aucun
légume ne plaît plus généralement au
goût , & aucun ne fait plus fréquemment
mal que les feves. Elles causent des vents ,
des pesanteurs d'estomac , des coliques.
Nulle substance ne donne plus de cette
humeur que l'on nomme du faux nom
de bile , & qui produit tant de maladies.
Il faut donc être fort circonspect dans
l'usage de ce légume, en manger peu &
rarement. L'accusation que l'Ecole de
Salerne lui fait de donner la goutte , est

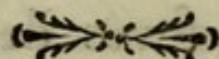
fondée sur ce que les feves font beaucoup de cette saburre dont je parle , & que la goute en dépend , comme les migraines & les fluxions de toute espece .

Mais on auroit tort d'attribuer les mêmes défauts aux haricots verds . Ceux-ci sont salubres , comme tous les légumes frais , qui sont tendres , & dont le suc est doux & léger . L'estomac n'a besoin d'aucun travail pour les digérer . Il faut mettre les feves de marais dans la même classe , quand elles sont jeunes & fort petites .



P A R A G R A P H E I I.*Des racines légumineuses.***A P H O R I S M E X L I V.***Du panais.*

QUOD *pastum* tribuat sit *pastinaca* vocata:
Attamen illa parum nutrit, quia non subacuta.
Confortat coitum, non est ad menstrua muta.



On a nommé *panais* un légume qu'on pait.
Qui sans goût, nourrit peu, mais néanmoins qui plaît
Pour donner des désirs à l'utérus avare,
Et rendre l'action vigoureuse & moins rare.

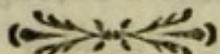
S C H O L I E.

JE n'ai pu rendre mieux l'étymologie du *panais* qui vient du mot *pâitre*, & que le texte a plus sensiblement exprimée à la faveur du latin ; mais je pense que c'est un petit malheur. J'ai tâché d'être plus énergique en rendant les qualités du légume. On regarde cette racine comme nutritive & échauffante

dans l'ordre des aliments , & comme diurétique , hystérique & fébrifuge dans celui des médicaments . La marmelade de panais légèrement sucrée excite l'appétit , & convient à merveille aux convalescents .

A P H O R I S M E . X L V .

Jus olerum cicerumque bonum , substantia prava .



Des racines , des grains qu'on dit légumineux ,
Le jus est salutaire & le corps vénéneux .

S C H O L I E .

CET aphorisme sur les substances légumineuses , les comprend toutes . Il est vrai , pour les raisons qui viennent d'être détaillées dans les scholies précédents . Le danger vient principalement de l'âcreté , de la dureté des enveloppes & des écorces , & la salubrité , de la douceur du jus qui contient la substance nourricière , ainsi que de la facilité avec laquelle les organes de la digestion peuvent en faire l'extraction .

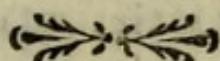
PARAGRAPHÉ III.

Des fleurs légumineuses.

APHORISME XLVI.

De la bourrache.

CARDIACOS aufert borrago, gaudia confert;
Dicit borrago: gaudia semper ago.



Cardiaque , inspirant une aimable folie ,
La bourrache nous dit : point de mélancholie .

S C H O L I E.

CETTE plante est plutôt médicamenteuse que légumineuse. Cependant comme on s'en fert aussi quelquefois dans nos cuisines , que ses fleurs se fement sur les salades comme celles de capucines , j'ai cru pouvoir placer ici cet aphorisme qui paroîtra peut-être à d'autres déplacé . Mais quoiqu'il en arrive , on remarquera pour l'intelligence du texte , qu'en mé-

decine on désigne par les termes de *cardiacos dolores*, une affection vive & douloreuse de l'orifice supérieur de l'estomac, nommé en latin *cardia* (1), & qu'en françois on appelle *cardiaques*, les remedes propres à ôter ou calmer cette douleur. Les anciens médecins s'exprimoient ordinairement de la sorte, quand ils parloient d'une substance nutritive & agréable : *elle réjouit le cœur, dissipé la mélancolie, &c.* C'étoit ainsi selon eux, que le vin, les cordiaux de toute espece, excitoient la gaïté, & dissipoient le chagrin. Les fleurs de bourrache, de buglose & de violette, portent encore aujourd'hui spécialement le nom de *fleurs cordiales*.

(1) Le mot *cardia* est grec, & signifie *cœur*. C'est parce que souvent on a ranimé le mouvement du cœur en agissant sur l'estomac, & parce que l'orifice supérieur de ce viscere sympathise merveilleusement avec le cœur, que le vulgaire continue de dire le *cœur* pour l'*estomac*, & que je l'ai dit moi-même dans cette traduction, quand cela m'a accommodé.

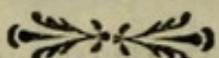
P A R A G R A P H E I V.

Des feuilles légumineuses.

A P H O R I S M E X L V I I.

Du chou.

Jus caulis solvit cuius substantia stringit,
Utraque quando datur, venter laxare paratur.



Les choux sont astringents ; leur jus est laxatif ;
Leur substance & leur jus font presque un purgatif.

S C H O L I E.

Les observations des modernes sur le chou ne s'accordent point avec les assertions de l'Ecole de Salerne. Cependant ils ont tous répété la même doctrine comme des échos, sans paroître frappés de la contradiction.

Les botanistes rangent le chou dans la classe des crucifères, & les auteurs

de matière médicale dans celle des pourrissants alkalis, qui, pris à l'intérieur, sont stomachiques-apéritifs. Ils disent que le suc de chou qui est nitreux, ammoniacal, lâche le ventre, & que sa substance qui est terreuse, le resserre. Mais on n'a pour appuyer ces assertions, que la doctrine de Salerne, & l'usage de manger du chou la contredit formellement tous les jours.

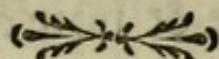
Le chou est ordinairement mis comme légume agréable & nourrissant dans notre pot; on le mange avec plaisir, sans en être incommodé, soit seul, soit avec certaines viandes auxquelles il sert d'affaisonnement; & s'il y a quelque inconvenient, il ne vient que de l'abus que l'on en fait en en mangeant trop, ou en ne le mangeant pas cuit, ni préparé comme il faut. Il donne en effet alors des rapports, des vents, des coliques, des indispositions, mais c'est comme toute autre substance d'ailleurs agréable & salubre.

Au reste , le chou blanc est excellent au goût ; le chou-fleur , agréable & délicat , paroît plus facile à digérer ; le chou rouge est recommandable dans les maladies de poitrine , telles que l'asthme & la poumonie : voilà ce qu'il y a de certain.

A P H O R I S M E X L V I I I .

De la bette.

SICLA parùm nutrit , ventrem constipat & urget



De la bette légère & tres-peu nourrissante ,
L'astringente vertu n'est que l'adoucissante.

S C H O L I E .

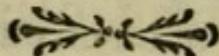
LA bette , ou poirée , est une plante potagere de grand usage dans nos cuisines. En feuille , comme en cardes , elle est douceâtre & peu substantielle , de façon qu'elle sert plus à modérer la saveur piquante des herbes auxquelles on la mêle , qu'à faire un aliment elle-même. Mais cette vertu si tempérée que la bette

a comme aliment , en fait un remede émollient précieux. La décoction de cette plante opère médicinalement dans les flux de ventre. Elle les arrête sans danger , parce que c'est sans astriction , à la maniere des huileux , des mucilagineux , des aqueux , en un mot , des relâchants qui adoucissent l'acrimonie des humeurs , cause réelle du dévoiement ; d'où il suit effectivement que si la bette resserre le ventre , ce n'est jamais que parce qu'elle est adoucissante.

A H H O R I S M E X L I X.

Des épinards.

DE cholerâ læso spinacia convenit ori ,
Et stomachis calidis hujus valet esus amari.



As-tu l'estomac chaud ? La bile par hasard ,
Brûle-t-elle ta bouche ? Use de l'épinard.

S C H O L I E.

Ce légume est léger , rafraîchissant ;
nourrit peu. Il plaît quand il est bien

assaisonné , soit de beaucoup de beurre frais & de crême , soit de jus de viandes. On le digére constamment bien. Les épinards au maigre sont plus tempérants que les épinards préparés au jus. On les recommande dans la diète des convalescents , & aux personnes désignées dans l'aphorisme.

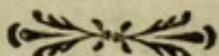
P A R A G R A P H E V.

Des bulbes légumineux.

A P H O R I S M E L.

De l'oignon.

DE cæpis medici non consentire videntur :
Fellitis non esse bonas ait ipse **G A L E N U S**,
Phlegmaticis verò multùm putat esse salubres.
Non modicùm sanas Asclepius afferit illas ,
Præsertim stomacho , pulchrumque creare colorem,
Contritis cæpis , loca denudata capillis ,
Sæpè fricans , capitis poteris reparare decorem.



Aux vertus de l'oignon que pourra-t-on comprendre,
Quand de l'art les héros paroîtront s'y méprendre ?

GALIEN l'interdit à tout sujet bilieux,
Et croit qu'au phlegmatique il convient beaucoup mieux;
HIPPOCRATES au cœur le juge salutaire,
Et propre à relever un coloris vulgaire.
Que dire? On rend l'honneur au chef le plus pelé,
En le frottant souvent de jus d'oignon pilé.

S C H O L I E.

QUELLE que soit cette fameuse discordance des princes de la médecine sur l'oignon, il n'est pas moins vrai que ce légume est des plus en usage parmi nous, sans pourtant être universellement aimé. Beaucoup de gens, surtout les jeunes, ne sauroient le souffrir à aucune sauce; d'autres l'aiment sous certaine forme, & plusieurs le recherchent partout. Cela prouve que ce légume n'est point indifférent, & qu'il a une vertu décidée. Les médecins lui en ont reconnu de tous temps une médicamenteuse & une alimenteuse, fondée l'une & l'autre sur le même principe constitutif. Les chymistes ont trouvé que ce principe étoit un sel ammoniacal, uni avec une médiocre por-

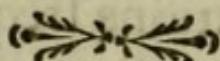
tion d'huile , & un certain esprit essentiel , volatile , tres-chaud , tres-pénétrant , mais d'un caractère indéterminé. La nature parle ici , comme ailleurs , fort juste. Des personnes qui mangent volontiers de l'oignon , soit crud , soit cuit , soit bouilli , soit en sauce , on n'en voit point qui en soient incommodées , si elles se contiennent dans les bornes de la modération. Ceux au contraire qui le mangent avec répugnance , & comme on dit , à contre-cœur , en sont vivement affectés. L'oignon est un émétique pour quelques-uns , & pour d'autres un purgatif. C'est le principe acre & volatile qui fait pleurer quand on coupe l'oignon ; c'est lui qui fait de l'oignon un cordial , un antidote , un sudorifique , un diurétique , une thériaque universelle ; & c'est la vertu fortifiante reconnue par l'usage dans ce bulbe , qui l'a fait recommander dans l'alopécie ou pelade. Mais pour savoir à quoi s'en tenir à cet égard , il faut observer que cette difformité ne

vient pas toujours de la même cause , & par conséquent ne pas croire que l'oignon pilé réussisse infailliblement dans tous les cas. La pelade qui vient de la destruction des bulbes des poils , de leur sécheresse , est irréparable. Quand les cheveux tombent à la suite de quelque affection de la tête , le jus d'oignon peut contribuer à les faire revenir , aussi-bien que les graisses & les pommades , & il ne me paroît pas que l'on risque rien à en faire l'essai dans l'occasion.

A P H O R I S M E L I.

Du Porreau.

PORRUM fæcundas reddit persæpè puellas,
Manantemque potest naris retinere cruorem,
Ungas si nares intùs medicamine tali.



Le porreau qui déplaît au goût de bien du monde,
A la vertu de rendre une femme féconde ;
Son suc dans la narine avec art injecté,
A plusieurs fois du nez les pertes arrêté,



S C H O L I E.

Ce légume est stomachique , d'un goût pénétrant qui ne plaît pas à tout le monde. Il en est du porreau comme de l'oignon , quoique d'une saveur très-différente. Il faut l'aimer pour en faire usage innocemment , car il est capable de faire vomir ou de dévoyer , quand on le mange avec dégoût & répugnance. Le principe volatile du porreau le rend hystérique & désobstruant , propre à exciter l'amour & à favoriser la conception. Mais je ne le crois pas bien astringent. On peut cependant faire l'essai de cette vertu dans certains cas d'hémorragie. Quand la perte va trop loin pour être heureuse , ce que l'on connoît en médecine à des répétitions fréquentes , & qui en affoiblissant le genre vasculé , jettent le malade dans le plus prochain danger de la cachexie & de la leucophlegmatie , c'est le moment favorable pour cela.

ARTICLE

ARTICLE VII.

Du dessert.

S'IL est un temps dans nos repas où l'on se pique de somptuosité & de luxe, c'est ordinairement celui du dessert. Comme les convives alors ont satisfait au besoin, il n'y a plus que la fantaisie à repaître, & la fantaisie va plus loin que lui. Le dessert est souvent un second repas, mais qui est d'autant plus pernicieux pour quiconque en abuse, que, succédant immédiatement à celui de la nécessité, où presque jamais il n'a manqué rien que la sagesse, les organes de la digestion se trouvent surchargés, sans avoir encore pu se débarrasser. L'Ecole de Salerne voulant, pour ainsi dire, nous reprocher ce défaut, & prêcher la réforme à cet égard, semble omettre à dessein cent mets d'usage dans les des-

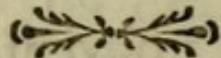
serts, pour ne donner des avis que sur ceux qu'elle approuve, soit en qualité de plaisir innocent, soit en qualité de supplément à ce qui manque sur certaines tables. Le fromage, & quelques fruits seulement, qui sont à la portée du commun des hommes, font l'objet de cet article. Je vais le diviser en deux paragraphes.

PARAGRAPHE PREMIER.

Du fromage.

A P H O R I S M E L I I.

CASEUS est gelidus, stipans, crassus quoquè, durus;
Caseus & panis sunt optima fercula sanis.
Si non sunt sani, tunc illum haud jungito pani.



Le fromage est grossier, lourd & froid ; il resserre ;
Avec du pain pourtant il plaît par toute terre.
Mais pour en faire usage, il faut que l'on soit sain,
Sinon il ne faut point y ajouter de pain.

S C H O L I E.

APRÈS ce qui a été dit au commen-

cement de ce chapitre , sur les matieres alimenteuses , au rang desquelles l'Ecole de Salerne a mis le lait & le fromage nouveau , il est clair que l'aphorisme dont il s'agit maintenant , concerne le fromage ancien & passé. Or , il y a dans les especes de cette substance , une différence considérable , non - seulement pour la diversité des animaux qui fournissent le lait dont elle se tire , mais encore pour les pays , les nations , les lieux où elle se prépare. La composition , le mélange , la conservation l'augmentent encore prodigieusement , & la saveur qui n'est jamais la même , n'y ajoute pas moins que la diversité du sentiment des organes destinés à la goûter. Il y a donc des fromages que l'on préfere ; il y en a que personnellement on affecte & recherche ; & l'on peut dire que chacun a son fromage.

Il suit de-là que les différents fromages ont peu de propriétés communes , & celles que l'Ecole de Salerne rapporte

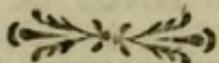
ici , sont en effet les moins inséparables de tous ceux dont on fait ordinairement usage. D'abord , comme tout fromage n'est rien autre chose que la réunion des parties gélatineuses du lait , il s'en-suit que cette substance , telle qu'elle soit , nourrit , l'une plus , l'autre moins , selon que cette matière est plus ou moins développée & facile à s'extraire dans l'une que dans l'autre. Secondement , que cette gelée étant par fois racornie & dure , elle exige alors plus de force de la part des organes de la digestion , pour être travaillée comme il faut , & qu'il y a des estomacs qui manquent de cette force. En troisième lieu , que la visco-sité de la matière nutritive dominant quelquefois dans un aliment , le rend lourd & indigeste , & il y a des fromages qui sont on ne peut pas plus tenaces & visqueux. Enfin , quand on voudra comparer la nature du fromage avec les forces digestives , & combiner les effets de l'action de ces dernières sur lui , on

verra que le pain est souvent nécessaire avec l'usage du fromage , comme le dit l'aphorisme , & qu'il faut être effectivement en santé pour en manger. Le pain étant plus maigre , il corrige la ténacité du fromage. C'est d'où vient l'appétit qu'excite communément cette union chez les personnes qui s'en accommodent , & qui en font leur repas , comme c'est pour cela qu'elles le digèrent avec fruit & sans difficulté.

A P H O R I S M E L I I I .

Le raisonnement du fromage.

IGNARI medici me dicunt esse nocivum,
Attamen ignorant cur nocumenta feram.
Vires ventriculo languenti caseus addit,
Postque cibum sumptus terminat ille dapes.
Qui physicam non ignorant hoc testificantur:
Caseus ille bonus quem dat avara manus.



D'un ignorant au reste ici le témoignage
Ne fait rien contre moi , nous dit le bon fromage;
La docte expérience il vous faut consulter ,
Et sa décision toute seule écouter.

Or connoît-on pourquoi le fromage est nuisible ?
Non certe , & du contraire on a raison plausible.
Il aide l'estomac , car s'il ne l'aidoit pas ,
Qui voudroit , comme on fait , le servir au repas ?
Mais , que le bon fromage en petit se partage.

S C H O L I E.

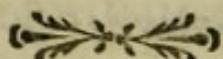
CETTE bouffonne prosopopée n'est assurément pas merveilleuse. Mais quand il seroit vrai que l'on ignoreroit pourquoi le fromage seroit nuisible , les qualités de cette substance en seroient-elles moins équivoques ? Non. En s'en tenant à l'expérience à laquelle le texte renvoie , il est certain que le fromage fait mal à bien des personnes , & nuit dans bien des cas. Beaucoup de gens ne peuvent en supporter l'odeur ni la saveur. Il y en a qu'il fait vomir. Il ne convient point aux obstrués , à ceux qui ont les premières voyes sensibles & irritables , aux étiques , aux vermineux , à ceux qui font aisément de la bile , ni enfin aux vieillards. On sait d'ailleurs que tout fromage contient plus ou moins d'un principe

falin volatil, âcre & pénétrant, de la nature des sels produits par la putréfaction, & que ce principe peut ne pas accommoder tous les estomacs, comme en effet il ne les accommode pas tous. On fait donc, comme on dit, *à priori*, pourquoi le fromage peut faire du mal.

A P H O R I S M E L I V.

Dessert approprié.

Post pisces nux sit, post carnes caseus adsit.
Unica nux prodest, nocet altera, tertia mors est.



Noix après le poisson, fromage après la chair.
Une noix, bon; deux, trop; trois te coûteront cher.

S C H O L I E.

J'AVOUE franchement que je ne sens pas trop la finesse de ce précepte qui recommande à dessert des noix après le poisson, & du fromage après la viande; puis qui blâme en même-temps, comme un excès, de manger trois noix. Je ne puis

y rien voir de bon, si ce n'est la sobriété dans l'usage de ce fruit sur laquelle je dois appuyer, en avertissant qu'effectivement il n'est pas très-sûr, puisque sous telle forme qu'on le prenne, on le rend toujours sans altération, dans les déjections.

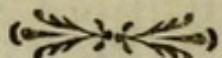
P A R A G R A P H E I L.

Des fruits.

A P H O R I S M E L V.

Noix, pommes & poires.

ADDE pyro potum. Nux est medicina, venenum.
Fert pyra nostra pyrus: finè vino sunt pyra virus.
 Si pyra sunt virus, sit maledicta pyrus;
 Dum coquis antidotum sunt, sed cruda venenum.
 Cruda gravant stomachum, relevant sed cocta gravatum,
 Post pyra da potum, post pomum vade cacatum.



La noix a du poison, est médicamenteuse.
 La poire veut du vin, ou la poire est venteuse.
 Cuite elle est antidote, & crue elle est venin;
 Mais si poire est venin, si de la poire enfin.
 Le fruit crud pese au cœur, le fruit cuit le relève.
 Veux-tu la poire? Bois, Prends-tu la pomme? Creve,

S C H O L I E.

DANS les noix, c'est le même principe qui fait mal en santé, & qu'on administre avec succès en maladie : l'huile. Les pommes sont laxatives ; c'est un fait connu de tout temps. Mais il faut qu'elles soient cuites ou réduites en jus. Quand on les mange crues, elles donnent la colique & des indigestions. Pour ce qui est de la poire : je ne vois pas pourquoi l'Ecole de Salerne appuie si fortement sur la nécessité de boire lorsqu'on en mange. Ces fruits sont ordinairement cruds ou cuits, quand on les fert. Ceux qui se servent cruds sont si tendres, si remplis de jus, si agréables, si fondants, qu'il est au moins inutile de boire après en avoir mangé. Les poires cuites sont pareillement relevées par un assaisonnement artificiel ordinairement agréable & sain, & je ne vois pas que l'on puisse avec plus de raison leur faire succéder quelque liquide. Je ne crois donc pas le présent aphorisme

solidement établi , & quoiqu'en dise l'Ecole de Salerne, l'usage des fruits de dessert , tant pommes que poires , s'il est modéré , est rafraîchissant , désobstruant , sédatif , agréablement médicamenteux , absolument salubre & sans aucun danger.

A P H O R I S M E L V I .

Les mûres.

MORA sitim pellunt , recreant cum faucibus uvam.



La mûre rafraîchit un goſier altéré.

S C H O L I E.

Ce fruit fert en santé comme en maladie. Il est agréable au goût & peu nourrissant. On distingue les mûres blanches & les mûres noires. Les blanches sont fades & dégoûtantes ; on ne s'en fert point. Les noires sont celles qui plaisent , & qui ont la propriété que lui attribue le texte de notre aphorisme. On en fait des robs , des syrops utiles dans les maux in-

flammatoires , comme l'esquinancie ou mal de gorge ; & simplement dans la soif. En un mot les mûres ont la propriété de tous les fruits acidules , tels que les groseilles , l'épine vinette , la cerise , &c. Ces fruits tempèrent la chaleur du sang , en lui fournissant abondamment le principe aqueux , imprégné d'un sel essentiel propre à modifier la chaleur animale , à en diminuer l'activité.

A P H O R I S M E L V I I .

Les prunes.

FRIGIDA sunt , laxant , multum prosumt tibi pruna,



La prune rafraîchit , lâche un ventre serré.

S C H O L I E .

Il y a une très - grande diversité de prunes , & une immense différence entre les propriétés de chaque espèce. Les unes sont décidément astringentes : telles sont les prunelles , les prunes noires de

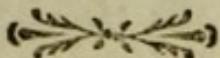
Damas, & toutes celles dont le goût est acerbe. Il n'est pas ici question de celles-là. Les prunes, dites de MONSIEUR, tiennent encore de l'austere, mais moins, & approchent davantage de la bonne prune. Les prunes de *reine GLAUCHE* sont les meilleures, les plus estimées, & les sucs fondants, agréables, mucilagineux, mielleux, qu'elles contiennent, en font un fruit délicieux, qui a la propriété de rafraîchir & de relâcher en effet les personnes constipées, comme le dit le texte de cet aphorisme.

Il seroit aussi long qu'inutile de référer ici les manières diverses d'appréter les prunes, qui sont d'usage dans nos offices. On en confit, on en met à l'eau-de-vie, on en fait des marmelades, &c. Le sucre n'altere pas considérablement ce fruit en le conservant ; l'eau-de-vie le change beaucoup plus, & le rend moins salubre. Au reste les bonnes qualités de la prune n'empêchent pas qu'il ne faille en user modérément & avec précaution.

A P H O R I S M E L V I I I .

Les cerises.

CERASA si comedas , faciunt tibi grandia dona :
Expurgant stomachum ; nucleus lapidem tibi tollit ;
Hinc melior toto corpore sanguis erit.



Cerise , aimable fruit, quels biens tu nous procures !
Tu flattes notre goût , tu rends nos humeurs pures ,
Tu fais dans notre corps couler un sang nouveau ,
Et pour les calculeux tu donnes ton noyau.

S C H O L I E .

P A R M I les fruits dont on couvre nos tables , il en est peu que l'on préfere à la cerise belle & bien mûre. Ce fruit imprime au palais une saveur si agréable & si heureuse, que l'on s'apperçoit sur-le-champ de sa salubrité , & même de la maniere dont il doit être sain. Le suc mucilagineux , aigrelet , dont il affue , pénètre les papilles nerveuses de la langue en les caressant , humecte les solides en délayant les fluides. L'acide végétal

adouci par le mucilage produit ces effets ; dans la cerise, comme dans les groseilles. Il n'y a que l'excès que l'on peut faire de ces fruits qui soit préjudiciable, & quelquefois encore font-ils du bien alors, en devenant laxatifs.

Les guignes & les bigarreaux, qui plaisent plus quelquefois que les cerises, ont une chair plus matte, plus lourde, & conséquemment plus indigeste ; mais comme dans les cas, où l'appétit parle en faveur d'un mets, la nature a pourvu nos organes des puissances nécessaires pour en opérer la coction, il n'en résulte communément point de mal.

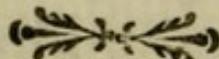
Les merises rouges & noires sont plus relâchantes, moins agréables que les autres fruits de la même espece. Cependant c'est des merises que l'on retire l'esprit qui compose le kervasser, c'est-à dire, l'esprit de cerise dont on use très-fréquemment en liqueur aujourd'hui.

Le noyau de la cerise, mis par l'Ecole de Salerne au rang des lithontripiques,

n'a rien de merveilleux à cet égard. L'huile de son amande n'est qu'adoucissante & calmante, à la maniere des huiles de plusieurs autres graines émulsives, & sa vertu diurétique, qui dépend de ce principe huileux, ne vaut pas même pour cet effet, le parenchyme du fruit, ni celui des groseilles, ou des fraises.

A P H O R I S M E L I X.*Les pêches & le raisin.*

PERSICA cum musto vobis datur ordine justo
Sumere, sic est mos, nucibus sociando racemos.
Passula non spleni, tussi valet, est bona reni.
Utilitas uvæ, finè granis & finè pelle,
Dat sedare fitim jecoris, choleræque calorem.



La mode vous accorde une grappe, une pêche,
Et pardessus encor permet une noix fraîche.
Le raisin sec aux reins, aux poumons fait du bien,
Mais aux maux de la rate il ne fit jamais rien.
Pour calmer la chaleur du foie & de la bile,
Sans pepins & sans peau, le raisin est utile.

S C H O L I E.

C'EST toujours le mucilage où regne

l'acide végétal & le principe aqueux, qui rend ces fruits agréables, rafraîchissants, savonneux & fondants. Ce sont les mêmes principes qui en font des remèdes dans l'occasion, & sur-tout des remèdes adoucissants, tempérants, bêchiques, diurétiques froids, & même des calmants.

Les fraises, les abricots, les prunes, les pêches, le chasselas, ont un parenchyme analogue au parenchyme des cerises & des groseilles. C'est le même sel qui l'affaiblit, quoiqu'il domine davantage dans ces derniers fruits, nommés à cause de cela fruits acidules ou aigrelets ; c'est la même eau végétale qui forme leur suc. Aussi ces fruits ont-ils le même agrément & la même propriété.

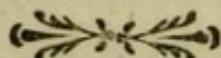
Leur usage peut être impunément immodéré ; l'excès même que l'on en fait est ordinairement salutaire ; une foule d'incommodités, qui pourroient devenir graves, cèdent à ces fruits, & il faut l'avouer, c'est une médecine plus agréable que la casse, la manne ou l'ipécacuanha,

qui ne font pas toujours un meilleur effet.

A P H O R I S M E L X.

Les figues.

PECTUS lenificat ficus, ventremque relaxat,
Sivè datur cruda, seu cum fuerit benè cocta.
Nutrit & impinguat, varios curatque tumores:
Scropha tumor, glandes, ejus cataplasmate cedunt.
Junge papaver ei, confracta foris trahit ossa.
Pediculos, Veneremque vocat, sed cuilibet obstat.



Figue crue, ou confite, est un doux laxatif;
Dans les maux de poitrine elle est un lénitif.
Elle nourrit, engrasse, & mise en cataplasme,
Des tumeurs qu'elle fond elle appaise le spasme.
Si dans une fracture, on l'unit aux pavots,
Elle attire au-dehors les esquilles des os.
Elle excite à l'amour, & le calme à l'extrême,
Elle engendre des poux & les chasse de même.

S C H O L I E.

UN jus doux, une substance onctueuse,
mucilagineuse, émolliente, rendent la
figue, aliment médicamenteux, propre
dans bien des circonstances. On la sert

crue & confite sur nos tables , en hors-d'œuvre & à dessert.

Les figues naissent dans nos champs & dans nos jardins. On les sert bien mûres, & alors elles ont une saveur douce , sucrée , agréable, & légèrement huileuse. Elles sont nourrissantes , & lâchent un peu le ventre. Les figues seches ou confites sont plus ou moins grosses , plus ou moins agréables , selon la préparation & le choix ; mais elles ont toutes la propriété que lui attribue ici l'Ecole de Salerne. Le suc mielleux de la figue adoucit la toux , & facilite l'expectoration : il est émollient & maturatif , par conséquent aussi anti-spasmodique & calmant , propre à hâter la formation du pus , dans les tumeurs sur lesquelles on l'applique en cataplasme , à faire dégorger les bords enflammés d'une plaie simple ou compliquée , & par-là faciliter le détachement & la sortie des esquilles osseuses , dans les cas de fracture en chou.

Pour ce qui est de la propriété de faire

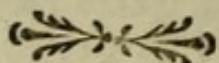
venir & de chasser la vermine, que le texte donne aux figues : il paroît que l'Ecole de Salerne a embrassé l'opinion de GALIEN, d'EGINETE, & d'ORIBASE qui assurent le fait. Cependant nous ne voyons point cela dans nos climats. On observe seulement que la sueur des personnes qui mangent beaucoup de figues est fétide, ce qui pourroit favoriser la naissance de certains insectes avides de la chair humaine, & pourtant aussi les tuer.

Enfin, comme la figue est nourrissante, elle est aphrodisiaque, & sa vertu émolliente en fait un remede contraire à l'amour. Ce fruit qui est encore aujourd'hui de grand usage dans la médecine, servoit de correctif à HIPPOCRATE, dans l'administration des remedes âcres & drafstiques. Il rendoit par son moyen les mochliques des purgatifs analogues aux minoratifs dont nous nous servons fréquemment aujourd'hui.

A P H O R I S M E L X I .

Les nefles.

MULTPLICANT mi^ctum, ventrem dant mespila strictum.
Mespila dura placent, sed mollia sunt meliora.



Les nefles font pisser, constipent tout-à-fait;
On aime ce fruit dur, mais mol il est parfait.

S C H O L I E.

Les nefles, les grenades, les coings, tous les fruits acerbes sont resserrants; mais les nefles ne le^sont bien décidément qu'avant leur parfaite maturité. On les aime pourtant alors, comme le dit le texte; mais pour les manger avec plaisir, & sans craindre la constipation, il faut attendre qu'elles soient bien mûres & bien molles. Le peuple de Paris leur donne le nom de *santé du corps*, qu'il donne également au cresson de fontaine.



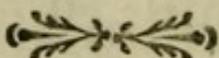
ARTICLE VIII.

*

A P H O R I S M E L X I I.

Du café & des liqueurs.

PRÆLUDANT offæ, præcludat prandia coffe.
Dulciter invadet, sed duriter ilia radet
Spiritus ex vino quem fundit dextra popino.



Que la soupe commence & le café termine.
Crains en liqueurs la main à verser trop mutine :
L'esprit de vin sucré s'avale avec douceur ;
Mais s'il rit au palais, il déchire le cœur.

S C H O L I E S.

I.

ON verra , aphorisme cxviii , quelles sont les vertus médicinales du café ; il ne s'agit ici que de son usage & de celui des liqueurs après le repas. Or , je conseille de n'en prendre qu'après le dîner , & de clore le repas par-là : c'est pour

F'interdire après le souper , & empêcher que l'on n'abuse des liqueurs à l'esprit de vin , comme il n'arrive que trop souvent dans la plupart des tables.

Les médecins convenant que le café n'est utile qu'à titre de digestif , d'aromatique amer propre à aider les forces de l'estomac , & à dissoudre du moins en partie , les aliments dont on l'a chargé dans le repas , le temps le plus favorable à son action , est évidemment celui où elle peut être secondée par le mouvement , & ce temps est évidemment aussi l'après-midi. Il n'y a le soir aucun lieu à l'exercice , c'est l'heure du repos , & l'on verra , aphorisme LXXXVII , que l'on court des risques à passer de la table au lit. Si l'on ajoute à ces inconvénients celui de ne point dormir , qu'occasionne fréquemment le café dans le fort de son action , on conclura sûrement avec moi qu'il faut en santé n'en faire usage qu'après le dîner.

I I.

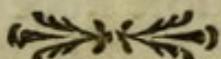
JE condamne formellement dans mon aphorisme l'excès des liqueurs préparées au sucre, mais je sens qu'il auroit encore mieux valu en proscrire entièrement l'usage. En effet, la base de nos liqueurs étant l'esprit de vin pur, ou de l'eau-de-vie souvent aussi forte que lui, toute espèce de liqueur doit nécessairement produire, plus ou moins, sur nos viscères, les effets de tout esprit ardent. Or ces effets sont constamment, d'exciter à l'excès le ton de l'estomac, de l'engourdir même jusqu'à un certain point, de mêler aux sucs alimentaires & au chile un principe incendiaire, dont l'action ne sauroit être que funeste à la longue, d'accoutumer les organes de la digestion à n'agir qu'à force de stimulants, de dérégler les appétits, de causer la décomposition des humeurs, & de jeter enfin dans le scorbut.

ARTICLE IX.

De quelques aliments suspects.

APHORISME LXIII.

PERSICA, poma, pyra & lac, caseus & caro salsa,
Et cervina caro, leporina, caprina, bovina:
Atrâ hæc bile nocent, suntque infirmis nocitura.



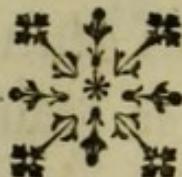
Redoute en maladie, & crains même en santé,
Le lait, & le fromage, & les fruits de l'été.
Chevre, bœuf, lievre, cerf, pêches, pommes & poires,
Et la viande salée, accablent d'humeurs noires.

SCHOOLIE.

JE ne pense point du tout en cette occasion comme l'Ecole de Salerne, & l'on peut aisément remarquer que cet aphorisme est contradictoire aux précédents. Premièrement, je ne connois aucun aliment qui fasse spécialement de la bile noire, ni n'en admets aucun, si ce n'est celui qu'on ne digère pas tout-à-fait, & dont

dont les restes séjournent long - temps dans les premières voies. En second lieu , l'expérience prouve que les aliments détaillés dans l'aphorisme sont tempérants , agréables , pleins de jus , & même échauffants. Ils sont donc de mise dans certains cas les uns préférablement aux autres. A la bonne heure , qu'on les interdise dans les cas de maladie , parce qu'en effet ils feroient mal ; mais en santé , *omnia sana* , tout est sain.

Les viandes que l'on peut excepter ici , sont le cerf & la chevre , qui ne font point d'usage sur nos tables , non parce qu'elles pourroient produire de la bile noire , mais parce qu'elles sont dures , faisandées , & reconnues pour être extrêmement difficiles à digérer.





CHAPITRE VI.

Des aliments liquides.

J'AI traité dans les articles précédents des aliments solides , c'est-à-dire , des substances naturelles qui fournissent par le travail des viscères du bas - ventre , à toutes les parties de notre corps , une certaine quantité de matière nutritive. Mais ces substances , quelque nourrissantes qu'elles soient , ont besoin d'être dissoutes pour lâcher cette matière , & les sucs digestifs , quoique fort pénétrants , ne peuvent pas toujours suffire à cette extraction. Il faut pour cela des délayants. Or , la nature a pourvu à ce besoin avec la plus généreuse prévoyance. Elle fait sourciller l'eau de quantité de montagnes. Nombre de lacs & d'étangs coupent les terres , nombre de fleuves & de rivières parcourent les campagnes

pour l'entretien de la vie & de la santé des animaux, aussi-bien que pour la fertilité des continents. Il est peu de lieux sur la surface du globe qui soient absolument privés d'eau. Mais cela ne suffisait pas aux hommes. Inventifs par besoin, industrieux par cupidité, ils sont venus à bout de se procurer des liqueurs artificielles qu'ils pussent substituer aux naturelles, non-seulement pour étancher leur soif, mais encore pour se nourrir au défaut d'aliments solides. Ce sont ces liqueurs factices qui vont faire l'objet de ce chapitre. On les appelle *vins*, & on les distingue en *Vin* proprement dit, en *biere* & en *cidre*.



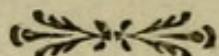
ARTICLE PREMIER.

Du vin.

APHORISME LXIV.

Pour connoître les qualités du bon vin.

VINA probantur odore , sapore , nitore , colore ;
 Si bona vina cupis , quinque hæc plaudentur in illis :
 Fortia , formosa & fragrantia , frigida , prisca .



De la bonté des vins trois sens t'informeront ;
 L'œil , le nez , le palais : quand ils appercevront
 En vieux liquide clair , d'une fraîcheur amie ,
 Bouquet , force & chaleur , crois au baume de vie .

SCHOOLIE.

DE tout temps on a célébré l'invention du vin , & toujours avec une sorte de folie . BACCHUS & NOË ont reçu pour cela les plus grands honneurs . Toutes les nations aiment le vin , & l'on en abuse

presque par-tout. Les pays mêmes où il est défendu par principe de religion , le recherchent & le savourent dans l'occasion. Les sauvages en font leurs délices quand ils peuvent en avoir. Cette liqueur a donc en effet quelque chose d'analogue à notre nature , qui agit aussi puissamment qu'agréablement sur nous.

Je mets à part la faculté qu'il a d'égayer la raison & d'animer les sens , il est de fait que l'art ne sauroit procurer à l'humanité une substance plus stomachique & plus cordiale que le vin. Le principe spiritueux que l'on en retire par la distillation , tient de la nature du feu. Quand débarrassé de ses liens , on l'applique à nud sur nos organes , il les engourdit , les échauffe , les brûle , les détruit. Mais uni à l'eau principe dans la substance du vin , il ne produit sur nous que des effets mitigés , dont nos corps se trouvent toujours bien.

Dans l'état où la société a mis les choses , le vin est désormais une bois-

son de premiere nécessité. On peut à peine digérer les aliments ordinaires sans le secours du vin. Le vin est à l'égal du pain pour le soutien de la vie & l'entretien de la santé , de maniere que l'on a peut-être autant d'obligation au mortel qui nous procura l'un , qu'à celui qui nous procura l'autre. Cependant , il faut en convenir , l'invention de ces deux choses n'étoit pas également facile.

La terre produisant naturellement la vigne , & le raisin étant aussi naturellement abondant en suc propre à désaltérer , rien ne paroît plus simple que l'homme affecté de la soif , prêt de ce fruit , & qu'il l'écrasât pour remplir son besoin. Il n'étoit pas moins simple qu'il en écrasât plus qu'il ne lui en falloit , que gardant à part ce suc , si disposé d'ailleurs à la fermentation , il s'avisât d'y recourir encore quelques jours après , & qu'il le trouvât encore bon : or , de-là à la précaution de s'en pourvoir pour la nécessité , il n'y a qu'un pas , & de

ce premier essai , coule comme de source , l'art de cultiver la vigne & de faire le vin. Dans l'invention du pain , au contraire , on n'entrevoit aucun hasard facile à saisir , aucune circonstance propre à éveiller la raison. La terre , il est vrai , produit le bled de son plein gré comme la vigne , mais qu'il y a loin de cette première production à celle du pain ! Quel génie trouva moyen de moudre le grain , de séparer le son d'avec la farine ? Comment fit-il de la pâte ? A quelle mesure gradua-t-il l'instrument de la fermentation , la chaleur ? Comment parvint-il à cuire la pâte ?

Je crois donc que le pain , plus nécessaire à la vie & à la santé que le vin , a coûté infiniment plus à trouver que lui , & que l'on doit bien plus de reconnoissance au premier boulanger qu'au premier vigneron.

Au surplus , je ne prétends pas improuver les chants , les hymnes , les éloges de toute espece que les hommes

ont prodigués au vin. Il est trop souvent avantageux à l'homme qui réfléchit, & à celui qui travaille, de dissiper leurs chagrins, leurs soucis, de dévoyer pour ainsi dire leur existence, pour blâmer un moyen qui leur procure à coup sûr ces avantages. Le vin est pour nous dans ce rapport la même chose que le sommeil.

Il seroit extrêmement long de passer en revue tous les vins que l'Europe nous fournit, & d'assigner, même en somme, leurs principales propriétés. Les vins du midi de la France, ceux des pays chauds sont vifs & liquoreux. Ils enivrent quelque pris à petite dose, & dessèchent les viscères de la digestion. Ils sont cordiaux, donnent la fièvre. La prudence veut que l'on soit fort réservé dans l'usage que l'on en fait. Les vins des pays Septentrionaux au contraire sont verds & acides, austères, constipants, n'ont point de corps. Il faut encore en faire usage avec précaution & modération. Quant aux vins François : quoiqu'il y ait beau-

coup de choix à faire parmi eux , la preuve la plus complète que l'on puisse alléguer de leur salubrité par-dessus les autres vins , c'est qu'outre l'usage universel & salutaire que nous en faisons , les autres nations les vantent , les désirent , les achettent. C'est donc d'eux principalement que je parle dans ces notes , & dans les suivantes.

Les qualités sensibles que l'Ecole de Salerne exige d'un vin , sont précisément celles qui caractérisent notre bon vin de Bourgogne , & ceux des autres provinces de France qui lui sont analogues. C'est d'abord une odeur suave & vineuse , connue sous le nom de *parfum* , de *bouquet* ; ensuite un goût sans âpreté , que la langue & le palais peuvent seuls apprécier , & duquel il résulte bientôt après qu'on l'a bu , un sentiment de chaleur & de force. Troisièmement , la limpidité , la fraîcheur & la vétusté , quoique moins essentielles à la bonté du vin , le rendent pourtant parfait , quand

elles se trouvent réunies aux précédentes.

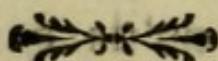
En effet , le vin n'est clair que parce qu'il a été bien brassé , bien cuvé , bien conservé ; s'il est peu coloré , c'est parce qu'il contient peu de parties extractives qui viennent , non du moût , mais de la grappe & de l'écorce du raisin ; par conséquent il est moins âcre , toutes choses égales d'ailleurs. Le vin frais est agréable à boire , & le vin vieux a le degré de maturité dont il étoit susceptible. La fermentation lente & secondaire qui succede à la vineuse , ayant eu le temps de se faire , les principes du vin se sont de plus en plus atténusés , les parties terrestres & tartareuses entièrement déposées , de sorte qu'il n'en reste aucunes d'hétérogenes parmi les vineuses. Mais la vétusté a son terme. Le vin trop vieux est un vin passé qui n'a plus les qualités essentielles au bon vin. De vigoureux qu'il étoit , il devient plat , & quoique salubre encore , il n'a plus rien qui le fasse préférer.

Une dernière remarque à faire, c'est que les qualités dont il est question dans le présent aphorisme, conviennent aux vins rouges & aux blancs également, mais qu'elles doivent s'attribuer principalement aux premiers. Les blancs ont toujours trop de piquant, trop de verdure, attendu que leurs principes sont moins élaborés, moins bien combinés. Cependant cette saveur leur est essentielle, puisqu'en la perdant, ils se passent & n'ont plus de valeur.

A P H O R I S M E L X V.

Propriétés des différents vins.

CORPORA plus augent tibi dulcia, candida, vina;
Si vinum rubrum nimiūm quandoquè bibatur,
Venter stipatur, vox limpida turbificatur.



Les vins doux & les blancs font grossir : celui-là
Dont le rouge en fait boire assez & par-delà,
D'une éclatante voix brouille la mélodie,
Et des gros excréments tarde la sortie.

S C H O L I E.

CET aphorisme est vrai dans tous ses points. Les vins doux sont pleins de mucilage , de matière nutritive , comme le moût. Si l'on en fait usage habituellement, ils engrangent , & par conséquent font grossir. Les vins blancs qui passent pour apéritifs & déstéchants , nourrissent beaucoup aussi , quand ils sont vieux & bien mûrs. Les vins rouges , que l'on appelle *gros vins* , sont moins nourrissants , & désaltèrent moins que les vins plus légers en couleur. Cela vient de ce que les parties extractives de la grappe & du raisin dominant à l'excès dans ces vins , leur acerbité irrite les organes du goût plutôt qu'elle ne les humecte. Ils troubent leur action. L'expérience journalière démontre qu'ils gâtent en effet la voix , & qu'ils la rendent rauque.

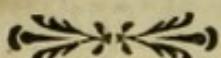
Il n'est pas moins vrai qu'ils resserrent ;
1°. parce que c'est le propre de toute substance acerbe au goût , de causer de l'astring-

tion dans le canal intestinal ; 2°. parce que faisant boire au-delà du besoin, ils dessèchent le foie, le rendent paresseux ; & la bile manquant à la seconde digestion, les gros excréments sont forcés de séjourner plus long-temps que de nature dans les intestins.

A P H O R I S M E L X V I.

Qualités du bon vin.

GIGNIT & humores melius vinum meliores :
Si fuerit nigrum , corpus reddet tibi pigrum.
Hinc sit maturum & clarum , subtile , vetusque ,
Et benè limphatum , saliens , moderamine sumptum.



Bon vin , bonnes humeurs. Le vin noir , le mousseux
Appesantit la tête & rend tout paresseux.
Vin mûr , clair & fin , vieux , saillant , mais coupé d'onde ,
S'il est pris sobrement , est bon à tout le monde .

S C H O L I E.

S'IL y a dans les vins une différence remarquable pour le goût , il n'y en a pas moins pour la salubrité. Autant le

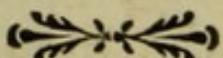
bon vin est utile à nos corps ; autant le mauvais leur est nuisible. Il est aisément d'en sentir les raisons d'après les commentaires précédents. Le vin noir est trop chargé de parties extractives pour être sain ; il appesantit les sens , émousse l'appétit , accable la raison ; au lieu que tout vin qui a les qualités détaillées dans le texte de l'aphorisme , est agréable & sûr. Il nourrit , il engraisse , il donne des forces ; mais il faut prendre garde que l'Ecole de Salerne ajoute que pour qu'il soit parfaitement sain , il faut le couper d'eau , & en boire sobrement. Alors , dit-elle , il convient à tous : aux différents âges , aux différents sexes , aux tempéraments divers. C'est une suite de ce qui a été dit dans le scholie sur l'aphorisme LXIV.



A P H O R I S M E L X V I I .

D u m ô t .

PROVOCAT urinam mustum ; citò solvit & inflat.
Impedit urinam mustum ; solvit citò ventrem ;
Hepatis emphraxim & splenis generat , lapidemque,



Le m ô t obstrue & gonfle , engendre le calcul ,
Provoque , empêche urine , & tôt lâche le c ..

S C H O L I E .

O N appelle *m ô t* le jus de raisin , & celui de tout autre fruit , écrasé pour faire du vin. Il garde ce nom jusqu'au moment où il entre en fermentation , quoiqu'on l'appelle aussi communément alors *vin* ou *cidre doux*. Mais le m ô t differe beaucoup & du vin & du cidre , qui continuent de porter le nom de *doux* durant les deux premiers mois qui suivent le brassage. Or , dans quelque cas que ce soit , le m ô t de vin ou de cidre , comme le vin doux & le cidre

doux , cause les effets que lui attribue l'Ecole de Salerne. Le mucilage qui n'a point subi la fermentation , ou qui l'a nouvellement subie , est lourd , mat , flatueux , laxatif , & propre aux concré-tions. Quant à la vertu contraire d'exciter & d'arrêter le flux des urines : elle vient de la différence des mûts , dont les uns durs , austères , resserrent les reins & la vessie ; les autres doux & relâchants passent promptement par les voies urinaires. C'est la nature des fruits divers dont on fait le mût , qui produit la différence.



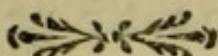
A R T I C L E I I .

De la biere.

A P H O R I S M E L X V I I I .

Conditions que doit avoir la biere pour être bonne.

NON acidum sapiat cerevisia ; sit benè clara ;
Ex granis sit cocta bonis ; satis ac veterata ;
De quâ potetur , stomachus non indè gravetur.



Que la biere soit douce , & claire , & bien cuvée ;
Que faite d'un bon grain , quelque temps conservée ,
Elle invite à la boire un gosier connoisseur ,
Et dissipe la soif , sans peser sur le cœur .

S C H O L I E .

Tout le monde sait que la biere est une liqueur vineuse faite avec du grain ; *vinum ex Cerere*. On le prépare de maniere à faciliter l'extraction de la substance muqueuse qu'il renferme , après

quoi on fait cette extraction à l'aide de l'eau bouillante , & on l'expose à la fermentation qui l'atténue , la subjuge , & la rend spiritueuse.

C'est ordinairement l'orge que l'on emploie à cela. On y ajoute quelques amers , tels que l'absynthe ou le houblon , pour qu'elle soit moins âcre & plus savonneuse , puis on la garde dans des tonneaux pour l'usage.

Quand la biere est bien clarifiée , elle a la limpidité de toutes les liqueurs fermentées. Elle moussé pourtant plus que les autres , & d'une mousse à plus larges vésicules. Quand elle a été gardée deux ou trois mois , elle est excellente à boire. Cette boisson appaise efficacement la soif , nourrit & engraisse. On prétend qu'elle donne aussi des vents , mais il n'y a rien d'extraordinaire à cela. La biere n'est pas exempte d'en donner , mais elle n'en donne pas plus que plusieurs autres aliments salubres.

Il y a des peuples qui , au défaut de

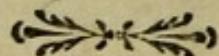
vin , font un usage habituel de la biere. L'Angleterre , la Hollande , l'Allemagne , la Flandre sont dans ce cas. Mais sous le nom de biere , la boisson dans ces pays est bien différente. Les uns usent d'une biere forte , amere , épaisse , & même âcre ; les autres en font une légere , douce , & tres-coulante. Cette derniere fait beaucoup uriner , est apéritive , peut servir de tisane au besoin. L'autre est échauffante , arrête le cours des urines , & donne à ceux qui n'y sont pas accoutumés , une dysurie douloureuse , connue sous le nom de *chaude-pisse* , qui , sans être dangereuse , ne laisse pas d'être pénible & très-incommode. Le remede à ce mal est de boire de l'eau , soit fraîche , soit chaude , avec ou sans sucre , mais en abondance.



A P H O R I S M E L X I X.

Propriétés de la biere.

CRASSOS humores nutrit cerevisia ; vires
Præstat & augmentat ; generat carnem atque cruem ;
Provocat urinam ; ventrem quoquè molit & inflat.



La biere d'un beau tronc nourrit la corpulence ;
Donne des forces ; rend le sang, rend la chair dense ;
Console l'estomac ; fait uriner , remplit ;
Et , salutaire en tout , le ventre elle amollit.

S C H O L I E.

TOUTES les liqueurs fermentées nourrissent , tout ce qui nourrit engraisse. Il n'est donc pas surprenant de voir les hommes qui font un usage habituel de la biere , gros , gras , souvent même bâlourds , s'ils y joignent une vie molle & fédentaire. Les Allemands & les Flamands passent pour en faire une preuve.

La faculté émolliente & la faculté diurétique de la biere , dépendent de sa nouveauté & de sa délicatesse. Plus elle est

nouvelle , plus elle relâche ; plus elle est légere , plus elle pousse aux urines ; plus elle est épaisse , plus elle gonfle ; plus elle est houblonnée , plus elle est savonneuse & médicinale.

A R T I C L E I I I.

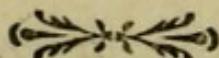
Du cidre.

*

A P H O R I S M E L X X.

Propriétés du cidre.

JAM sua neustriaci jactent pyra pomaque campi ;
De quibus elicies mustum calidosque liquores,
Quos si sorbebis, pinguesces atque valebis.



Maintenant, ô Normands, les plus sages des hommes,
Vantez-nous à loisir vos poires & vos pommes.
Le cidre, excellent don de vos pénibles soins,
Satisfait en plaisant à nos pressants besoins.
Dans vos travaux nombreux il soutient votre haleine,
Vous nourrit , vous engrasse , & charme votre peine.

S C H O L I E.

QUELQUE mince que soit cet article,

je n'en ai pas moins jugé à propos de l'ajouter ici. Beaucoup de personnes aiment le cidre , & sont curieuses d'en connoître les propriétés ; j'ai donc pensé qu'un court aphorisme sur cette boisson , ne déplairoit pas à tout le monde , & je l'ai fait.

Chacun sait que le cidre n'est autre chose que le jus de poires ou de pommes rendu par la fermentation liqueur vineuse , forte & réellement enivrante. C'est dans la Normandie que l'on use le plus habituellement de cette boisson , quoique la Bretagne & la Picardie en fassent aussi une tres-grande consommation.

Or on distingue en Normandie le cidre de poires , & le cidre de pommes. Ce dernier conserve spécialement le nom de *cidre* , & le premier se nomme *poiré*. Il y a entre eux de tres-grandes différences. D'abord le poiré est blanc , & le pommé est orangé. Ensuite le poiré ressemble aux vins blancs dont il a le goût âpre & piquant ; le pommé , au contraire , est

généreux , fort , & plus agréable. Le poiré est léger, peu nourrissant ; le pommé est fécond en matière nutritive , substantiel & cordial. Le poiré attaque les nerfs , cause le tremblement & la paralysie , quoique pris modérément ; le pommé soutient les forces , engraisse & fait naître la gaité comme le vin. Enfin , le pommé est la boisson naturelle en Normandie ; le poiré n'y est d'usage que pour faire de l'eau-de-vie.

Effectivement les cidres fournissent beaucoup de liqueur spiritueuse que l'on peut coholder & rectifier à la manière des eaux-de-vie de vin. L'eau-de-vie de cidre ne le cede en rien à l'eau-de-vie de vin , ni l'esprit de cidre rectifié à l'esprit de vin rectifié. Seulement l'esprit de cidre conserve , malgré l'art connu jusqu'à présent , un petit goût de fruit , dont il est impossible de le dépouiller tout-à-fait.

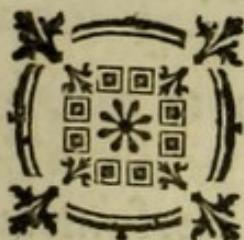
Les fruits cultivés dans la Normandie , donnent donc une espece de vin vraiment précieuse. Avant la fermentation ,

le cidre s'appelle *cidre doux*. Si l'on en boit alors, il est venteux, lâche le ventre, & produit les effets du moût de vin. Après la fermentation il conserve encore durant quelques mois le nom de cidre doux ; il gonfle toujours, & continue d'être venteux, mais un peu moins que le moût. Au bout de deux ou trois mois le cidre n'a plus ces inconvénients ; il nourrit, engraisse, & fait une boisson bonne en tout point. C'est à tort qu'on l'accuse de donner la goutte. S'il y a beaucoup de gouteux en Normandie, il n'y en a pas moins ailleurs, où l'on ne fait point une boisson ordinaire du cidre.

Ce qui paroîtra peut-être extraordinaire ici, c'est que les fruits qui produisent le cidre, ne sont rien moins qu'agréables au goût. Les pommes qui conviennent le mieux pour le faire, sont magnifiques à l'extérieur, ont les plus belles couleurs, la chair la plus attrayante, mais rien n'est plus amer au goût, ni d'une amer-tume plus dégoûtante. Il y en a pourtant de douces

douces qui plaisent à certaines personnes, mais ce ne sont pas encore là les meilleures pour faire le cidre. De même les poires dont on fait un excellent poiré, ne sont point de ces fruits savoureux que l'on mange avec délices à dessert ; ce sont au contraire les fruits les plus durs, les plus acerbes, & qui ont le moins de saveur.

Le cidre est censé bon au bout d'un mois de brassage. Alors il a une belle couleur orangé, il est doux, généreux, & ne laisse, après qu'on l'a bu, aucun déboire, aucun goût désagréable.



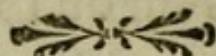
ARTICLE IV.

Des soupes.

APHORISME LXXI.

Effets des diverses soupes.

BIS duo vipa facit : mundat dentes ; dat acutum
Visum; quod minus est implens, minuens quod abundat;
Ingeniumque acuit. Replet, minuit tamen, offa.



Pain trempé dans le vin cure les dents ; aiguise
La vue , & de l'esprit la pointe subtilise ;
Sait vuider le trop plein , fait le vuide remplir.
La soupe aussi remplit , mais elle fait maigrir.

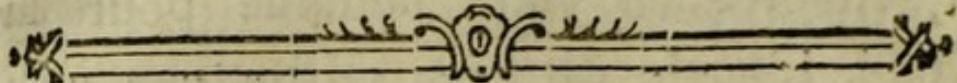
SCHOOLIE.

QUELQUES personnes à la fin d'un repas trempent un morceau de pain dans un verre de vin ; cela s'appelle faire une soupe au perroquet. On en fait autant en Allemagne avec de la biere , & en Normandie avec du cidre. Il n'y a rien

à redouter de cette fantaisie pour la santé. L'Ecole dit avec raison que cela nettoie la bouche & les dents. C'est réellement la plus brillante propriété de ce mélange. Mais elle lui fait trop d'honneur en le vantant pour éclaircir la vue & pour aiguiser l'esprit.

Quant à la soupe commune dont l'eau est la base , mais l'eau chargée de principes gras & nourrissants qu'elle tire des substances animales ou végétales que l'on y met bouillir : il est vrai qu'elle remplit & rassasie ; qu'elle convient à bien des tempéraments , & nuit à quelques-uns ; mais elle ne fait point maigrir. Si cela étoit , nos soldats seroient bien à plaindre , & pourquoi les paysans de nos campagnes seroient-ils si contents d'en avoir toutes les fois qu'ils en ont besoin ?





CHAPITRE VII.

Des assaisonnements.

C'EST assurément aux substances propres à assaisonner les aliments, plus qu'aux aliments même, que l'on peut reprocher les désastres de la gourmandise parmi les hommes. Quand les aliments sont simples, le repas est communément frugal & salubre. Le sel, les épices, les sauces, sont les vrais poisons de l'homme en société, de vrais ennemis secrets qu'il faut réduire, si l'on ne veut pas être leur victime. C'est beaucoup pour la médecine de les avoir découverts; mais il convient de plus qu'elle fasse sentir en quoi consiste le poison, d'où il part, & comment il agit, de manière que l'homme sage puisse tirer de cette connoissance tout le profit qu'il a droit d'en attendre. C'est ce qui va faire l'objet

des aphorismes contenus dans ce chapitre.

A P H O R I S M E L X X I I.*Du sel.*

VAS condimenti præponi debet edenti,
Sal virus refugat rectè, insipidumque saporat.
Nam sapit esca malè, quæ datur absquè sale.
Urunt res falsæ visum, semenque minorant;
Et generant scabiem, pruritum, sive rigorem.



Laissez libre à chacun son assaisonnement :
Le sel vainc le poison, releve l'aliment ;
Le meilleur plat sans sel n'est qu'une platitude ;
Mais faites pour saler une sorte d'étude.
L'excès de sel aveugle & le sperme amoindrit,
Cause le tremblement, la gale, ou le prurit.

S C H O L I E.

C'EST un commun proverbe qu'il ne faut point disputer des goûts. Chacun à le sien. Les uns aiment le doux, les autres le salé, & rien n'est en effet plus affionnable que la liberté qu'on laisse sur les assaisonnements dont on peut être le

maître , comme le sel , les épices , la moutarde , le vinaigre , &c.

Le sel est une substance minérale que tout le monde connoît. On la retire en abondance & des eaux de la mer , & de quelques roches renfermées dans les entrailles de la terre. Il est d'un usage si nécessaire dans la vie , que le meilleur mets , sans sel , est réellement insipide & dégoûtant.

Le sel résiste à la putréfaction des viandes , des végétaux , des humeurs naturelles. Dans la bouche , il augmente la sécrétion de la salive , irrite le palais , & prend au gosier. Dans l'estomac , il aide la digestion , augmente de même la sécrétion du suc stomachal ; il empêche la corruption des aliments dans les premières voyes , & fait que les sucs nourriciers sont plus propres à animer les différents organes de la machine. Le sel fait suer & uriner.

Mais autant un usage modéré du sel & des choses salées est agréable & utile ;

autant l'excès en est-il réellement préjudiciable à la santé. Le sel qui surabonde dans les humeurs, les dissout, & engendre une espece de scorbut fort commun chez les gens de mer. C'est alors que le sang appauvri fournit peu d'humeur séminale; qu'il rend âcre l'insensible transpiration, & qu'il cause ces insupportables démangeaisons auxquelles succéderont l'érosion des petits vaisseaux cutanés, & l'extravasation des liqueurs, d'où naissent les taches scorbutiques.

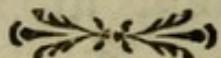
On a trouvé par l'analyse chymique, que le sel dont nous usons dans nos cuisines produissoit ces effets par deux principes différents, unis ensemble & cristallisés sous une forme cubique, particulière au sel marin. Que ces deux principes sont tellement propres à cette substance, qu'ils portent les noms particuliers, l'un *d'acide* & l'autre *d'alkali marin*. Je sortirois du plan que je dois suivre, en dissertant plus au long sur les phénomènes que présentent ces deux sels principes

dégagés l'un d'avec l'autre , & combinés avec d'autres substances naturelles. Quelque curieuses que soient les expériences de la chymie sur cet objet , elles seroient entièrement déplacées dans cet ouvrage ; je m'en tiendrai donc à ce que je viens d'en dire.

A P H O R I S M E L X X I I .

Des épices.

H*i* fervore vigent tres : falsus , amarus , acutus .
 Alget acetosus ; sic stipans ponticus ; atque
 Unctus , & insipidus , dulcis , dant temperamentum .



Trois choses par leur feu nous sont parfois propices :
 L'amer & le salé , les communes épices .
 L'acide rafraîchit ; l'acerbe est resserrant ;
 L'huileux , le fade & doux , font le vrai tempérant .

S C H O L I E .

Les amers ne se ressemblent ni en nature , ni en propriété . Il y en a de doux qui rafraîchissent ; tels sont la chicorée sauvage , le pissenlit , &c. Il y en a d'âcres

qui purgent , comme la rhubarbe , la sabine , &c. Il y en a de savonneux qui sont stomachiques & propres à suppléer à la bonne bile ; telles sont la sauge , l'armoise , l'angélique , &c. On leur attribuoit autrefois une vertu échauffante à tous en général , & différents degrés de chaleur en particulier ; mais il y a long-temps que l'on a démontré la futilité de cette fameuse doctrine. J'en ai parlé ci-devant dans le scholie du troisième aphorisme.

Cependant on peut dire avec raison des épices , qu'elles sont chaudes. Elles fournissent en effet une huile essentielle , un esprit inflammable que la langue & l'estomac ne méconnoissent point , & c'est vraiment à ce principe que l'on doit attribuer toute la vertu des poivres , de la muscade , du macis , de la canelle , du gérofle , &c. en un mot de toutes les substances aromatiques dont nous faisons usage.

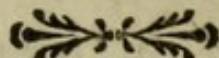
Je n'ai rien à dire sur le sel , dont je viens de faire mention dans le scholie

précédent, non plus que sur les acerbes dont j'ai traité à l'occasion des nefles, aphorisme LXI. Quant aux huiles, aux graisses, aux mucilages, aux aqueux: il est d'expérience journaliere que rien ne tempere mieux qu'eux l'éréthisme & la crispation des solides, l'irritation des nerfs, & que par conséquent toutes ces substances ont réellement la propriété de tempérer, d'adoucir & de calmer. Mais rarement on a ces objets en vue dans l'usage ordinaire des affaisonnements.

A P H O R I S M E L X X I V.

De la moutarde.

EST modicum granum, calidum, siccumque finapi:
Dat lachrymas, purgatque caput, tollitque venenum.



Le sénevé, ce grain si petit, qui tant arde,
Que pour cette raison on l'a nommé moutarde.
Le sénevé brûlant, céphalique & nervin,
Purge l'œil & la tête, & résiste au venin.

S C H O L I E.

Voici un assaisonnement des plus propres à exciter l'appétit. La moutarde que l'on fait en écrasant le sénévé avec le vinaigre, a une force, un piquant, un feu des plus sensibles. Cette sensation exprimée par les vieux mots de *moult beaucoup, & d'ardre brûler*, a fait donner le nom de *moutarde* à cette composition.

C'est en conséquence de l'irritation que la moutarde cause aux nerfs du palais & de la langue, qu'elle fait pleurer, & qu'elle purge la tête. Les nerfs qui se distribuent aux organes du goût, partant de la même paire, & communiquant par beaucoup de ramifications, avec ceux qui vont aux organes de la vue, il est nécessaire que les premiers communiquent leurs affections aux seconds. Le premier effet de toute irritation des solides étant d'ailleurs une excrétion plus abondante des fluides, le nez en consé-

quence de celle que la moutarde lui cause, rejette plus de mucus, plus de phlegmes, qui coulant en abondance, ne manquent jamais de débarrasser la membrane pituitaire, dont les sinus frontaux sont tapissés. Les yeux pleurant aussi de leur côté, la tête se trouve en effet soulagée & plus légère. C'est alors que la moutarde est réellement un remède ner-
vin & céphalique.

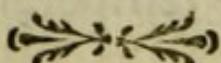
La moutarde fraîche appliquée en cataplasme aux pieds des gouteux, y cause des vessies comme les caustiques. Elle y rappelle quelquefois la goutte, errante ou fixée sur quelque partie noble, sinon toujours sur - le - champ, ordinairement du moins quelques temps après son application.



A P H O R I S M E L X X V.

Des sauces.

SALVIA , sal , vinum , piper , allia , petroselinum :
Ex his fit salsa , nisi sit commixtio falsa.



Sauge & vin , sel , poivre , ail , si l'union n'est fausse ,
Font avec le persil une excellente sauce .

S C H O L I E .

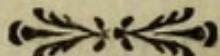
IL faudroit faire un traité complet de cuisine , pour épuiser ce qu'il y auroit à dire sur les sauces , & ce traité seroit déplacé ici . Je remarquerai donc simplement au sujet de l'aphorisme présent , que les substances énoncées entrent effectivement dans la composition de la plupart des sauces , mais qu'elles ne sont pas les seules ; que les sauces sont un assaisonnement plus ou moins liquide , qui releve merveilleusement la plupart des comestibles ; qu'elles excitent l'appétit & aident la digestion ; que sans les sau-

ces le genre de vie des hommes seroit infiniment plus simple & plus salutaire ; mais que les choses étant établies d'une certaine façon , il faut en évitant les dangers , s'en tenir encore à cet égard dans les bornes de la tempérance.

A P H O R I S M E L X X V I .

Du poivre.

QUOD piper est nigrum , non est dissolvere pigrum ;
 Phlegmata purgabit , digestivamque juvabit.
 Leucopiper stomacho prodest , tussi atque dolori
 Utile , præveniet motum febrisque rigorem.



Le poivre noir dissout les plegmes promptement ,
 Les purge , & de la vie anime l'instrument.
 L'autre au cœur , à la toux , à la douleur utile ,
 Prévient le tremblement & la fougue fébrile.

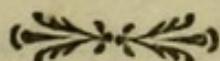
S C H O L I E .

ON voit par le texte que le poivre blanc a comme le noir , la vertu de fortifier l'estomac , & d'aider la digestion. Cela est vrai ; mais il ne l'est pas égale-

ment qu'il prévienne la fievre, ni qu'il appaise la douleur & la toux. Il est certain au contraire que les personnes qui ont voulu guérir le frisson, par l'usage du poivre, ou de quelque autre échauffant analogue, ont tres-mal réussi, & que l'accès a constamment été plus violent. Au reste peut-être l'Ecole de Salerne entend-elle ici la fievre, la toux & la douleur, dont la cause provient d'une foiblesse habituelle de l'estomac. Dans ces cas, il est vrai, les stomachiques chauds sont utiles; mais cet objet n'est pas d'hygiène; il exigeroit une discussion pathologique, qui seroit trop longue & hors de saison dans ce livre.

A P H O R I S M E L X X V I I .***Du gingembre & de la muscade.***

ZINGIBER antè datum morbum fugat inveteratum.
Postque datum mollit; ventris fastidia tollit.



Le gingembre prévient nos maux, les guérit tous,
Jusques aux plus anciens, & chasse les dégoûts.

S C H O L I E.

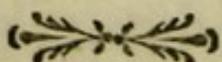
Ce que le texte dit du gingembre, est applicable au moins à la muscade, au gérofle & à tous les autres stomachiques chauds dont on fait usage dans les cuisines. Mais il ne faut pas le prendre à la lettre. Ces substances n'ont absolument d'autre propriété que celle d'aider la digestion. Quoiqu'il soit très-important de bien digérer, & que les bonnes digestions parent à beaucoup de maladies, cependant il n'y a aucune substance dans la nature, qui prévienne, encore moins, qui guérisse toutes les maladies. Cet éloge des assaisonnements aromatiques est donc une pure hyperbole.



A P H O R I S M E L X X V I I I .

Du vinaigre.

FRIGEFACIT modicūm, sed plus desiccatur acetum.
Frigefacit, macerat, melancholiat, sperma minorat,
Siccus infestat nervos, & pinguia siccatur.



Le vinaigre, un peu froid, desseche davantage.
Usez-en, mais songez que son fréquent usage
Rend maigre & triste, enleve au sperme sa bonté,
Irrite les nerfs secs, & flétrit la beauté.

S C H O L I E .

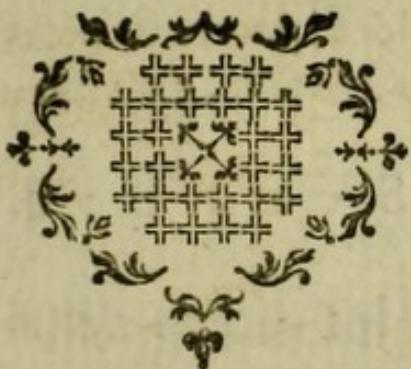
Q U A N D le moût a subi le premier mouvement de fermentation qui en a fait du vin, il est sujet à s'altérer par la continuité du mouvement intestin des principes qui le composent. La liqueur, de vineuse qu'elle étoit, acquiert une saveur piquante différente de la première, que l'on connoît sous le nom d'aigre. La chymie a appris aux hommes que cette liqueur qui contenoit auparavant une substance spiritueuse chaude &

inflammable , en contient alors une acide & rafraîchissante qui constitue le vinaigre. C'est ce nouveau produit d'une fermentation nouvelle qui cause les effets divers que l'Ecole de Salerne lui attribue, dont le premier est de désaltérer , & le dernier de dessécher.

C'est à juste titre que l'aphorisme attribue ces différents effets au vinaigre. Le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau & uni au sucre , fait une boisson agréable , tempérante , propre à désaltérer. L'usage immoderé du vinaigre crispe les solides , dérange la circulation des fluides , cause des irritations aux nerfs , décompose les humeurs , & mene à une espece de scorbut connu sous le nom de *scorbut acide*. Alors on maigrit , on perd la gaité , la force & la disposition aux combats amoureux : on seche en effet au point de regretter l'obésité , & c'est ainsi que se doit entendre le texte de l'Ecole de Salerne.

Le vinaigre est une substance précieuse

dans la médecine. Il est utile à la suite des fievres humorales , pour rendre l'appétit ; dans les chaleurs extraordinaires de la peau , pour rafraîchir ; dans les feux & dans douleurs de tête, appliqué en frontal. Il remédie aux effets de la vapeur du charbon , & des autres mouffettes pernicieuses , qui causent les asphyxies , mais comme stimulant. On en frotte les narines & les tempes des asphyxiques ; on leur en verse dans la bouche. En un mot le vinaigre est un aliment sain , un bon assaisonnement, un excellent remedie.





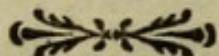
C H A P I T R E V I I I.

Du sommeil.

A P H O R I S M E L X X I X.

Dangers de la mérienne.

SIT brevis, aut nullus, tibi somnus meridianus.
Febris, pigrities, capitis dolor, atque catarrhus:
Hæc tibi proveniunt ex somno meridiano.



De dormir à midi tu chéris la méthode;
C'est à tort, & crois-moi, renonce à cette mode;
Elle te causeroit mille & mille douleurs :
Migraines, fluxions, fievres & pesanteurs.
Dors pourtant, s'il le faut, mais fais un petit somme.

S C H O L I E.

TOUTES les parties de notre corps se
lassent de la veille & de l'exercice. Le
viscere qui prête aux sens extérieurs &
aux muscles, le sentiment & le mouve-
ment, le cerveau, a besoin tous les jours

de se reposer une fois. Le cervelet qui anime le cœur , les poumons , les viscères chilopoïétiques , & les nerfs qui les mettent en jeu , continuent seuls de travailler durant le repos universel. L'homme tombe une fois chaque jour sans force dans l'assoupiſſement , mais pour se relever le lendemain dans une vigueur nouvelle , & faire encore ce qu'il a déjà fait. Ce temps de repos est connu sous le nom de *sommeil* , don précieux d'une divinité bienfaisante , & qui fait réellement le meilleur temps de notre vie. Mais comment faut-il en user? C'est ce que nous enseignent le présent aphorisme & le suivant.

Le vrai temps du sommeil , le temps indiqué par la nature elle-même , pour dormir , c'est la nuit. A peine , dit à-peu-près M. PLUCHE , le soleil a-t il disparu de nos yeux , que l'horizon se couvre d'un voile épais. Tout mouvement cesse , & ce qui jouit de la vie fait retraite. Les quadrupedes se couchent , les oiseaux au fond des bois se perchent dans des

arbres touffus. Un silence universel regne dans la nature, & rien ne l'interrompt que le souffle du zéphyre qui même en augmente le charme, & invite encore les animaux à se livrer au sommeil. Les hommes seuls veillent alors. Leurs besoins, leurs passions, leurs caprices, empêchent qu'ils ne s'abandonnent à l'impulsion générale. Mais enfin pourtant fatigués d'ennui ou de volupté, ils succombent, & la nature qui s'obstine à les servir, leur rend par un doux sommeil, les forces qu'ils ont consumées dans les plaisirs.

Durant la nuit les sens assoupis ne sont plus affectés de rien, mais le repos du cerveau leur ménage de la vigueur. Durant le sommeil, le sang renouvellé doucement par le chile monte au cœur avec tranquilité. Le cœur le confie aux poumons qui ne continuent leur travail que pour lui, & ceux-ci le rendent au cœur mêlé d'air & purifié, pour le distribuer à toutes les parties du corps, sain & parfaitement élaboré. Alors quelles que soient

les modifications que le sang subisse, elles sont conformes aux loix de la nature, & la santé du tout est également parfaite.

Après le sommeil l'homme se sent vigoureux & nouveau. Ses membres ont repris leur force & une agilité nouvelle. Les sens perçoivent distinctement ; l'ame juge & combine avec facilité ; l'être entier se trouve en état de goûter l'existence, d'en jouir, de l'employer.

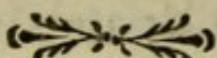
Le sommeil naturel est donc celui de la nuit. Quiconque s'accoutume à faire la méridienne, abuse du sommeil, & s'expose réellement aux accidents rapportés dans le texte du présent aphorisme. La cause du sommeil de midi est toujours contre-nature, & ses suites sont toujours redoutables. Les exceptions même confirment cette loi de l'Ecole de Salerne.



A P H O R I S M E L X X X.

De la durée du sommeil.

SEX horis dormire sat est juvenique , senique ;
Septem vix pigro , nulli concedimus octo.



Six heures de sommeil suffisent à chaque homme.
Le paresseux de sept pourra faire sa nuit ,
Mais que nul ne s'attende à l'obtenir de huit.

S C H O L I E.

CETTE loi de six heures de sommeil
est vicieuse, en ce qu'elle est trop stricte
& trop précise. L'âge des sujets , leur sexe,
leur condition civile différent trop , pour
ne pas jettter de la différence dans la du-
rée nécessaire du sommeil. Et dans le
fait , on voit des personnes qui ne peu-
vent , sans être incommodées , rester plus
de cinq heures au lit ; & il y en a au con-
traire , qui se trouveroient mal de ne pas
dormir dix, onze,même douze heures. Les
enfants ont besoin de dormir plus long-
temps

temps que les adultes ; les femmes plus que les hommes ; & les hommes presque toujours moins , à proportion qu'ils s'éloignent de l'enfance , jusqu'à la vieillesse. Il ne faut donc pas croire au présent aphorisme , ni le suivre à la rigueur.





CHAPITRE IX.

Des phénomènes qui annoncent l'existence de quelque humeur dans notre corps.

COMME j'ai divisé le chapitre des tempéraments en quatre articles, selon leur différence naturelle, celui-ci, qui en est comme une suite, me paroît devoir être partagé de même. C'est ici une esquisse de sémiotique, partie importante de l'art de guérir, sans laquelle le médecin ne peut parvenir à aucune connoissance des maladies, & par laquelle il brille le plus aux yeux du public. En effet rien n'étonne le vulgaire autant que la vérité des diagnostics & des prognostics. On le dit avec raison : une maladie connue est à moitié guérie, & rien n'assure mieux la conduite du médecin, que la connoissance de ce qui doit arriver. L'objet de ce chapitre est donc d'exposer

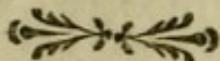
les phénomènes sensibles qui annoncent que telle ou telle humeur domine dans un corps, & qu'il faut par conséquent s'empresser d'en arrêter l'action qui ne manqueroit pas d'être funeste à la santé.

ARTICLE PREMIER.

Des signes de la plénitude sanguine.

APHORISME LXXXI.

Cum sanguis pollet, facies rubet; extat ocellus;
Atque genæ inflantur; corpus nimiūmque gravatur;
Estque frequens pulsus, plenus, mollis; dolor ingens
Imprimis frontis; fit constipatio ventris,
Siccaque lingua siti; sunt omnia plena rubore;
Dulcor adest sputi; sunt acria dulcia quæque.



Quand on a trop de sang, l'œil saillé & paroît rouge;
Le corps appesanti de place à peine bouge;
Le visage est bouffi; le front est douloureux;
Le ventre resserré; le pouls plein, vigoureux,
Fréquent, mou quelquefois. Grande soif, langue aride,
De doux rafraîchissants une chaleur avide,
Marquent la même chose. Ajoutez-y que tout,
La salive, l'amer, semble douceâtre au goût.

S C H O L I E.

Le plus grand nombre des signes détaillés dans le présent aphorisme annonce bien, à la vérité, que le sang se porte à la tête, mais non pas directement la trop grande quantité de sang dans un sujet. On remarque souvent une bonne partie des mêmes symptômes dans ceux qui sont le moins sanguins. Que l'aorte descendante, ou quelqu'une de ses branches principales éprouve une pression, une gêne inaccoutumée; quelque légère qu'elle soit, elle suffira pour faire, comme on dit, monter le sang à la tête, & pour produire les phénomènes dont il est question.

Cependant le pouls plein, fréquent, fort & dur; le forjettement des yeux; la rougeur du visage; les lassitudes universelles; la peau sèche & brûlante; l'aridité de la bouche & la soif, réunies ensemble, marquent aussi clairement qu'il

est possible, la surabondance du sang connue sous le nom de *pléthore*. Mais la dépravation du goût, la douleur du front, la constipation du ventre, la bouffissure du visage, ne sont pas aussi décisifs. Ces signes, sur-tout s'ils s'accompagnent de ceux dont il va être fait mention, annoncent bien plus certainement la surabondance de bile, que l'on appelle *pléthore ou plénitude humorale*. Il faut même y comprendre la mollesse du pouls, qui n'annonce point du tout la plénitude sanguine, mais qui caractérise au contraire infailliblement l'embarras de la poitrine & du ventre, par l'aimas des humeurs dans l'une ou l'autre de ces cavités.

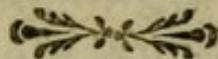


ARTICLE II.

De la plénitude bilieuse.

APHORISME LXXXII.

ACCUSANT choleram dextræ dolor , aspera lingua ,
Tinnitus , vomitusque frequens , vigilantia multa ,
Multæ sitis , pinguisque egestio , torsio ventris .
Nausea fit , morsus cordis ; languescit orexis ;
Pulsus adeo gracilis , durusque , veloxque , calefaciens ;
Aret , amaretque os ; incendia somnia fingunt .



Lorsque dans un mortel l'humeur jaune domine ,
L'estomac est sans faim , à vomir il s'obstine ;
Le côté droit fait mal ; le doux sommeil s'enfuit ;
La langue s'entre-coupe , & l'oreille bruit .
La soif est indomptable ; une colique affreuse
Précede assez souvent une selle bilieuse ;
Le pouls est dur , petit , enflammé , pétulant ;
La bouche est seche , amère ; on rêve tout brûlant .

SCHOOLIE.

CET aphorisme n'est pas moins vrai
que le précédent . J'ai expliqué , aphorisme iv , ce que l'on devoit entendre par *bile* ,

C'est cette humeur jaune, verte, âcre, amere, fruit des digestions imparfaites, qui séjourne dans l'estomac & dans les intestins, d'où elle excite les affections les plus éloignées, les plus étonnantes, par la sympathie nerveuse que ces organes ont avec le reste de la machine. Les migraines, les maux d'oreille, de dents, ce qu'on appelle fluxions, les esquinancies, les pleurésies, les rhumatismes, la goutte, n'ont ordinairement pour cause efficiente, que cette misérable humeur. Dans ce cas on ne manque point de rencontrer les signes rapportés dans le texte de l'aphorisme. Mais il y en a qui dépendent d'une irritation nerveuse & sympathique, d'autres de l'action immédiate de l'humeur sur une partie, & d'autres du mouvement irrégulier du sang.

Ceux qui dépendent de l'action immédiate de l'humeur, sont le défaut d'appétit, les nausées, le vomissement, les vents, la soif, les coliques & la douleur de l'estomac. Ceux qui sont sympathi-

ques sont le point de côté, le tintement des oreilles, les maux des parties éloignées du siège du mal, soit en haut, soit en bas, au-dessus ou au-dessous du diaphragme; les oscillations anomalies du système artériel; l'agitation du sang, dont le mouvement n'est irrégulier qu'à cause de l'irritation que les arteres partagent avec les organes immédiatement embarrassés, & qui cause à son tour divers phénomènes, tels que la dureté & la fréquence du pouls, la rougeur des parties sympathiquement affectées, la chaleur insolite & brûlante; enfin les rêves de la même nature. C'est ainsi que la plénitude humorale produit souvent les symptômes que l'Ecole de Salerne vient d'attribuer à la plénitude sanguine. D'où il suit qu'il faut soigneusement se garder de donner un plein consentement à cette leçon, dans la pratique de la médecine.

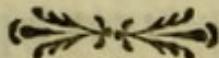


ARTICLE III.

De la plénitude pituiteuse.

APHORISME LXXXIII.

PHLEGMA supergrediens proprias in corpore leges ;
Os facit insipidum , fastidia crebra , salivas ,
Costarum , stomachi simul , occipitisque dolores ;
Pulsus adest rarus , tardus quoquè , mollis , inanis ;
Præcedit fallax phantasmata somnus aquosa.



Quand du phlegme en un corps la dose est excessive ,
Le palais , inondé d'un torrent de salive ,
Des plus succulents mets est souvent dégoûté ;
L'occiput fait douleur , le ventre , & le côté ;
Du pouls les mouvements sont moux , foibles & rares ;
Un sommeil agité montre en rêve des mares .

SCHOOLIE.

LES anciens médecins ont beaucoup disserté sur la pituite. J'ai remarqué dans le premier chapitre de cet ouvrage , qu'ils la mettoient dans la classe des humeurs naturelles au corps humain. Mais j'ai dit

aussi que cette humeur lui étoit purement accidentelle , toujours contraire , de même que la bile jaune & la mélancholie. Les aphorismes, dont il s'agit dans ce chapitre , démontrent la vérité de cette assertion. On diroit envain que c'est de l'excès seul que parle l'Ecole de Salerne ; puisque sans cet excès , il n'y a ni bile , ni mélancholie , ni pituite. Cependant les excréments limphatiques sont produits par un si grand nombre d'organes , que les anciens peuvent paroître excusables de les avoir regardés comme naturels.

On distingue trois sortes de pituite : la plus tenue , nommée limphatique ou limphe ; une seconde un peu plus dense & jaunâtre , nommée séreuse ou serosité ; & une autre plus visqueuse , claire , transparente , semblable à du verre blanc fondu , que l'on appelle pituite vitrée.

Les deux premières dominent dans les cachexies hydropiques & scorbutiques , comme étant le produit de la dé-

composition du sang. La dernière , & c'est d'elle qu'il s'agit principalement ici ; paroît formée par l'altération des sucs digestifs , & réside communément dans l'estomac & dans les intestins , comme la bile jaune & la bile noire. C'est de-là qu'elle cause & disperse les symptômes que cite l'aphorisme que je commente. La salivation , la toux quinteuse ou férine , la cardialgie , la colique , le vomissement de cette humeur , sans les aliments , quoique récemment pris , sont l'escorte ordinaire de la pituite vitrée. Je ne crois pas que les rêves aqueux en proviennent. Cette assertion est à coup sûr hasardée & incertaine.

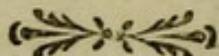


ARTICLE IV.

De la pléthora mélancholique.

APHORISME LXXXIV.

HUMORUM pleno dum fex in corpore regnat,
Nigra cutis, duri pulsus, urinaque clara;
Sollicitudo, timor, mens tristis, somnia terra;
Ruetus acet; linguæ sapor & sputaminis idem;
Lævaque præcipue tinnit, vel sibilat auris.



Si sur toi l'atrabile étend son sceptre impur,
Ton teint se ternira, ton pouls deviendra dur,
Ton urine limpide, & ton ame plaintive
A des songes affreux s'arrêtera craintive.
L'oreille gauche sifle, ou retentit alors;
La salive est acide ainsi que les rapports.

SCHOOLIE.

Des humeurs vicieuses qui peuvent surabonder dans le corps humain, il n'y en a point de plus terrible ni de plus funeste que l'atrabile. Cette humeur n'est autre chose que les restes de mauvaises diges-

tions , cette bile , dont il a été déjà parlé plusieurs fois , qui se niche dans les plis & dans le velouté de la membrane interne du canal intestinal , s'y amasse , y acquiert par la longueur de son séjour & par la chaleur du lieu , une couleur brune & par fois si noire , qu'elle ressemble à de la poix fondue. Elle y contracte , par les mêmes causes , une saveur des plus acides & des plus corrosives , dont elle infecte les plus douces substances que l'on puisse avaler.

Les signes détaillés dans le présent aphorisme sont vrais , & je n'ai rien à y ajouter , sinon que les personnes alors sont maigres , & qu'elles ont une sorte de jaunisse olivâtre , qui venant à se compliquer de fievre , est toujours mortelle. L'urine aussi change alors , devient noire , & les excréments ressemblent à du goudron.





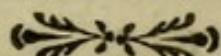
CHAPITRE X.

*Des diverses choses qui affectent nos organes,
soit en bien, soit en mal.*

A P H O R I S M E L X X X V.

Ce qui fait du bien aux reins.

MINGERE cum bombis res est saluberrima lumbis.



Qui pisse & fait canons, soulage ses rognons.

S C H O L I E.

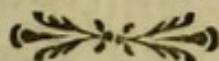
L'ANATOMIE montre pourquoi les reins se trouvent soulagés par l'excrétion de l'urine & des vents. Quand la vessie est pleine, elle occupe plus d'espace dans le bassin, elle refoule à droite & à gauche les parties flottantes dans le bas-ventre, & presse davantage sur

l'intestin *rectum*. De cette gêne, qui ne dure pas long-temps dans l'état de santé, il naît quelques incommodités, telles que le gonflement du ventre, la pesanteur des reins, des vapeurs à la tête, &c. De plus, les reins ayant pour usage de séparer l'urine de la masse du sang, & regorgeant enfin de ce fluide, par la réplétion de la vessie & de l'intestin voisin, ils se sentent dans la peine & le malaise. Mais l'évacuation de la vessie & du rectum arrivant, tout rentre dans un équilibre salutaire, les viscères reprennent aussitôt leur état naturel, & les reins en particulier se trouvent soulagés d'une manière qui n'est jamais équivoque.

A P H O R I S M E L X X X V I^e

Ce qui fait mal au ventre.

QUATTUOR ex vento veniunt in ventre retento:
Spasmus,hydrops,colica & vertigo;hoc res probat ipsa.



*A qui retient ses vents je prédis maladie;
Convulsion, douleur, vertige, hydropisie.*

S C H O L I E.

R I E N de plus vrai que cet aphorisme. La douleur qui vient de la rétention des vents est cruelle, mais dure heureusement peu de temps, à moins que les vents ne se nichent dans un endroit propre à leur faire une prison.

Des vents retenus causent quelquefois de la douleur dans une partie tres-différente & tres-éloignée de celle où ils sont en effet : c'est qu'alors, quelle que soit la partie souffrante, elle a un rapport nerveux tout particulier avec celle où les vents sont arrêtés.

Par l'hydropisie dont il est question ; il ne faut pas entendre un épanchement d'eau dans la cavité du ventre, mais cette fausse hydropisie, connue sous le nom plus énergique de tympanite, ou de tension venteuse. Il faudroit pour que l'embarras causé par les vents produisît l'effusion séreuse, qu'il subsistât beaucoup plus de temps qu'il n'a coutume de faire.

A P H O R I S M E L X X X V I I .

Ce qui dérange l'ouïe.

ET mox post escam dormire, nimisque moveri:
Ista gravare solent auditus, ebrietasque.



Lit au sortir de table, excès de mouvement,
L'ivresse, de l'oreille ôtent le sentiment.

S C H O L I E .

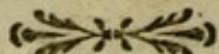
TOUT cela engourdit le sentiment.
Le sommeil pris immédiatement après
le repas appesantit le corps, l'engraisse,
& rend les sensations plus obtuses. Un
mouvement excessif épuse les forces,
fatigue les sens; l'ivresse rend malade,
endort, & quand elle est habituelle,
abrutit.



A P H O R I S M E LXXXVIII.

Ce qui cause le tintement d'oreille.

MOTUS, longa fames, vomitus, percussio, casus,
Ebrietas, frigus, tinnitus causat in aure.



Le tintement auquel ton oreille est en bute ;
Vient du vomissement, d'un coup, ou d'une chute,
D'un excès de travail, ou d'une longue faim,
De froids trop rigoureux, ou de l'ivresse enfin.

S C H O L I E.

Les causes comprises dans le présent aphorisme font que le sang se porte à la tête, & qu'il y fait un séjour contre-nature.

Le mouvement, l'exercice démesuré, en augmentant & prolongeant sur les viscères du bas-ventre la pression qu'y causent toujours ses muscles mis en action : un coup, en produisant quelque secoussé violente aux vaisseaux sanguins, ou même un épanchement : le vomissement, en comprimant avec force

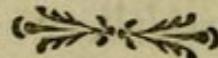
l'aorte descendante : la faim, en mettant par la gêne où l'estomac se trouve, du désordre dans la circulation du sang qui parcourt les viscères abdominaux : le froid, en contractant les vaisseaux de la surface du corps, & repoussant ainsi le sang de la circonférence au centre : enfin l'ivresse , en troublant le mouvement circulaire du sang , & le sentiment dans le bas-ventre.

Le tintement d'oreille n'étant rien autre chose que la perception d'un son filé, sans qu'il existe de cause apparente propre à le faire entendre , cette perception naît de nécessité d'une affection particulière du nerf acoustique. Or pour la produire , il suffit du plus léger dérangement dans l'économie & le jeu des vaisseaux qui composent l'organe de l'audition ; par conséquent les causes dont il est question , sont évidemment capables de produire l'effet qu'on leur attribue. Chacun doit le sentir.

A P H O R I S M E L X X X I X.

Ce qui fait mal aux yeux.

BALNEA, vina, Venus, ventus, piper, allia, fumus,
Porrum cum cæpis, faba, lens, fletusque, finapis,
Sol coitusque, ignis, labor, ictus, acumina, pulvis:
Ista nocent oculis, sed vigilare, magis.



Les bains, les vins, le vent, la nymphe trop aimée,
Le poivre, les oignons, le soleil, la fumée,
La moutarde, le feu, les lentilles, les aulx,
Les larmes, le travail, les feves, les porreaux,
Poussiere, épices, coups, aux yeux portent dommages,
Mais la trop longue veille y fait mal davantage.

S C H O L I E.

Ce qui irrite la glande lachrymale, & qui l'excite à une action outre-nature, fait pleurer. Il s'agit donc ici d'expliquer comment les choses citées dans le présent aphorisme agissent sur cet organe. Or il y en a plusieurs dont on n'appelle nullement la maniere d'agir, & d'autres qu'il faut examiner de bien pres, pour en comprendre l'efficacité.

Les bains sont du nombre des premières. On n'aperçoit en aucune façon comment ils peuvent nuire à la vue, si ce n'est en affoiblissant la machine entière; mais alors il faut que l'on en abuse; ce qui est fort rare dans l'état de santé. Les feves & les lentilles n'agissent pas plus clairement à cet égard. Il faut, pour donner de la probabilité à l'affirmation de l'Ecole de Salerne, supposer que l'on se farcit le ventre de ces légumes, de manière à se donner des indigestions; car alors le sang se portant trop abondamment à la tête, la glande lachrymale peut en être spécialement affectée, comme il arrive d'ordinaire dans les longs engorgements du bas-ventre.

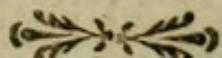
Mais il est trop aisément de remarquer les effets que font sur les yeux les autres choses citées dans l'aphorisme, pour en donner ici une explication. Chacun sait que les grands buveurs de vin, qui sont pléthoriques, ont un larmoyement habituel; que les voluptueux sont sujets à

sentir leur vue baisser de bonne heure ; que le vent vif exprime les larmes ; que les oignons , les porreaux , l'ail , la moutarde & la fumée causent une irritation prompte & notable aux membranes de l'œil ; que le feu , le soleil blessent fortement les yeux ; que le travail fatigue , épuise tous les organes de la machine , & conséquemment ceux de la vision . Enfin que la poussière , les coups , & singulièrement la veille trop longue , produisent la plus sensible altération de la vue . D'où il suit qu'il est très-avantageux pour la santé , de se méfier des causes offensives que cite l'Ecole de Salerne dans cet aphorisme , & de les éviter .

A P H O R I S M E X C :

Ce qui plaît à la vue.

FONS,speculum,gramen : hæc dant oculis relevamen ;
Manè igitur montes , sub serum inviso fontes .



Quel plaisir font aux yeux l'eau , l'herbe & le miroir !
Vas aux monts le matin , aux fontaines le soir .

S C H O L I E.

LA récréation que ces objets donnent aux yeux, n'est pas d'une aussi grande importance que l'exercice qu'il faut faire pour se la procurer, & la bonne santé, moyennant laquelle on peut jouir de ces objets, vaut encore mieux. Il est de fait que rien ne flatte plus la vue, & que rien ne touche plus sensiblement l'ame, qu'une promenade au bord d'une claire fontaine, qui fournit des ruisseaux à une prairie, dont l'herbe paroît fraîche & verdoyante. Il en est de même de l'aspect des montagnes, d'où l'on peut saisir des points de vue, des lointains agréables, & considérer de pres les travaux des hommes qui nous nourrissent. L'Ecole de Salerne auroit pu ajouter à ces objets récréatifs de la vue, la jouissance de l'air natal, & des objets qui nous furent chers autrefois. C'est sans contredit un plaisir des plus délicieux.

Le miroir en procure aussi. La coquetterie, il est vrai, ne sied pas à tout le monde, mais l'amour de soi inhérent à tous les hommes, fait que chacun se contemple toujours avec satisfaction. Rarement on s'accuse d'imperfection à l'extérieur non plus qu'à l'intérieur. On dit comme le singe dans LAFONTAINE : mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché.

A P H O R I S M E X C I.

Eau pour les yeux,

FÆNICULUS, verbena, rosa & chelidonia, ruta:
Ex istis aqua fit, quæ lumina reddit acuta.



L'éclaire, la verveine, & la rose, & la rue,
Le fenouil, distillés, donnent l'eau pour la vue.

S C H O L I E.

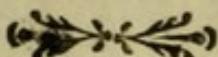
OUTRE les plantes citées au présent aphorisme, la botanique en fournit beaucoup qui ont la même propriété. Telles sont le plantin, le bluet, la morelle, l'euphraise, &c. Les eaux que l'on en retire

retire par la distillation, rendent effectivement les yeux clairs & la vue nette. Aussi ont-elles porté de tout temps le nom de plantes ophtalmiques par excellence, c'est-à-dire, de plantes bonnes pour les yeux.

A P H O R I S M E X C I I.

Ce qui fait du bien aux dents.

SIC dentes serva : porrorum collige grana ;
Ne careas thure ; hæc cum jusquiamo simul ure ,
Sicque per imbotum fumum cape dente remotum.



La graine de porreaux , jusqu'ame & l'encens ,
Pêle-mêle brûlés , de mal sauvent les dents :
Avec un long tuyau , tirez-en la fumée ,
Et la douleur fuira votre bouche embaumée.

S C H O L I E.

LES dents se carient , se perdent , si
l'on n'a soin de les nettoyer & de les entretenir propres. La fumée aromatique
de l'encens & de la graine de porreaux ,
raffermit les gencives , fortifie les nerfs

M

des parties sur lesquelles on l'applique. La jusquiame , par un principe narcotique , engourdit le sentiment , calme le spasme , & tempere ainsi l'activité des autres substances de la composition. Ce remede peut donc effectivement être bon. Malgré cela il ne sauroit suffire , non plus que nul autre de même genre , si les digestions ne se font pas bien chez le sujet. Car c'est l'action de l'estomac qui décide communément du sort des dents. Quand ce viscere fait bien ses fonctions , il est rare que la bouche se gâte , mais s'il vient à se déranger , les dents bientôt s'en ressentent & s'affectiont. Les émétiques & les purgatifs sont alors les meilleurs odontalgiques.



A P H O R I S M E X C I I I.

Ce qui gâte la voix.

NUX, oleum, capitis frigusque, anguillaque, potus,
Et pomum crudum, faciunt hominem fore raucum.



Anguille, huile, boisson, froid de tête, les noix,
Et les fruits qui sont cruds, rendent rauque la voix.

S C H O L I E.

L'ENROUEMENT est bien plus fréquem-
ment l'effet d'un rhume, causé par un
froid de tête, ou par une boisson exces-
sive, que par l'usage de l'anguille, des
noix & des fruits cruds. Je ne vois pas
même comment ces trois dernières cho-
ses peuvent l'occasionner jamais, malgré
la déclaration de l'Ecole de Salerne, si
elles n'entrent pour rien dans les excès
qui peuvent troubler la voix.





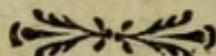
CHAPITRE XI.

*De certains remedes contre des incommo-
dités vulgaires.*

A P H O R I S M E X C I V,

Du fenouil.

SE M E N fœniculi referat spiracula culi.
Bis duo dat marathrum : febres fugat atque venenum ;
Expurgat stomachum ; lumen quoquè reddit acutum ;
Urinare facit ; ventris flatusque repellit.



Le fenouil fébrifuge , est utile à la vue ;
À l'urine , aux humeurs , il procure une issue .
Sa graine est précieuse ; elle ne manque pas
D'ouvrir aux vents secrets les soupiraux d'en bas .

S C H O L I E.

LE fenouil , en latin , *feniculus* &
marathrum est une plante ombellifere ,
odorante , fort commune , d'usage dans
la cuisine & dans la médecine .

Les tiges du fenouil sont chaudes, apéritives, fébrifuges & carminatives. On les coupe pour en remplir la cavité de sucre pulvérisé, & l'humidité, ou plutôt le suc de la plante, faisant fondre le sucre, forme une eau que l'on ramasse & garde soigneusement pour les maux des yeux.

La racine du fenouil est une de celles que l'on nomme apéritives par excellence. Elle entre dans la composition du sirop des cinq racines, est alexipharmique comme toute la plante, & chasse les vents.

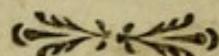
La graine fortifie l'estomac, aide la digestion, dissipe efficacement les flatuités. Quand on la mâche elle donne une bonne bouche & embaume le palais. Il faut la choisir nouvelle, agréable, nette & bien nourrie.



A P H O R I S M E X C V.

De l'anis.

EMENDAT visum, stomachum confortat anisum.
Copia dulcoris melius tibi reddet anisum.



L'anis, bon cordial, rend la vision claire ;
L'anis, quand il est doux, fait au mieux, & fait plaisir.

S C H O L I E.

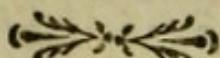
L'ANIS a les mêmes propriétés que le fenouil. On doit le choisir comme lui, doux, net, aromatique & d'un goût agréable. La semence d'anis est principalement en usage. On l'apporte de la Touraine à Paris ; mais le meilleur croît dans l'isle de Malte. Les confiseurs qui traitent beaucoup cette graine, la nomment *anis verd*, quand elle n'est point couverte, & quand elle est en dragée, ils l'appellent *anis à la Reine*, ou *petit Verdun*. Il n'importe sous quelle forme on fasse usage de l'anis. Il a toujours les vertus que lui attribue

l'Ecole de Salerne. L'eau d'anis distillée est ophtalmique, & l'anis en substance est un excellent stomachique.

A P H O R I S M E X C V I .

De l'aneth.

ANETHUM ventos prohibet , minuitque tumores ,
Ventres repletos pravis facit esse minores .



L'aneth chasse les vents , dissipe les tumeurs ,
Et des ventres farcis expulse les humeurs .

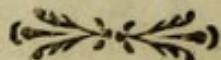
S C H O L I E .

CETTE plante a les mêmes vertus que l'anis & le fenouil , comme les autres plantes de la même classe , dont les fleurs sont *en parasol*. En effet elles sont toutes discussives , résolutives , font venir le lait aux nourrices , fortifient les organes de la digestion , & sont par fois purgatives. Qu'on les prenne en infusion , en substance , ou en poudre , c'est toujours avec le même avantage .

A P H O R I S M E X C V I I.

De la coriandre.

CONFORTAT stomachum , ventum removet coriandrum.



Pour le cœur & les vents , tu pourras aussi prendre
La graine que produit la triste coriandre.

S C H O L I E.

N E disons que de la graine de corian-
 dre , ce qui vient d'être dit des plantes
 précédentes. Ses tiges n'en ont pas les ver-
 tus , & sont si puantes , qu'elles feroient
 trouver mal & vomir , seulement à les
 flairer. De plus il y a des auteurs qui
 assurent qu'elles sont un poison aussi cer-
 tain que la ciguë.

A P H O R I S M E X C V I I I.

Du sureau.

S A M B U C I flores sambuco sunt meliores ,
 Nam sambucus olet , flos redolere solet.



Le sureau sent mauvais , mais ses fleurs sentent bon ;
 C'est pour les préférer une juste raison.

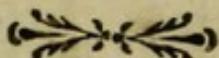
S C H O L I E.

ON a bien raison de distinguer le sureau d'avec sa fleur. Celle-ci est réellement agréable, odorante, sudorifique, antispasmodique, fortifiante ; le sureau est puant, âcre, amer, purgatif, hydrogogue. D'où il suit que l'on doit sans crainte, faire usage des fleurs, & n'employer le sureau qu'avec précaution, uniquement dans les cas de médecine.

A P H O R I S M E X C I X,

De la violette.

CRAPULA discutitur, capitis dolor, atque gravedo;
Purpuream dicunt violam curare caducos.



À l'ivresse, au haut-mal, pour rhume & pour migraine,
La fleur de violette est, dit-on, souveraine.

S C H O L I E.

TOUTES les parties de la violette ont leur propriété spéciale : les feuilles

sont émollientes , lénitives , & propres à résoudre les obstructions ; la fleur est mise au rang des cordiaux, avec celles de bourrache & de buglose ; la graine passe pour purgative , prise à petite dose , & pour hydragogue , à celle d'un à trois gros. Il est donc vraisemblable que cette différence de propriété dans les différentes parties de la même plante , est cause qu'elle est vantée pour tant de maux différents. Mais qu'en croire ? L'ivresse , le rhume , la migraine , venant ordinairement d'un estomac irrité par l'action de quelques humeurs viciées , qu'il ne s'agit que d'étendre & d'adoucir , pour en énerver les effets , la violette en infusion , prise par verrées , comme du thé , opere cela très-bien , & conséquemment est utile alors. Mais l'Ecole de Salerne lui fait beaucoup trop d'honneur en lui attribuant la vertu de guérir l'épilepsie. Elle pourroit tout au plus avoir quelque succès dans les mouvements convulsifs , qui auroient pour cause la même faburre qui

produit les affections dont je viens de parler. Mais il ne faudroit pas regarder ces mouvements, comme de vrais assauts d'épilepsie. Ceux-ci sont toute autre chose, & toujours beaucoup plus rebelles à l'action des remèdes.

A P H O R I S M E C.

Du safran.

CONFORTARE crocus dicatur lætificando;
Artus defectos reficitque, hepar reparatque.



Le safran pour le foie est un puissant secours,
Il est fortifiant, & réjouit toujours.

S C H O L I E.

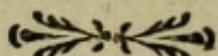
CETTE plante céphalique & stomachique a une fleur tres-odorante, dont on fait beaucoup d'usage en santé. Elle est chaude, fortifiante, excite les sécrétions. On dit qu'elle convient dans les maux de tête, & c'est vrai; mais c'est quand ils viennent de digestion trop lente;

autrement le safran les augmente, ou même les fait naître, & enivre comme l'opium. La principale vertu du safran est d'être emménagogue & aphrodisiaque.

A P H O R I S M E C I.

De la buglose.

VINUM potatum, in quo sint macerata buglossa.
Mœrorem cerebri dicunt auferre periti.
Fertur convivas decoctione reddere lætos.



Des savants ont pensé que le vin de buglose
Etoit pour les vapeurs une excellente chose.
On nous a dit éncor que sa décoction
Des convives à table égayoit la raison.

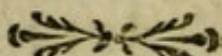
S C H O L I E.

PARMI les plantes à nitre utiles dans les affections bilieuses, la buglose a toujours eu le premier rang. Qu'elle soit en infusion, en décoction, ou réduite en suc, elle a constamment la vertu tempérante, diurétique, incisive & pectorale. On

l'allie ordinairement avec la bourrache qui a les mêmes vertus qu'elle. Voyez l'aphorisme XLVI. Mais, quelles que soient les vertus médicinales de ces plantes, il n'est ce me semble guere possible d'en user à table pour s'égayer, ni d'en prescrire la décoction à des convives. On trouve toujours bien plus sûrement, & bien plus agréablement la gaîté, au fond d'une bouteille de bon vin.

A P H O R I S M E C I R.***Du séseli.***

SILER montanum non sit tibi sumere vanum,
Dat lumen clarum, quamvis gustu sit amarum,
Lumbricosque necat, digestivamque reportat.



Le séseli qui croît au penchant des collines,
Fait mourir les lombrics, hêtes souvent mutines;
Il conforte les yeux. Mais quoiqu'amer au goût,
Pour la digestion il n'est point sûr du tout.

S C H O L I E.

JE l'ai déjà remarqué: les aimers n'ont

ni la même nature , ni la même propriété. Celui dont il s'agit ici n'est point stomachique, quoique contraire aux vers. Il faut donc en faire usage avec circonspection à l'intérieur. L'eau de séfeli distillée est ophtalmique , comme le dit le texte.

A P H O R I S M E C I I .

Du cerfeuil.

GINGIDIUM cancris , tritum cum melle , medetur ;
 Cum vino bibitum , lateris sedare dolorem
 Sæpè solet ; tusam si necris desuper herbam ,
 Sæpè solet vomitum , ventremque tenere solutum.



Contre l'affreux cancer en tortures fertile ,
 Avec miel écrasé , le cerfeuil est utile.
 Infusé dans le vin , il le rend sédatif ;
 Mêlangé d'autre sorte , il devient purgatif ;
 Souvent même il acquiert une force émétique ,
 Quand aux herbes uni , sur le ventre on l'applique.

S C H O L I E .

IL n'y a point de remèdes contre un cancer décidé. La chirurgie seule peut débarrasser de cet horrible ennemi. Mais

quand il commence , ou qu'on le craint , on peut , pour le prévenir , faire usage du remede indiqué dans le présent aphorisme. Quant aux autres propriétés du cerfeuil : elles sont assez équivoques. Pris à l'intérieur , il n'est que légèrement échauffant & apéritif. Il pousse néanmoins évidemment aux urines. C'est pourquoi on l'emploie plus volontiers , comme simple diurétique , dans les affections calciueuses & dans la néfrétique. Mais son plus fréquent emploi est de servir en lotion , soit pour les parties naturelles du sexe , soit dans les affections cutanées , telles que les dartres & la gale.

Par le mot *herbes*, dont il est parlé dans le dernier vers de la traduction , il faut entendre les herbes émollientes qui sont la mauve , la guimauve , la pariétaire , la mercuriale , le bouillon blanc , &c.

Le cerfeuil est encore regardé comme antiscorbutique , & souvent à ce titre uni dans les apozêmes stomachiques au cresson & au cochléaria.

A P H O R I S M E C I V.

De la mauve.

DIXERUNT malvam veteres , quòd molliat alvum.
 Hujus radices rasæ solvunt tibi fæces ;
 Vulvam moverunt & fluxum sæpè dederunt.



En calmant l'utérus , la mauve a plusieurs fois ,
 Au beau sexe allarmé procuré d'heureux mois .
 Sa racine raclée à force évacuante ;
 Mais sa vertu première est d'être émolliente .

S C H O L I E.

S'IL est une plante que l'on emploie
 en médecine , c'est assurément la mauve .
 La double propriété qu'elle a de calmer
 l'irritation des solides , & d'adoucir l'acri-
 monie des fluides , la rend précieuse dans
 bien des affections . C'est d'elle du moins
 que résulte la vertu emménagogue , sûre
 & décidée , que cette plante possède , &
 que l'Ecole de Salerne célèbre en cet en-
 droit . Mais sa racine n'est nullement en
 usage pour purger .

A P H O R I S M E C V.

De la mente.

M E N T I T U R menta , si sit depellere lenta
Ventriss lumbricos , stomachi vermesque nocivos.



Mente , à chasser les vers si ton effet est lent ,
C'est fait de ton honneur ; on dira : mente ment.

S C H O L I E.

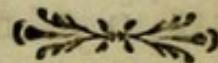
LA mente est du nombre des plantes aromatiques , ameres , qui sont bonnes pour la digestion. Le principe savonneux que l'on y découvre la rend hépatique , & son amertume , qui dépend d'un principe résineux , tue les vers. On emploie les tiges & les feuilles de la plante , en infusion comme du thé , & l'on évite de la faire bouillir , pour ne point altérer sa vertu.



A P H O R I S M E C V I.

De la sauge.

CUR moriatur homo , cui salvia crescit in horto ?
 Contrà vim mortis non est medicamen in hortis.
 Salvia confortat nervos , manuumque tremorem
 Tollit , & ejus ope febris acuta fugit.
 Salvia castoreumque , lavendula , primula veris ,
 Nasturt , athanas : hæc sanant paralytica membra.
 Salvia salvatrix , naturæ conciliatrix.



L'homme meurt , & la sauge en son jardin abonde !
 C'est que contre la mort il n'est remede au monde.
 S'il en étoit , la sauge auroit le riche don
 De sauver les humains , comme le dit son nom.
 Pour conforter les nerfs , fixer la main tremblante ,
 Au-dessus de la sauge il n'est aucune plante.
 La fievre ne tient point contre ce simple encor.
 La sauge , la lavande , & l'esprit de castor ,
 Sont des remedes sûrs pour la paralysie ;
 Primevere on y joint , cresson & tanaifie.

S C H O L I E.

Ce pompeux éloge de la sauge se réduit à bien peu de chose , quand on fait l'emploi de cette plante dans la pratique .
 La sauge n'a point d'autres propriétés que

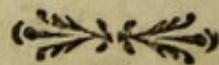
la mente. Elle fortifie l'estomac , & tue les vers , prise à l'intérieur en maniere de thé. Elle est sudorifique par la même raison , & convient , à ce titre , dans tous les cas mentionnés au présent aphorisme. Mais s'il est quelque fievre que la sauge attaque comme spécifique , ce n'est assurément pas une fievre aiguë. Ce seroit tout au plus une fievre intermittente , à la maniere du quinquina. Appliquée à l'extérieur , soit en liniment , soit en cataplasme , la sauge est discussive & résolutive ; elle hâte la suppuration des tumeurs. Mais enfin elle ne fauroit empêcher de mourir , & dans les grands maux elle a peu d'efficacité , comme tous les autres remedes de la même nature qu'elle.

A P H O R I S M E C V I I .

De la rue.

N O B I L I S est ruta , quia lumina reddit acuta.
Auxilio rutæ , vir lippe , videbis acutè.
Cruda comesta recens oculos caligine purgat ;
Cocta facit ruta de pulicibus loca tuta ;

Ruta facit castum , dat lumen , & ingerit astum ;
 Ruta viris Venerem minuit , mulieribus addit.



La rue a pour les yeux de la célébrité :
 Qui mieux que vous , chassieux , en fait l'utilité ?
 Toute crue avalée elle ôte le nuage ,
 Qui d'un bel œil parfois offusque le vitrage .
 De sa décoction échaude tes lambris ,
 Et les puces bientôt quitteront ton pourpris .
 Utile à l'estomac , mais en amour contraire ,
 Elle échauffe la sœur & refroidit le frere .

S C H O L I E.

J'AI remarqué plus haut que la rue entroit dans la composition de l'eau pour la vue ; cette plante est donc ophtalmique. Elle dissipe les tayes de la cornée , à la maniere des eaux fortifiantes & répercussives.

L'odeur de la rue est tres-forte , même fétide. On en retire par la distillation une huile essentielle fort chaude & purgative , dont l'efficacité se fait appercevoir principalement dans les maladies des femmes. Cette huile est un vaillant emménagogue. Mais j'ignore sur quoi est fondée la vertu

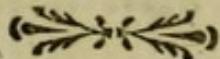
qu'on lui attribue de faire déloger les puces d'un appartement. Cela est dû apparemment à son principe odorant.

Si ce que l'on dit de la rue, par rapport à l'amour, étoit vrai, la rue seroit en effet le carquois de Cupidon, chargé par les poëtes de fleches dorées & de fleches plombées : les unes font qu'on aime, les autres qu'on fuit l'amour. Mais nulle observation ne confirme cette assertion de l'Ecole de Salerne ; aucun motif raisonnable ne porte à y ajouter foi,

A P H O R I S M E C V I I .

De l'ortie.

PACAT & insomnes pacans urtica vomentes,
Illiis semen colicis cum melle medetur,
Et tussim veterem curat, si sœpè bibatur;
Pellit pulmonis frigus, ventrisque tumorem;
Omnibus & morbis ea subvenit articulorum.



Dissiper l'insomnie & le vomissement,
De la piquante ortie est le premier présent.
Sa graine avec du miel guérit de la colique;
De qui souvent en boit, la toux la plus antique;
Réchauffe les poumons ; rend le ventre meilleur;
Enfin calme à souhait l'arthritique douleur.

S C H O L I E.

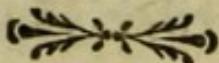
IL y a plusieurs especes d'ortie , mais qui prises en infusion , sont toutes apéritives , diurétiques , incisives & vulnéraines. On les emploie efficacement sous cette forme dans les affections calculeuses , dans celles de la matrice & dans les diverses hémorragies. Le miel , ajouté à l'infusion de l'ortie , la rend pectorale , presque calmante , & toujours adoucissante. Alors elle appaise la toux & les douleurs de colique ; lâche doucement le ventre , & fait couler la bile. Ces vertus , quoique attribuées directement à la graine par l'Ecole de Salerne , conviennent aux tiges & aux feuilles également. Enfin c'est aux mêmes titres que l'ortie est utile dans les douleurs des articulations.



A P H O R I S M E C I X.

De l'hysope.

HISOPUS purgans herba est à pectore phlegma,
Ad pulmonis opus cum melle coquenda jugata ;
Vultibus eximum fertur præstare colorem.



L'hysope est bonne à l'asthme & dans la poumonie ;
Mais qu'à de l'hydromel cette herbe soit unie ;
Elle évacue ainsi les phlegmes destructeurs.
L'hysope est cosmétique & donne des couleurs.

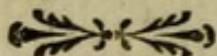
S C H O L I E.

ON peut compter sur les vertus que l'Ecole de Salerne attribue à l'hysope. Les médecins en font un usage journalier dans les cas allégués. L'eau distillée d'hysope passe en effet pour un bon cosmétique. On dit qu'elle rend la peau du visage lisse, unie & souple. On lui attribue même la vertu d'ôter les taches de la peau & les rousseurs. Mais il ne faut pas trop compter sur elle dans cette affaire ; elle pourroit bien tromper.

A P H O R I S M E C X.

De l'aunée.

ENUL A CAMPANA reddit præcordia sana,
Cum succo rutæ succus si sumitur iste,
Affirmant ruptis quòd profit potio talis.



Pour saine à l'estomac l'aunée est reconnue.
 Si l'on mêle son suc avec du suc de rue,
 On fait une boisson que l'on peut célébrer,
 Pour calmer la hernie, & la faire rentrer.

S C H O L I E.

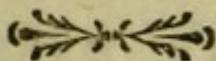
LA plante dont il s'agit dans cet aphorisme-ci, est d'un tres-grand usage pour les maux d'estomac, & les engorgements du bas-ventre. Elle est atténuante, incisive, vulnéraire & astringente. La propriété qu'on lui attribue de faire rentrer une hernie, est au moins hasardée. Cependant je ne vois rien dans ce simple qui s'oppose à la production de cet effet, hors les cas d'étranglement. D'ailleurs on a soin dans cette circonstance de l'unir avec

avec d'autres substances plus astringentes qu'elle , & par conséquent aussi plus propres qu'elle à resserrer les parties dilatées. Mais il ne faut pas non plus compter trop sur cette propriété.

A P H O R I S M E C X I .

Du pouliot.

C U M vino choleram pellunt pulegia nigram ;
Apposita antiquam dicunt sedare podagram.



Le vin de pouliot met la bile en déroute ;
Appliqué sur le mal , il tempére la goute.

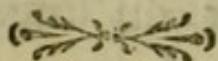
S C H O L I E .

Le pouliot est une plante résolutive , atténuante & carminative. On en fait usage principalement dans les maladies des femmes , à titre de médicament emménagogue.

A P H O R I S M E C X I I .

De l'aurone.

A BROTONO crudo stomachi purgabitur humor.



Pour purger l'estomac à l'aurone recours,

N

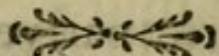
S C H O L I E.

L'AURONE est une de ces plantes aromatiques amères, savonneuses, qui sont fortifiantes, stomachiques, antivermineuses, comme la mente, la petite sauge, l'absinthe & la tanaïsie.

A P H O R I S M E C X I I I.

De la scabieuse.

URBANUS per se nescit pretium scabiosæ ;
Confortat pectus quod deprimit ægra senectus ;
Lenit pulmonem , tollit laterumque dolorem ;
Vino potatur , virus sic evacuatur.



La scabieuse aussi fournit divers secours :
Elle ôte du côté la douleur homicide ,
Ranime les poumons de la vieillesse aride ;
Son jus avec du vin dissipe le poison.

S C H O L I E.

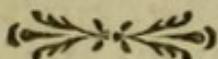
C'EST encore ici une plante d'un usage journalier en médecine. La scabieuse qui tire son nom du mot latin

scabies, gale, est apéritive, sudorifique, & altérante. On l'emploie dans les maladies du foie & de la peau, dans les ébullitions & les fievres éruptives. La distillation de la plante fournit une eau dont on s'en sert aux toilettes, à titre de cosmétique, ou d'eau de beauté.

A P H O R I S M E C X I V.

Du cresson.

NASTURTI succus crines retinere fluentes,
Illitus asseritur, dentisque levare dolorem;
Et squammas idem purgat cum melle perunctas.



Si l'on frotte son chef de pur suc de cresson,
On évite, on répare une affreuse pelade.
Mais ce suc est utile à bien plus d'un malade :
Il console, il est bon dans la douleur de dent ;
Et le miel aux dardreux en fait un liniment.

S C H O L I E.

Le cresson de fontaine, que le peuple de Paris appelle, comme les nefles, *santé du corps*, est une plante antiscor-

butique dont on fait un tres-grand usage dans l'état de santé , & plus encore dans celui de maladie. En santé , on le mange en salade , ou conjointement avec quelque viande blanche , telle que la poule & le chapon. Dans la maladie , on l'emploie comme altérant , incisif , apéritif , stomachique. Il est sur-tout utile dans les cas de dissolution des humeurs naturelles & du sang , dissolution désignée par le nom de *scorbut*. La forme sous laquelle il s'administre , est différente selon les occasions. Tantôt on en écrase la tige & les feuilles , pour en tirer le suc ; tantôt on en fait une simple infusion ; tantôt on le recommande à mâcher en substance ; & tantôt on le mêle au lait ou au vin. Mais de quelque manière qu'on l'emploie , le cresson agit toujours par un principe salin alkali particulier aux plantes crucifères. Ce sel est tres-actif & tres-volatil , de façon que c'est une précaution nécessaire à prendre dans les préparations du cresson , qui se

font à l'aide du feu , de n'exposer jamais cette plante a un feu vif , ni à une eau bouillante.

Le suc de cresson est aussi bon que celui de cochléaria pour raffermir les gencives saignantes , & nettoyer les dents. C'est dans ces cas qu'il peut être regardé comme souverain odontalgique. Mais quand les douleurs de dents viennent d'un cause interne , le cresson ne fait plus le même bien. En liniment avec le miel , il dépure les ulceres , & fait sécher les dartres. On peut aussi l'employer en cosmétique , pour purifier la peau

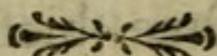
Quant à la pelade que l'on dit céder à l'action du cresson : ce ne peut être que celle qui suit quelques fortes affections de la tête , après lesquelles les cheveux tombent. Le miel & le cresson , ou le cresson seul , appliqué en cataplasme , ou son suc répandu en forme d'embrocation sur la peau du crâne , fortifie les bulbes des cheveux , & les dispose à

repousser. Mais la pelade qui vient des années , est un outrage du temps absolument irréparable , il n'est cresson qui puisse y remédier.

APHORISME CXV.

De l'éclaire.

CAECATIS pullis hâc lumina mater hirundo,
PLINIUS ut scripsit, quamvis sint eruta , reddit.



PLINE écrit que l'éclaire aux petits d'hirondelle
Rend les yeux qu'on leur ôte , & meilleure pruneille.

SCHOOLIE.

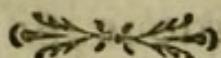
PEU de personnes pourront s'empêcher de traiter de conte cette histoire de PLINE ; mais en la prenant pour une simple exagération , on peut en inférer certainement que l'éclaire a une propriété ophtalmique bien décidée. On l'a remarqué plus haut , aphorisme xcii : elle entre pour sa part dans la composition de l'eau pour la vue. Cette plante , nom-

mée en latin *chelidonium*, & en françois *chélidoine*, porte aussi celui d'*hirundinaria*, pour la raison que PLINE a transmise à la postérité.

A P H O R I S M E C X V I.

Du saule, ou de l'osier.

INTERIMIT vermes, infusus in aure, salicis
Succus; verrucas in aceto cocta resolvit
Cortex; flos in aquâ sumptus frigescere cogit
Instinctus Veneris cunctos, acres, stimulantes,
Et sic desiccatur, ut nulla creatio fiat.



Les vers, qui dans l'oreille ont osé se nichet,
Contre le suc de saule ont peine à se cacher;
Il les détruit. L'écorce, au vinaigre mêlée,
Enleve les porreaux, & sa fleur distillée
Refroidit tellement les ardeurs de Vénus,
Qu'elle rend homme & femme, & stérile & perclus.

S C H O L I E.

ON ne connaît point les vraies propriétés du saule ni de l'osier, à cause du peu d'usage que l'on en fait dans la médecine. Je ne puis donc rien prononcer de certain &

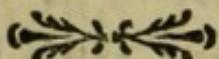
d'avéré , ni en bien , ni en mal , sur les vertus que l'Ecole de Salerne attribue aux différentes parties de ces plantes. Toutefois l'analogie qu'elles paroissent avoir avec les plantes amères , vraiment efficaces , & d'un usage habituel , me fait croire aux assertions contenues dans le présent aphorisme. Les auteurs prétendent que l'écorce , les feuilles , & la semence du saule & de l'osier sont des remèdes rafraîchissants & astringents ; qu'on en peut prendre la décoction pour calmer les ardeurs de l'amour , & pour arrêter les hémorragies ; qu'on en lave avec succès les jambes dans l'insomnie , & dans les fièvres ardentes. D'autres regardent l'écorce de ces simples comme sudorifique , & aussi utile dans la fièvre intermittente que le kinkina. Ce sont des épreuves à faire.



A P H O R I S M E C X V I I .

De l'absinthe.

NAUSEA non poterit quemquam vexare marina,
Si prius hanc vino commixtam sumpserit herbam.
Confortant nervos absinthia; pectora curant;
Serpentes nidore fugant, bibitumque venenum;
Depelluntque sonos auris cum felle bovino.

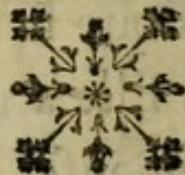


Prêt à vous embarquer buvez du vin d'absinthe,
Si du vomissement vous redoutez l'atteinte.
De chasser les serpents l'absinthe a la vertu;
Elle émousse les traits du poison qu'on a bu;
Elle est fortifiante, & dans les fous d'oreilles;
Unie au fiel de bœuf, elle fait des merveilles.

S C H O L I E.

L'ABSINTHE est une des plantes les plus salutaires que la nature ait fournies à l'humanité. Elle a de l'amertume, mais elle est savonneuse, & conséquemment stomachique & digestive. On en fait une boisson médicamenteuse, dont l'usage est salutaire dans les fausses digestions, dans les relâchements de l'estomac,

dans le défaut de bile , dans la difficulté & la suppression des regles. Elle est excellente contre les vers. Son goût , il est vrai , la rend désagréable , sur-tout pour les enfants , mais on la corrige avec le sucre. On retire aussi de cette plante , par l'art de la chymie , un sel essentiel alkalin , qui s'emploie avec succès dans les mêmes cas que ceux où la plante en substance peut être administrée. Les propriétés que l'Ecole de Salerne attribue à l'absinthe , me paroissent donc bien fondées , & mériter la confiance des hommes dans les cas désignés au présent aphorisme.



*

A P H O R I S M E C X V I I I .

Du café.

IMPEDIT atque facit somnos , capitisque dolores
Tollere caffaeum novit , stomachique vapores ;
Urinare facit ; crebrò muliebria movit ;
Hoc cape selectum , validum , mediocriter ustum .



Le café de la tête appaise les douleurs ;
Fait dormir , en empêche , & guérit les vapeurs ;
Aux urines , aux mois , il fait ouvrir la porte :
Prends-le choisi , bien fait , brûlé de bonne sorte .

S C H O L I E .

JE n'entrerai point dans les détails de l'histoire naturelle du café ; cela me meneroit trop loin : je dirai seulement qu'il y en a de plusieurs sortes , & beaucoup de choix à faire dans l'usage de cette graine .

Le café nous vient des Indes orientales & des Indes occidentales . Celui de Moka , ville de l'Arabie , est le plus estimé . Il est court , jaunâtre , sec , dur , d'une

odeur agréable. Celui des îles de l'Amérique est verdâtre, long, moins sec en apparence, & moins odorant. Il n'est bon que quand il est vieux, c'est-à-dire, au bout de six, sept, huit, neuf, dix ans de récolte. On prétend qu'il vaut alors au moins le café de Moka. Celui-ci se distingue en *bahouri*, qui est réservé pour le Grand-Seigneur ; en *saki* & en *salabi* que l'on destine pour le commerce, & qui nous sont envoyés.

Quelle que soit la nature du café, & la maniere dont on en fait usage dans les pays où il croît, nous n'avons qu'une façon de nous en servir, & qui consiste en ceci. On le fait brûler, ou pour mieux dire, torréfier ; on le mout & l'on en fait une décoction, que l'on prend enfin chaude, sans lait, ou avec du lait. C'est un art de torréfier, mou dre, & doser convenablement le café.

Le choix du café consiste à prendre celui de Moka, ou du vieux des îles. On juge qu'il est bien torréfié, quand

le grain a une belle couleur puce , ou de maron d'Inde , & qu'il a sué. Il est fortement dosé par une once de café moulu sur quatre onces d'eau bouillante. Enfin il est bien fait , quand il a bouilli à-peu-près dix minutes , qu'on l'a laissé se précipiter au fond du coquemard , & reposer durant une heure , assez loin du feu , pour ne pas bouillir davantage , mais assez pres aussi , pour s'entretenir chaud & mitonner.

Le café ainsi préparé , & pris à la dose d'une tasse ordinaire , imprime à toute la bouche une saveur amere , sans acrété , pourtant un peu austere & stiptique , qui plaît plus ou moins , selon la diversité des goûts , mais en général plutôt désagréable que satisfaisante. Il excite dans l'estomac une chaleur momentanée , & peu de temps après , cette sensation se communique à tout le corps. On est plus ou moins agité , inquiet , échauffé. Quelques-uns fuent , d'autres urinent plus que de coutume , mais bientôt l'équi-

libre se rétablit dans toute la machine.

Cette maniere d'user du café est médicinale , & ne convient en santé qu'aux personnes qui y sont habituées. La méthode salutaire , celle qui convient à tous , c'est celle qui est généralement adoptée , de corriger le café par le sucre. Ce sel essentiel qui s'unir fort bien avec lui , le modifie de maniere à le rendre propre à tout tempérament, mais selon certains degrés , & dans certaines circonstances.

Le café n'est plus alors aussi incendiaire, ni aussi actif qu'auparavant. Cependant si l'on n'est pas habitué à en user , il a coutume d'empêcher de dormir. Il agite le sang , & tous les nerfs de la machine. Les personnes d'un tempérament sec , qui ont peu de bonne bile , se trouvent aussi communément émues par le café. De-là sa premiere vertu , d'empêcher le sommeil. Chez les sujets gras au contraire , chez ceux d'un tempérament humide , & chez les personnes

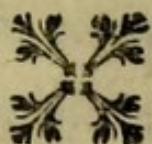
qui en font habituellement usage , le café hâte & facilite la digestion. Il donne aux viscères du bas-ventre un surcroît d'action dont ils ont besoin ; le calme des sens en est la suite ; il regne par-tout un heureux équilibre ; de-là sa seconde propriété , de faire dormir.

En aidant la digestion , en augmentant l'action des viscères du bas-ventre sur les aliments , le café ne peut manquer d'appaiser les maux de tête qui sont l'effet d'une condition contraire. Il dissipe donc aussi les vapeurs qui ont la même cause. De-là sa troisième qualité , de calmer les douleurs de tête & les accidents vaporeux , escorte & suite nécessaire des mauvaises digestions.

Enfin la chaleur que le café communique à l'estomac , se répand par toute l'habitude du corps. La circulation accélérée gonfle les vaisseaux , les remplit , & quelquefois les ouvre. De-là l'augmentation des sécrétions & des excrétions , singulièrement de la sueur & des urines ;

L'éruption des regles chez les femmes ; que le café a souvent excitées & favorisées.

Le café , tel que l'on en prend tous les jours , est donc une sorte de remede aromatique , amer , médiocrement chaud , ami de l'estomac , qui ne fait de mal à personne , quand on le prend hors des temps d'indisposition , quand il n'y a rien à craindre de la part d'une faburre dépravée , & qu'on évite les excès , partout & toujours préjudiciables. Une regle bonne à suivre ici , c'est d'éviter le préjugé qui pourroit interdire le café à telle personne , à laquelle il feroit le plus grand bien , comme le permettre à telle autre , à qui il devroit être rigoureusement défendu.





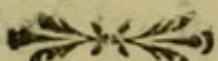
CHAPITRE XII.

Des moyens de prévenir certaines maladies vulgaires, & d'en arrêter les progrès.

A P H O R I S M E C X I X.

Contre la passion amoureuse.

SALVIA cum rutâ faciunt tibi pocula tutâ:
Adde rosæ florem, minuuntque potenter amorem.



Sauge & rue infusée est un breuvage heureux;
Mais la rose le rend perfide aux amoureux.

S C H O L I E S.

I.

DE toutes les passions qui agitent le cœur de l'homme, l'amour, ou le besoin de se reproduire, est, sans contredit, la plus tumultueuse, la plus indompt-

table. Desir dans les premiers moments ; appétit ensuite , puis passion & fureur , ce sentiment bouleverse tout dans l'économie animale , comme il feroit dans la société , s'il n'étoit guidé , conduit , réfréné. La nature me paroît avoir en cela obligation aux loix , & la médecine s'écarte sagement de la premiere , pour se plier & satisfaire aux secondes. C'est ici , ou jamais , qu'il faut régler l'instinct par la raison. Le présent aphorisme ne peut donc pas être défectueux , pour tendre à contredire la nature , dont les loix sont d'ailleurs si respectables en médecine.

I I.

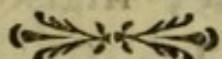
ON a vu ci-devant quelles étoient les vertus de la sauge & de la rue , chacune en particulier. L'Ecole de Salerne les regarde ici prises ensemble , & leur reconnoît des propriétés également heureuses. Je veux bien l'en croire , sans avoir fait aucune épreuve de ce mélange.

Mais je ne puis , sans expérience , accorder la même foi à la propriété qu'elle dit que la rose lui donne. Le principe odorant de cette fleur , si suave , si douce aux sens extérieurs , si favorable à l'action des nerfs qu'elle récrée , doit naturellement ajouter au principe actif de la sauge & de la rue. La rose est la vraie fleur de la volupté , & je penserois plutôt que , jointe aux deux autres , elle produiroit un effet tout opposé ; qu'elle exciteroit à l'amour , au lieu d'en appaiser les fureurs ou les feux.

*
A P H O R I S M E C X X.

Contre la petite vérole.

NE pariant teneris variollæ funera natis ;
Ilorum venis variolias mitte salubres.
Seu potius , morbi contagia tangere vitent ,
Ægrum , ægrique halitus , velamina , lintera , vestes ,
Ipseque quæ tetigit male purâ corpora dextrâ .



Crains-tu pour tes enfants la petite vérole ?
Fais-les inoculer. Moyen , dis-tu , frivole !
Fais-leur donc éviter , & les varioleux ,
Et de toucher à rien qui puisse venir d'eux .

S C H O L I E.

LA maniere de préserver un enfant des accidents de la petite vérole , en lui donnant la petite vérole , comme on le conseille dans les deux premiers vers du présent aphorisme , s'appelle *inoculation*. Cette opération doit lui donner la maladie , mais bénigne , & de façon pourtant à l'en préserver pour toute sa vie.

Il y a déjà plusieurs années que cette pratique , originaire de Circassie , nous est venue en France par l'Amérique & l'Angleterre. Les médecins qui l'ont adoptée , ont cherché à la perfectionner. La méthode la plus généralement pratiquée , est celle des SUTTONS médecins Anglois qui ont beaucoup inoculé. Elle consiste en ceci : d'abord on choisit le sujet propre à l'inoculation. Il doit être sain , mais ni trop jeune , ni trop vieux. L'enfant au - dessous de six ans , est dans le premier cas d'exclusion ; l'adulte de trente à quarante ans ,

est dans le second. On regarde les vingt premières années de la vie comme l'âge le plus favorable pour cela.

On prépare ensuite le sujet, soit par la saignée, s'il paroît qu'il y ait quelque chose à craindre de la part d'une trop grande vigueur, s'il a la fibre roide, la peau dense, velue, & peu perspirable; soit par des purgations, si l'on juge que les premières voies ayent besoin d'être nettoyées, ou que le sujet soit dans un état de cacochymie.

On le séquestre ensuite de la société, dans un lieu salubre, aéré, tempéré par une douce chaleur, soit naturelle, soit artificielle. Communément à cause de cela, les inoculateurs préfèrent le printemps & l'automne aux autres saisons de l'année, pour faire leur opération. Enfin on met le sujet à un régime doux, analepte, ou légèrement nourrissant.

Trois ou quatre jours après, on choisit du pus de petite vérole, chez une per-

sonne saine d'ailleurs , & dont la maladie n'offre aucun symptôme à redouter. Avec une lancette , dont on imbibe de pus la pointe , on souleve la surpeau dans une partie du bras ou de la jambe que l'on choisit ; on le fait le plus adroitement qu'il se peut , & l'on insinue ainsi le virus varioleux dans le sang de l'inoculé. On couvre cet endroit avec une compresse & un bandage approprié.

Quatre , cinq , six , sept ou huit jours après l'opération , le sujet inoculé ressent des symptômes avant-coureurs de la petite vérole , qui ne tarde pas à paroître , & dès qu'elle est déclarée , on soigne le malade en conséquence.

Les inoculateurs , & les partisans de cette opération d'après eux , assurent que le sujet qui a été inoculé , & qui a eu la petite vérole par ce moyen , ne l'a plus de sa vie. Que la petite vérole ainsi communiquée , n'est jamais dangereuse , ou qu'elle ne l'est que tres - rarement. Qu'elle est toujours , ou le plus ordinaire-

ment bénigne , & qu'en mettant les choses au pis , il n'en meurt pas un sur mille. Que les sujets n'en sont point marqués après la guérison. En un mot , que , suivant cette méthode , la maladie est en tout point incomparablement plus innocente que la petite vérole naturelle , qui attaque tout le monde sans distinction d'âge , de sexe , de temps , ni de circonstances , & qui est constamment meurtrière.

Les anti-inoculateurs rejettent cette méthode , parce que , disent-ils , tout le monde n'a pas la petite vérole naturelle , & l'inoculation peut la donner à des sujets qui ne l'auroient peut-être jamais eue. L'inoculation donnant la petite vérole , & un remede donné n'étant plus au pouvoir du médecin , il se peut faire que la maladie artificielle soit aussi sévere que la naturelle , sans que le médecin puisse moriginer celle-là autrement que celle-ci. Ils prétendent qu'en conséquence de cela , plusieurs sujets ont

péri de leur inoculation. De plus , ils assurent que le visage est quelquefois aussi cruellement défiguré par la petite vérole inoculée , que par la spontanée. Ils nient formellement que la petite vérole naturelle soit tres - meurtrière par elle-même , ajoutent que quand elle l'est , c'est toujours à cause de malheureuses complications avec d'autres maladies plus meurtrieres qu'elle. Ils prouvent que l'inoculation ne garantit pas plus de la rechute que la petite vérole naturelle. Enfin ils préfèrent d'être les ministres de la nature dans le traitement de la petite vérole naturelle , comme dans celui de toutes les autres maladies des hommes , à s'exposer au remords d'avoir été , ou pu être une seule fois , quoiqu'innocemment , cause de la mort d'un inoculé. Ils disent entendre sans cesse à leurs oreilles une voix qui leur crie: médecin , sauve les hommes de leurs maladies , & ne leur en donne pas de factices , ou qu'ils puissent éviter.

J'avouerai

J'avouerai pour ma part, que j'ai sincérement & sans préjugé considéré de près les avantages & les inconvénients de l'inoculation, & que je n'ai jamais pu me résoudre à la tenter, ni à la conseiller. Ayant été d'ailleurs constamment heureux dans le traitement des petites véroles naturelles que j'ai eu occasion de soigner depuis vingt ans, je me suis rangé du parti des médecins contraires à l'inoculation. Ainsi quoique j'aie inséré le présent aphorisme dans l'Ecole de Salerne, comme on dit, de ma propre minerve, je n'en suis pas pour cela moins opposé à cette prophylaxie. Je préfere de beaucoup les soins si bien motivés, les précautions si bien concertées, que M. PAULET vient de prescrire dans un ouvrage tout récent sur cet objet, & que feu M. LE CAMUS avoit conseillés dès 1768, dans un mémoire fait exprès. Je crois qu'on ne sauroit trop peser les raisons qui y sont alléguées, ni mieux faire, que de se conformer à leurs préceptes. Ils sont rendus en somme dans

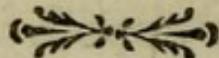
le texte de mon aphorisme , & tout le monde peut aisément se procurer les ouvrages où ils sont détaillés.

*

A P H O R I S M E C X X I.

Contre la dysurie vénérienne.

LEGITIMAM Venerem cole. Si malè captus amorem
 Prosequeris vetitum , formidans munera fæda ,
 Ut sit certa salus , sit tibi nulla Venus.
 Ut sit certa Venus , præstò tibi sit liquor unus ,
 Quo veretrum , & nymphæ priùs , & vagina laventur .
 Lotio post coïtum nova fecerit hunc fore tutum ;
 Tunc quoquè si mingas , aptè servabis urethras.



Cultive , satisfais , un amour légitime ;
 Mais si , trop attiré par l'appas d'un doux crime ,
 Tu suis d'autres Vénus , & crains leurs fruits honteux ,
 Pour te sauver de mal , renonce à de tels feux.
 Ou si quelque lien t'oblige en cette affaire ,
 Voici ce que je peux te conseiller de faire :
 Prends soin de te laver d'eau pure auparavant ;
 Prends soin que ton amante en fasse tout autant ;
 Et quand du lieu sacré ta prudente sortie
 Aura d'un long péril préservé ta partie ,
 Lave-toi de nouveau , pisse dans le moment ,
 Et tu pourras toujours uriner librement .

S C H O L I E S.

I.

S A N S doute il est dans l'ordre de la santé, comme dans celui de la nature & des loix, que les deux sexes s'unissent. Les individus disparaissent, l'espèce dure, & ce violent désir qui porte un sexe vers l'autre, est chez les animaux, le vrai moyen dont l'auteur des choses se sert pour les éterniser. Mais afin de parer aux guerres, aux plus affreux tumultes qu'un instinct aussi terrible que l'amour ne manqueroit jamais de jeter parmi les hommes, les loix ont obligé le désir à se renfermer dans de justes limites, & le mariage a remédié puissamment à ses plus désastreux effets. L'amour ainsi devenu légitime, peut se satisfaire, & rempli, il contribue beaucoup à l'entretien de la santé. C'est de cet amour que le commencement du présent aphorisme conseille de faire usage. Le reste enseigne

O 2

à de malheureux époux à se préserver des maux qui suivent ordinairement l'amour vulgivague du libertin. On voit que le moyen est simple & facile. Il ne consiste que dans des lotions d'eau pure avant & après l'action. Cependant c'est à mon avis, tout ce que l'art peut faire de mieux, & qui soit en même-temps conforme à la raison, à la vérité, au succès.

Je le fais : depuis que la médecine traite méthodiquement les maladies vénériennes, on a soigneusement recherché les moyens d'en débarrasser l'humanité. On l'attaque de tous côtés, avec toute sorte d'armes, & l'art n'a point à se reprocher des travaux perdus. La vérole est adoucie au point, que si les soins sont continués quelques lustres encore, il y a lieu d'espérer que bientôt elle s'anéantira tout-à-fait. Encouragés par les succès & soutenus par l'amour des hommes, les médecins méditent déjà depuis plusieurs années d'empêcher la contagion, de couper cours au mal dès

avant qu'il paroisse , & le comble des vœux seroit assurément comme le triomphe de l'art , l'invention d'un prophylactique infaillible de la maladie. Mais je le dis librement & sans prévention , après avoir mûrement réfléchi sur cet objet : le préservatif est introuvable , & quoi- qu'on ait cru & voulu faire croire qu'on l'avoit fabriqué , je ne l'en juge pas moins impossible. Il est temps de donner mes raisons ; les voici détaillées dans le scholie suivant.

I I.

Un préservatif , dans le cas présent , doit obvier à tous les accidents qui peuvent favoriser la contagion. S'il existe une seule voie , par où le virus puisse se glisser , c'en est fait ; le moyen n'est plus infaillible ; le préservatif cesse d'en être un ; le mal entrera par la porte qui lui sera ouverte. Que sera-ce , & que dire , si le prophylactique , non - seulement ne ferme pas tous les chemins à la conta-

gion, mais s'il lui en ouvre encore quelqu'un qui n'étoit pas ouvert auparavant ? Or je vais le démontrer : tout préservatif, quel qu'il puisse être, aura de nécessité ce double défaut.

D'abord, on ne conçoit pas qu'un remede, quel qu'il soit, pare à tous les inconveniens possibles.

Les médecins conviennent que le virus vénérien est le miasme délétère d'une humeur produite par les organes excréteurs de la génération ; qu'il se communique d'un individu à l'autre par la mutuelle conjonction ; que l'humeur virulente & contagieuse est sujette à mille modifications, dont les unes sont naturelles, & les autres purement accidentelles ; que la disposition des sujets à contracter l'infection, dépend autant du concours de certaines circonstances, que de sa propre nature, & que par conséquent elle varie d'un tres-grand nombre de manieres. D'après cela, voici comme je raisonne,

Personne n'ignore , personne ne doute que le virus vénérien ne s'exalte plus ou moins par la chaleur animale , & par celle de l'athmosphère ; donc il est plus pénétrant , plus actif , dans certaines circonstances que dans d'autres .

L'humeur virulente peut couler plus ou moins abondamment , en un temps que dans un autre ; donc le virus est susceptible de différente intensité , peut être plus ou moins concentré , selon la diversité des agents propres à le faire couler .

Toute humeur qui n'a point subi l'action des organes animés , qui tendent à la dompter & à la détruire , a nécessairement quelque chose de plus vif , de plus subtil , de plus contagieux , que celle qui a été exercée , travaillée , amortie . Ou bien , une humeur qui a vieilli , qui a pris de nouvelles forces , qui s'est accrue par le défaut des soins propres à l'émousser , est plus pernicieuse , plus à craindre , que si elle eût été délayée , étendue , affoiblie par des remèdes appropriés ; donc

le virus vénérien peut avoir, à raison de sa nouveauté, ou de son ancienneté, différente énergie, différente exitiabilité.

Rien ne varie tant que la manière dont la contagion peut se faire lors du congrès des deux sexes. Le séjour dans le lieu périlleux est plus ou moins long ; donc il est plus ou moins dangereux.

L'un des individus est plus ou moins ardent que l'autre , conséquemment plus ou moins susceptible d'être moriginé , de se contenir. S'ils sont également ardents tous deux , le péril croît également pour tous deux.

L'atmosphère est peut-être échauffée par un soleil d'été : une chaleur artificielle a peut-être mis l'un des deux individus , les a peut-être mis tous les deux , dans un état de transpiration abondante ; les pores feront donc plus ou moins dilatés chez l'un que chez l'autre , ou ils le feront également chez tous les deux ; il est donc des circonstances , où la disposition des sujets augmente du double le danger de la contagion.

Enfin , le virus peut être rendu plus ou moins actif dans l'un que dans l'autre , par une action plus ou moins vive , plus ou moins répétée ; donc l'exemption de la contagion , pour une première fois , peut n'être point un garant d'exemption pour une seconde , ou pour une troisième .

Cela bien établi , quelle sera la substance simple ou composée , qui mettra à souhait , sur-le-champ , dans un degré de chaleur innocent , pour le cas dont il s'agit , & deux corps animés , & l'atmosphère qui les environne ?

Quelle substance , naturelle ou artificielle , énervera suffisamment , & sur-le-champ , un miasme presque insensible , qui sera caché dans la moindre quantité possible d'humeur rarement soluble dans toute sorte de menstrue ; ou quelle substance en tarira tout d'un coup la source la plus abondante ?

Quel remede , simple ou composé , sera capable de resserrer les pores de l'un des

deux combattants , en même temps qu'il dilatera ceux de l'autre ?

Quelle matière , brute ou façonnée , saura dompter , à l'instant , chez des êtres différents , dans des lieux , des temps , des circonstances totalement dissemblables , l'extrême activité d'une humeur rendue âcre & corrosive par la stagnation , par le défaut de soin , & la même humeur ayant toute l'énergie de la nouveauté ?

Ne semble-t-il pas que la substance préservative doit dans tous ces cas pouvoir faire & défaire en même-temps , agir à la fois sur les individus & sur les choses , savoir , pour ainsi dire , se battre à toute main & dans tous les sens , exercer une puissance en quelque sorte universelle ?

Or , s'il est physiquement impossible ; s'il est absurde de croire qu'une pareille propriété puisse résider dans aucune substance naturelle ou artificielle , ne doit-on pas conclure que le préservatif cherché

ne sauroit absolument parer à tous les accidents possibles qui favorisent l'infection dans le commerce vénérien ?

Mais je vais plus loin ; je dis qu'il ouvrira nécessairement des voies de contagion qui étoient fermées auparavant , qu'il la favorisera lui-même , & voici comment je le prouve.

La substance préservative sera nécessairement molle ou liquide , car c'est un axiome en chymie , que les corps n'agitent que sous la forme fluide , *corpora non agunt , nisi sint fluida.* Comment donc l'administrera-t-on ? Sera-ce en lotion ? C'est assurément la forme la plus favorable ; c'est celle que l'aphorisme conseille. Or , les plus heureux effets d'une lotion , sont d'enlever , ou d'affoiblir l'humeur actuellement existante , & qui coule ; de tempérer l'ardeur de la partie sur laquelle on l'applique ; de dilater , ou de resserrer les pores des organes lavés ; enfin d'amortir le miasme pernicieux qu'elle trouve à l'instant sou-

mis à son efficacité sur lui. Mais tarira-t-elle en totalité la misérable humeur qu'un foyer trop fécond verse de nouveau dans tous les instants ? La lotion finie, & le miasme actuellement existant une fois enlevé, empêchera-t-elle que l'action elle-même ne le ressuscite, qu'elle ne le fasse sortir, qu'elle ne l'exprime & ne l'attire ? Non. Cependant elle levera la crainte qui fermoit une porte à la contagion ; elle rassurera la timidité. Elle enhardira donc à s'exposer. Mais qui dira que ce ne sera pas au moment le plus décisif pour la contagion, quand l'humeur virulente recommencera à couler ?

Emploiera-t-on le préservatif en injection ? Ce sera pis encore. Il est impossible d'injecter un canal dont il découle quelque humeur, sans que l'injection aille avec une certaine vitesse à la rencontre de cette humeur. Or, deux corps ne sauroient exister ensemble dans un même lieu, & deux fluides, quelqu'af-

finité qu'ils aient ensemble , s'opposent toujours une résistance mutuelle , quand ils se heurtent. Qu'arrivera-t-il donc dans le cas présent ? le voici : l'injection ayant plus de vitesse que l'humeur qu'elle rencontrera , la repoussera vers le fond du canal , & l'humeur ne revenant point avec l'injection , ira s'attacher plus haut , corrompre , si elle est vicieuse , une partie qui , peut-être , sera saine. Mais quiconque se servira d'un canal ainsi nettoyé , sera-t-il donc en sûreté ? Point du tout. N'est-il pas évident qu'il pourra tres-aisément recueillir la particule repoussée & fixée , en contracter l'infection , si elle est virulente ? Le moyen préservatif en injection , est donc périlleux , & l'est plus qu'en simple lotion.

L'onguent sera-t-il plus sûr ? En bouchant les pores , & portant avec lui la substance spécifique contre le miasme dangereux , ne pourra-t-on pas affermir son terrain , fermer le précipice ? Non , car il n'y a point de spécifique pour le

vrai médecin , il ne fauroit y en avoir , & le mouvement nécessaire à l'action a bientôt réduit à zéro l'efficacité des parties huileuses de l'onguent. Cette forme qui a été tentée si souvent , & durant tant d'années , n'est plus d'usage , parce qu'elle a été défectueuse , parce qu'elle a trompé. Il n'y a pas jusqu'à la robe que la passion a trouvée infidelle.

Enfin , ne seroit-il pas ridicule déformais de proposer une fumigation , pour corriger l'athmosphère en même-temps que la disposition des sujets , & tout l'attirail de tant de précautions n'est-il pas cent fois plus gênant qu'une privation toujours sûre ?

Le préservatif de la vérole , quel qu'il puisse être , est donc un être de raison , une chimere , un appât pour les foibles , un moyen pour les charlatans. Je le pense : il faut en mettre l'invention au nombre des impossibles qui excitent la curiosité , comme le remede universel , la quadrature du cercle , le mouvement

perpétuel , la pierre philosophale. Oui , ce seroit une pure charlatanerie que d'annoncer qu'il existe au monde une substance dont les éléments ayent la vertu spécifique de changer sur-le-champ la somme des miasmes virulents nés & à naître dans une personne corrompue. Il est démontré en médecine qu'une humeur hétérogène & nuisible à l'économie animale , ne sort jamais du corps que par une évacuation quelconque , soit accidentelle , soit critique. Il en est donc ainsi du virus vénérien. La nature ne changera pas sa marche accoutumée , dans une maladie où l'évacuation seule est utile. Qu'on lise SYDENHAM sur cet article , il me paroît vraiment admirable.

Je pourrois ajouter ici des faits qui démontrent invinciblement que la confiance dans un prophylactique de la maladie vénérienne , est la chose du monde la plus absurde , & du plus dangereux leurre ; mais j'irois beaucoup au-delà des bornes que je me suis pré-

crites dans ces notes. Je n'ai dû donner que les raisons fondées sur les faits les plus connus en médecine , c'étoient les seuls que je pusse présenter au lecteur. Le meilleur , le seul préservatif , c'est l'abstinence. Il ne faut aucun commerce avec une personne infectée , ou bien il faut s'attendre à des malheurs.

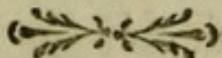
Cependant je puis confirmer ce que j'ai dit plus haut des lotions. Quelque simples que soient celles que j'ai conseillées , elles ne laissent pourtant pas d'être utiles , ni de préserver jusqu'à un certain point , sur - tout si l'on n'oublie jamais à y joindre la précaution de rendre ses urines après l'action. Elles ne dissipent pas le danger en entier , mais elles le diminuent réellement. Il ne faut pas s'y fier contre une copieuse virulence , mais on fera bien de s'en servir contre le soupçon.



A P H O R I S M E C X X I I .

Contre la poumonie.

L A C eticis sanum : caprinum post camelinum ;
Postque jumentinum camelinum , & post asininum.
Plus nutritivum vaccinum , sic & ovinum.
Si febriat , caput & doleat , non est benè sanum.



Le lait nuit dans la fievre , & dans le mal de tête ;
A l'étique il fait bien , mais c'est selon la bête :
La chevre en donne un bon , le chameau mêmement ,
Mais il céde à l'ânesse , il céde à la jument ,
Et si je veux en lait faire mon ordinaire ,
La vache & la brebis feront mieux mon affaire.

S C H O L I E .

O N reconnoît en médecine plusieurs sortes d'étisie , qui ont presque toutes leur cause dans la consomption de quelque viscere. En général , le lait convient à cette maladie , mais il en est une pour laquelle on l'emploie plus fréquemment , & avec succès. C'est la phthisie pulmonaire , connue du vulgaire sous le nom de *poumonie* , maladie très- commune

chez les jeunes personnes de l'un & l'autre sexe , & qui , passant par un grand nombre de degrés , paroît extrêmement différer d'elle-même. L'Ecole de Salerne conseille ici le lait comme préservatif de cette maladie avec tant de raison , que je ne puis me dispenser d'entrer dans un certain détail sur le présent aphorisme.

Quand une jeune personne (depuis quinze ans jusqu'à trente) a la poitrine aplatie sur le devant , le cou long , la taille svelte & haute , on dit qu'elle est conformée pour devenir poumonique , & l'observation constate la justesse de cette opinion.

Quand avec cette conformation , les joues sont fortement colorées , qu'il y a de temps en temps une petite toux seche , le mal est plus à craindre.

Quand la toux devient fréquente , & que les crachats se mêlent de quelques filets de sang ; si le corps se courbe en même-temps , sans prendre une nourri-

ture qui réponde ni à l'âge , ni à la quantité des aliments que l'on mange , le péril est grand , la maladie se décide , elle croît , fait des progrès.

Enfin, que la toux devienne grasse, après de plus fréquents & de plus abondants crachements de sang ; que la fièvre lente s'y joigne : la poumonie est confirmée.

Il s'agit ici , non de guérir cette maladie , ce n'est pas l'objet de l'Hygiène , mais de la prévenir , ou d'en arrêter les progrès. Or , c'est dans les premiers temps de son invasion , que l'on peut le mieux y réussir ; & des remèdes propres à cela , le lait est le plus universellement approuvé , le mieux conseillé & le plus efficace. Mais de quel lait le sujet fera-t-il usage ?

Le lait de vache est le plus commun , le plus à la portée de tout le monde , le plus usuel , le plus nourrissant. Celui de brebis marche immédiatement après , comme si ces deux espèces d'animaux étoient destinés à servir l'homme le plus

utilement en tout. Le lait de chevre est le plus constipant , & convient pourtant de préférence à certaines especes d'étisie. Avant tous ces laits on conseille ordinairement le lait d'ânesse , qui est plus séreux , moins mat , & suffisamment nourrissant , mais toujours au défaut de celui de femme qui seroit plus analogue à notre nature & préférable , s'il n'étoit si souvent altéré , corrompu , & rendu infinitement inférieur en qualité à celui des animaux , par le régime & les maladies de notre espece. Quant au lait de chameau ou de jument : on n'est guere en France dans l'usage de s'en servir. Le chameau nous manque , & rarement préfere-t-on le lait de jument à celui d'ânesse.

Le lait , de quelque animal qu'il provienne , contient trois substances différentes sous une forme homogene & semblable. La crème , dont on fait le beurre ; le caillé , dont on fait le fromage ; & la sérosité , que l'on nomme petit-lait. La crème est une huile mi-végétale & mi-

animale , agréable & nourrissante. Le lait comme on dit , en toute crème , est le seul utile , naturel & nourrissant. La partie caseuse est la plus dense , la plus terreuse du lait. C'est elle qui lui donne sa consistance , comme c'est le petit-lait qui lui donne sa fluidité. Quand la partie caseuse domine dans le lait nouveau , il est mat & peu coulant ; quand c'est la sérosité , il est trop liquide. Le lait qui donne la meilleure crème est le meilleur , & dans ce rapport , le lait de vache & de brebis est fort , nourrit beaucoup ; celui de chevre est nourrissant & resserrant ; celui d'ânesse nourrissant & relâchant. Mais il faut soigneusement dans cette affaire avoir égard à la matière des aliments , & au régime dont usent les animaux qui doivent fournir le lait.

J'ai traité ci-dessus des différentes propriétés du beurre , du fromage & du petit-lait dans l'usage de la vie , & pour l'entretien de la santé. Je n'ajouterai donc rien ici à ce sujet , sinon que le petit-lait

me semble la partie du lait qui a le plus d'activité, & par laquelle la crème se mêle à nos humeurs & nous nourrit.

Quand on veut se mettre à l'usage du lait, il faut avoir soin de s'y préparer par des évacuations, par haut, s'il est possible, & par bas. On choisit à la campagne un air convenable, une habitation commode. On se procure l'animal dont on veut prendre le lait, & de temps en temps on interrompt pour se purger, s'il en est besoin. A la fin, quand le lait a produit les bons effets que l'on en attendait, on se purge encore, s'il est nécessaire, & l'on reprend le régime accoutumé, mais insensiblement, comme il a été bon de ne s'en écarter qu'insensiblement, pour s'en tenir enfin au lait seul.

Le lait qui nourrit & engraisse, fait bien. Celui qui soutient, sans donner d'embonpoint, est équivoque, & pourtant plutôt bon que mauvais. Celui qui donne la diarrhée, ne passe pas, & celui qui rend

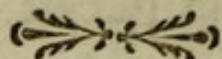
maigre , fait mal. Il fait mal , s'il donne la colique & des rapports. Celui qui constipe , passe , fait bien & nourrit.

Le lait administré à propos & d'une maniere convenable , prévient en effet la poumonie , la guérit même dans un certain degré. Il convient également dans les étisies qui proviennent de la foiblesse de quelque viscere , auquel il ne faut qu'un peu moins de travail , avec une nourriture douce & abondante. Dans ces cas il est bon d'allier , autant qu'il se peut , l'équitation au régime lactée. C'est encore un puissant moyen de prévenir la consomption. Enfin , il est des circonstances où c'est mettre le comble à ce que l'art peut faire , que de dormir dans un lieu échauffé par la chaleur de quelques animaux sains. Ce bain de vapeurs qui s'exhalent de leurs corps , soit par l'in-sensible transpiration , soit par l'haleine , nourrit par les pores de la peau. Mais je m'apperçois que j'entre dans des détails de pratique déplacés ici. Je n'irai pas plus loin.

A P H O R I S M E C X X I I .

Contre le crachement de sang.

SI cruor emanat, spodium sumptum citò sanat.



Le spode , en astringent sagement mesuré ,
Contre l'hémoptisie est remede assuré.

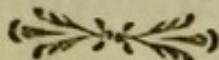
S C H O L I E .

LE spode , autrement la tuthie , est astringent. On le mèle avec d'autres remedes usités dans les cas d'hémorragie. Il se peut donner dans un julep , dans une potion , en bol , ou en pillule. Mais il faut soigneusement prendre garde , avant de l'administrer , lui comme tous les autres astringents , que l'hémorragie ne dépende pas d'une cause qui ne soit point accessible à ces remedes , ou qui en exige d'une nature tout-à-fait différente. Car cela arrive , on ne peut pas plus fréquem-
ment.

A P H O R I S M E C X X I V.

Contre le rhume.

JEJUNA , vigila, caleas dape , tuque labora ;
Respira calidum ; modicum bibe ; comprime flatum :
Hæc benè tu serva , si vis depellere rheuma.
Si fluat ad pectus , dicatur rheuma , catarrhus ;
Branchus it ad fauces ; ad nares , esto corysa.



Vous êtes attaqué d'un rhume opiniâtre ?
Eh bien ! Voici l'avis d'un habile Archiatre :
Mangez peu , travaillez , tenez-vous chaudement ,
Poussez vos vents , veillez , & buvez sobrement .
Le branchus du goſier , des poumons les catarrhes ,
Du nez le corysa font des rhumes peu rares .

S C H O L I E.

CHACUN connoît les premiers effets d'un rhume & les phénomènes qui en accompagnent l'existence. Tout rhume est un engorgement de la membrane qui tapisse les sinus frontaux , le nez , les sinus maxillaires , le pharynx , la trachée artere , le palais & les amigdales. Il s'annonce par un chatouillement qui devient âcre & douloureux à mesure qu'il avance. Il

se fait alors une abondante excrétion d'hu-
meur limpide, pituiteuse, qui gercé quelquefois la moustache & les levres. Le toucher des corps qui doivent passer par les endroits engorgés, est rude & peu facile. De-là l'enrouement de la voix, l'enchifrenement du nez, la pesanteur des yeux & le larmoyement, les sifflements de la trachée artère, la déglutition douloureuse. La toux qui s'élève ensuite annonce que le rhume descend dans la poitrine. Cet état dure communément quatre jours dans les rhumes simples & benigns, après quoi il se fait une excré-
tion vraiment critique de matière épaisse, gluante, muqueuse, & comme purulente, qui sortant en abondance, débarasse sensiblement les parties engorgées. Alors on dit que le rhume se pourrit. Il est mûr en effet, & tire à sa fin. Quand les rhumes se prolongent au-delà de quatre, sept, neuf, onze & quatorze jours, on les traite d'opiniâtres. Ils exigent beaucoup plus de soins, & des soins beaucoup

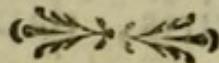
mieux entendus que le rhume simple. Les remedes que prescrit l'Ecole de Salerne dans cette circonstance, sont propres à modérer la vivacité du mal, à mûrir la crudité de l'humeur, & à en procurer la crise. On ne peut rien faire de mieux que de s'y conformer.

*

A P H O R I S M E C X X V.

*Pour prévenir les difformités de la taille
chez les jeunes personnes.*

H A C quoquè rhachiticis ritè observanda jubebis;
Crebrò purgentur, sed crebriùs invigilentur.
Quæ metuis pueris magè sunt metuenda puellis.
Hi multùm comedant, vacuumque per aera ludant;
Non sedeant, sed eant; & vitent vincla, thoraces.
Si tamen intorsum miniteur pessima dorsum,
Continuò spinam redigas in rectiùs, illam
Extendens tractu leni simul atque perenni,
Convexosque premens interdùm molliter arcus.



Pour parer aux assauts du traître raktis,
Mal à craindre à ta fille encor plus qu'à ton fils,
Fais que le médecin qui les aura vu naître,
Les veille assidument tant qu'ils auront à craître.
De les purger souvent crois qu'il est à propos;
Qu'ils mangent à gogo, folâtrent sans repos;

Loin d'eux liens & corps ; qu'ils agissent à l'aise ;
 Toujours dans un grand air, & jamais sur la chaise.
 Cependant si le dos , venant à se courber ,
 Annonce que la taille au mal va succomber ,
 Que ton adresse alors préviennet sa ruine .
 Mets à l'œuvre la main , étends vite l'épine ;
 Etends-la par degrés , toujours , & doucement ;
 Comprime quelquefois les voûtes mollement .

S C H O L I E.

ENTRE les maladies qui assiégent l'enfance de l'homme , il y en a une d'autant plus perfide , que l'on est moins en garde contre ses assauts , & d'autant plus à redouter , qu'elle est moins guérissable , quand une fois elle s'est déclarée . C'est le rakitis , connu d'abord sous le nom de chartre , puis sous ceux de nouage , de gibbosité , de bosse , & de contrefaction achevée .

Ces dénominations que l'on a ainsi données au rakitis , dans les différents états qu'il parcourt , font voir combien il est opiniâtre , & quelle est enfin sa terminaison , quand on a été assez heureux pour n'y pas succomber dans les premiers temps de son invasion .

Tous les hommes sont sujets à cette difformité, dans tous les âges de la vie, comme le démontre l'exemple multiplié d'adultes, qui sont devenus contrefaits, quoiqu'il n'y eût en apparence aucun lieu de craindre cette maladie-là pour eux. Mais ces faits ne sont pas assez communs encore pour faire loi à cet égard, & l'on est d'ailleurs trop fondé à regarder le rakitis comme une infirmité propre à l'enfance.

Il est d'observation constante que les jeunes filles y sont plus sujettes que les jeunes garçons ; les enfants des villes, plus que ceux des campagnes ; & ceux des grands, beaucoup plus que ceux des bourgeois ; de sorte que l'on peut dire du rakitis, ce que SYDENHAM a dit de la goutte : que c'est un fléau de la grandeur & de la richesse.

Le rakitis consiste essentiellement dans une foiblesse des fibres osseuses, d'où il résulte une charpente incapable de supporter le poids des parties qu'elle doit

soutenir , & de remplir complètement les fonctions auxquelles la nature l'avoit destinée. Cette foiblesse des os reconnoît pour cause un nombre prodigieux d'agents , dont les uns résident au-dedans de l'individu , & les autres au-dehors. D'autres lui sont purement accidentels. Tantôt c'est un virus inné , qui fait les plus grands ravages , à mesure que les organes de l'enfant se développent & croissent. Tantôt c'est un sang , qui pur dans son origine , devient mauvais par une mauvaise lactation , & fournit un suc osseux presque décomposé. Celui-ci doit la maladie à la foiblesse de ses parents ; celui-là à la mollesse dans laquelle on l'éleve ; plusieurs , ou aux lieux qu'ils habitent , ou à la maniere dont on soigna leurs membres dans les premières années de leur vie. Enfin , on en a vu , qui se reposant dans le calme d'une trompeuse sécurité , sont devenus contrefaits à l'âge de la puberté , précisément quand le plus grand développement des organes , n'annon-

çoit pour eux que la santé & une taille des plus avantageuses, par une vie sédentaire & appliquée.

Quel que soit le sujet rachitique, jeune ou avancé en âge, le rachitis n'en parcourt pas moins rapidement ses périodes, si l'on n'y met promptement les plus puissants obstacles. Les soins que l'on en a pris jusqu'à présent, ont été constamment plutôt préjudiciables que salutaires. Les corps sont devenus des instruments de dommage, au lieu d'obvier aux inconveniens, & les remèdes se sont tournés en poisons qui ont accéléré la perte de la taille, sans dissiper aucune des causes qu'il falloit combattre, & qu'en effet on vouloit détruire.

Cependant les choses n'en sont pas tout-à-fait au même état que ci-devant. Les années ont amené un changement favorable à cet égard. J'ai fait voir dans mon traité du rachitis publié en 1772, que l'on peut désormais prévoir cette maladie, même d'assez loin ; qu'on peut la

maîtriser, lui mettre des entraves de tres-bonne heure, & dans certaines phases, l'anéantir tout-à-fait. Enfin qu'on peut toujours lui opposer des digues, qu'elle ne surmontera jamais, si l'on a pour les maintenir, la constance qu'exige la continuité des efforts que le mal fait pour les vaincre.

Les moyens dont il s'agit sont de diverse espece: Les uns tirés de la méchanique agissent en opposant force à force, action à action, résistance à effort. Les autres puisés dans la pharmacie alterent, subjugucent, évacuent. Insuffisants, sans le concours des précédents, ils produisent, de concert avec eux, tous les effets qu'on a droit d'en attendre. Les premiers en remplissant les vues du médecin qui veut guérir la contrefaction, sont portatifs, commodes, & n'excitent aucune douleur; leur action perpétuelle & facile à graduer est maniable dans tous les sens & dans tous les cas. Les seconds sont sous sa main à portée d'être variés selon

la diversité des causes à combattre. Ceux-ci détruisent, dissipent ce qui peut miner & faire couler l'édifice, ceux-là sont un échaffaudage nécessaire pour asseoir les pieces de construction.

Parmi les remedes internes qu'exige le traitement du rakitis, les purgatifs amers tiennent sans contredit le premier lieu. Cependant il ne faut point s'en tenir à une seule espece. Tantôt les fondants, les mercuriels, & tantôt les anti-scorbutiques sont préférables. C'est la nature de la cause qui fait courber les os, qui détermine le genre de purgatif que l'on doit employer, de même que les autres remedes altérants qui doivent concourir avec les purgatifs, à produire le même effet. Des moyens méchaniques que l'on a inventé jusqu'à présent pour opérer le redressement de la courbure de l'épine, & la guérison des bosses, j'en ai assigné deux, dont l'action est la plus efficace en même-temps que la plus heureusement combinée. Le premier de ces

moyens est la machine extensive de l'épine, décrite au quatrième tome des mémoires de l'académie de chirurgie ; & le second est le fauteuil à compression, décrit & représenté comme la précédente machine dans mon traité du rakitis. Toujours l'épine difformément courbée, céde à l'action graduée de la machine extensive ; toujours on la voit rentrer peu-à-peu dans sa situation naturelle par le moyen des compressions sagement administrées.

En effet, aucun des sujets sur lesquels j'ai fait opérer de la maniere que je conseille, à quelque âge de la jeunesse qu'ils ayent été pris, n'en a ressenti d'incommodité douloureuse. Tous s'en sont trouvés si bien, que d'infirmes qu'ils étoient auparavant, on les a vus en fort peu de temps recouvrer la santé, & prendre de l'embonpoint. Si les cures n'ont pas toujours été complettes, ç'a été ou à cause de quelque impossibilité physique absolument insurmontable à l'art humain, ou à cause du défaut de persévérance de la

part des malades dans l'usage des moyens. Mais n'ayant jamais promis plus que je ne pouvois tenir , & jamais manqué de tenir au-delà de ce que j'avois promis, l'art ne s'est point trouvé en défaut. Des essais faits en province par d'habiles chirurgiens , ont donné les mêmes résultats, ont eu les mêmes succès.

Et moi , pour constater de plus en plus leur efficacité , j'ai été jusqu'à prendre chez moi des jeunes sujets ricketiques de l'un & l'autre sexe, pour les traiter. Or je puis assurer que mes efforts ont constamment réussi au gré de mes désirs , & que c'est ma propre expérience qui m'a mis à portée d'établir le présent aphorisme, dont j'ose croire avoir enrichi la médecine.

Mais si l'enfance seule est sujette au ricketis , quels soins n'en doit-on pas prendre dans les temps heureux où rien ne paroît encore ? Si l'on a des moyens propres à prévenir & à dissiper cette maladie , pourquoi négliger d'en faire usage ? N'est-ce pas vouloir demeurer dans les

maux de l'ignorance ? N'est-ce pas vouloir être difforme de plein gré. Rien ne paroît donc désormais plus utile, ni même plus nécessaire, qu'une inspection de la taille des enfants, depuis leur naissance, jusqu'à l'âge de puberté. Les enfants des grands étant les plus exposés, & ceux dont la taille est pourtant le plus à ménager, il semble que cette inspection devroit être rigoureuse pour eux. Ceux des Rois eux-mêmes les plus précieux dans l'espèce humaine, y étant malheureusement aussi en bute, il semble que le même examen leur devient absolument indispensable. Les avantages qui en résulteroient méritent la plus grande considération.

Premièrement un médecin qui feroit une inspection telle que je la désire ici, étant au fait de l'économie animale, & de l'action qu'exercent sur nos corps les différents objets qui nous environnent, feroit une inspection éclairée. En second lieu, reglant de concert avec les autres

préposés au gouvernement de la santé des enfants , les choses dont le concours ou l'action particulière pourroit leur être préjudiciable , à cet égard , il écarteroit sûrement les causes les plus puissantes de la redoutable difformité. Troisièmement en épiant avec soin les différentes attitudes auxquelles les enfants s'abandonnent comme d'eux-mêmes , il réussiroit à prévenir l'effet d'un agent des plus à craindre. Enfin , en examinant assidument & avec le plus grand scrupule la taille & la forme des enfants , il saisiroit infailliblement le point fatal où la contrefaçon commençante avertit qu'il est temps d'agir , & permet les remedes de tout genre les plus prompts & les plus efficaces. J'ai constamment observé que sur cinquante enfants , dont la taille est perdue sans ressource , il y en quarante dont on pouvoit prévenir & empêcher la difformité , & dix que l'on auroit pu rectifier assez pour les rendre sains & passables , si l'on s'y fût pris de bonne heure .

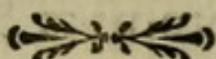
& que l'on eût suivi le traitement que j'ai indiqué dans mon aphorisme.

Ces réflexions simples & vraies m'ont paru bonnes à mettre au jour , dans un temps où la malheureuse difformité dont je parle est extrêmement commune , & où la physique & la médecine perfectionnées peuvent pourtant le mieux s'accorder & se joindre , pour la prévenir & la détruire.

A P H O R I S M E C X X V I .

Contre l'excès de boisson.

Si nocturna tibi noceat potatio vini ,
Matutinâ horâ rebibas , & erit medicina.



As-tu de vin la nuit surchargé ta poitrine?
Bois encore au matin , ce sera médecine.

S C H O L I E .

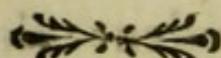
ON chasse un clou par un autre clou , dit-on ; mais on ne dissipé pas l'ivresse en buvant toujours du vin. Le remede qui

Tuit est meilleur pour cela, comme pour le mal contre lequel on le recommande.

A P H O R I S M E C X X V I I .

Contre le mal de tête provenant de l'excès de boisson.

Si capit is dolor est ex potu , limpha bibatur ,
Ex potu nimio nam febris acuta creatur.
Si vertex capit is , vel frons , æstu tribulentur ,
Tempora fronsque simul moderatè sæpè fricentur
Morellâ coctâ , infusovè fisone laventur ;
Istud namquè malo capit is prodesse putatur.



Si pour avoir trop bu la tête te fait mal ,
Bois de l'eau ; cet excès pourroit t'être fatal.
Si ton crâne , éprouvant une chaleur brûlante ,
Semble ne contenir qu'une moëlle bouillante ,
Voici pour te guérir un moyen sûr & prompt :
Frotte peu , mais souvent , tes tempes & ton front ,
De marc chaud de morelle , ou bien d'eau de ciguë .
Un excès en boisson cause une fievre aiguë .

S C H O L I E .

R IEN n'éteint mieux le feu que l'eau jettée dessus à foison. L'excès du vin met dans le corps une chaleur contre-

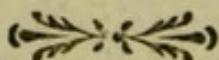
nature, & cause en effet une fievre aiguë plus ou moins dangereuse. La boisson aqueuse est sans contredit le vrai remede à ce mal. Le marc de morelle ou celui de ciguë, de même que les eaux distillées de ces plantes, & simplement l'eau chaude, appliqués en cataplasme ou en embrocation sur le front & sur les tempes, ne sauroient être nuisibles. Les parties aqueuses & calmantes, s'insinuant par les pores absorbants de la peau, gagnent le tissu cellulaire, & pénétrant dans la masse du sang, le rendent plus doux & plus coulant. D'ailleurs en calmant l'irritabilité des nerfs, il est nécessaire que la douleur cesse ou diminue. On peut encore dans le cas dont il s'agit, employer l'oxycrat. Ce remede est fort bon dans le mal de tête qui vient de pareille cause.



A P H O R I S M E C X X V I I I .

Contre la fistule.

AURIPIGMENTO sulphur miscere memento :
His decet apponi calcem , calcique saponem :
Quattuor hæc misce : commixtis quatuor istis ,
Fistula curatur , quater ex his si repleatur.



Au souphre , à l'orpiment , sagement mêlangés ;
Le savon & la chaux , avec art engagés ,
Font un médicament , dont quatre fois remplie ,
Une fistule en peu se trouvera guérie.

S C H O L I E S .

I.

P O U R guérir une fistule , il faut tou-
jours en découvrir le fond , soit par dila-
tation , soit par incision , soit par ustion .
On y place des médicaments suppuratifs ,
détersifs & cicatrisants selon les temps , &
l'on en vient ordinairement à bout . Mais
d'assurer que l'orpiment , le souphre , le
savon & la chaux mêlangés ensemble ,

ou même combinés , donneront un remede spécifique , dont il ne s'agira que de remplir quatre fois la cavité d'un ulcere fistuleux , pour le guérir , c'est ce qu'il faut bien se garder d'espérer & même de croire possible.

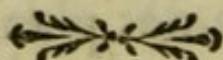
I I.

Je ne dois pas ici passer sous silence une sorte de singularité dans la logique des auteurs qui ont commenté avant moi l'Ecole de Salerne. Ils ont dit que cet article de la fistule avoit fait l'objet de la réponse de l'Ecole de Salerne au Roi ROBERT , & ils assurent dans leur historique , qu'elle ne conseilla que la succion de la playe , qui fut exécutée par la princesse épouse du malade. Mais si tout cela est vrai , il ne falloit pas conseiller la succion au roi ROBERT , comme un moyen unique de guérir la fistule , ou il ne falloit pas faire cet aphorisme qui ne conseille pas la succion. Car en tout , & toujours , on doit être conséquent.

A P H O R I S M E C X X I X.

Contre le poison.

ALLIA, ruta, pyra & raphanus, cum theriacâ, nux,
Præstant antidotum contrâ mortale venenum.



Ail, poires, rue & noix, thériaque & raiforts,
Des plus mortels poisons confondent les efforts.

S C H O L I E.

IL y a beaucoup d'espèces de poisons, & d'antidotes, dans les trois règnes de la nature. Je n'entrerai donc point à ce sujet dans des détails qui ne pourroient manquer de me porter bien au-delà des limites que j'ai dû me prescrire dans ces remarques. Je me contenterai de dire un mot des antidotes qui se trouvent sous la main, dont on peut avoir le plus fréquemment besoin, & qu'on trouvera détaillés d'une manière beaucoup plus satisfaisante dans un ouvrage récent de M. NAVIER sur cet objet.

On a vu dans l'aphorisme LXXVIII, que le vinaigre est un fort bon antidote contre l'asphyxie causée par la vapeur du charbon, mais à titre de stimulant, comme tous ceux que l'on peut vanter en pareil cas. Il en est encore un, contre le virus narcotique des plantes & des préparations somnifères, mais à titre de sel, & l'acide du citron, des oranges, des groseilles, sert alors avec autant d'efficacité. La morsure des serpents, de la vipere, se combat à merveille par l'alkali volatil, qui se retire de l'urine & du sel ammoniac. On en bassine l'endroit mordu, on en prend en même-temps à l'intérieur quelques gouttes dans un verre d'eau, & la sueur qui vient ensuite entraîne le virus avec elle. Cet antidote peut encore être d'usage dans la morsure d'un animal enragé, pour laquelle on emploie également le breuvage composé des substances citées dans le texte du présent aphorisme; d'où il suit que ces contre-poisons ne sont réellement utiles, qu'à titre d'altérants, ou de

sudorifiques. Les poisons acides, tels que l'huile de vitriol & l'eau-forte, se combattent efficacement par une abondante boisson de liqueurs alkalines, de lessive, d'eau de savon, les plus concentrées que l'on puisse avaler. Les corrosifs tirés du règne minéral, soit la rouille de cuivre, soit celle de plomb, & les sels métalliques s'affoiblissent considérablement par la boisson copieuse d'eau chaude, d'huile d'amandes douces, de lait doux, & des mucilages de guimauve ou de graine de lin. Mais il faut pour réussir, que la dose du poison soit faible. Si elle étoit trop forte, ces secours ne suffroient point ; ils n'empêcheroient pas la mort.

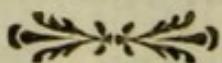


A P H O R I S M E C X X X.

Pour préserver des dangers de l'enfancement dans la mauvaise conformation du bassin.

PELVIS in angustâ parientis fauce retentus,
Quâ via factâ, ruet non multis nisibus infans,
Si faciet medicina viam, si dextra juvabit.
Nec jam cæsareum vulnus Lucina requiret;
Symphiseos pubis dissectio ritè peracta
Damnatos leto partus simul atque parentes,
Protinus & certò, dulces servabit ad auras.

At mitemne adeò pubis divisa medelam
Matribus ac pueris feret, ars ut mitius ullum
Auxilium nequeat, vel convenientius ullum,
Quod possit repeti quoties natura jubebit,



A la femme en travail , dont l'étroite structure
Retient dans la prison sa tendre géniture ,
Les potions , la main , prêteront des secours
Qui de l'une & de l'autre assureront les jours.
Meres , ne craignez plus que l'art alors n'en vienne
A l'opération qu'on dit césarienne.
Le pubis divisé d'un fer adroit & doux
Sauvera vos enfants , innocemment pour vous.

S C H O L I E S.

I.

COMME il s'agit de chirurgie au présent aphorisme, on sera peut-être surpris de le voir inséré dans un traité d'hygiène. Mais il n'y est pas moins bien placé que celui que j'ai précédemment ajouté sur le raktitis, & pour le juger tel, il suffit de considérer quatre choses. La première, que l'hygiène est essentiellement l'art de prévenir les maladies. La seconde, que toute chirurgie n'est par sa nature qu'un moyen dont la médecine se sert contre certaines maladies, comme elle se sert de la diète & de la pharmacie contre certaines affections, d'un autre caractère. La troisième, que la grossesse d'une femme conformée de maniere à ne pouvoir permettre à un enfant à terme de venir

au

au monde par les voies naturelles , est une maladie certainement mortelle pour un & même deux individus. La quatrième enfin , que l'accouchement peut être un prophylactique , aussi bien que la saignée , dont l'Ecole de Salerne va traiter , aussi bien que l'inoculation qui a fait tant de bruit. La vérité de ces propositions saute aux yeux , & ce seroit perdre le temps , que de s'amuser à la démontrer.

I I.

ON dit qu'une femme est mal conformée pour accoucher , quand les os qui composent le bassin , sont chez elle , ou mal faits , ou mal articulés entr'eux , de façon qu'ils ne laissent dans la cavité qu'ils forment , qu'un espace modique , & trop petit , pour qu'un enfant de neuf mois puisse y passer & parvenir à la lumiere. Cet espace nécessaire à la sortie d'un enfant hors du sein maternel , est circonscrit par un rebord osseux que l'on

connoît en médecine sous le nom de *détroit*. Sa partie supérieure s'appelle *détroit supérieur*, & son inférieure *détroit inférieur*. Pour être bien conformé, il doit avoir environ quatre à cinq pouces de diamètre. Quand il en a moins, l'accouchement devient de plus en plus difficile par les voies ordinaires, proportionnellement aux degrés d'étroitesse, & il est aisément de voir, sans que j'en dise davantage, que la difformité peut enfin aller jusqu'à le rendre totalement impossible.

III.

QUAND la conformation n'est pas assez vicieuse pour rendre l'accouchement impossible à neuf mois de grossesse, on l'aide au moment par des potions fortifiantes, des médecines indiquées, des métrenchytes adoucissants, émollients, propres à favoriser la dilatation des voies naturelles. La main d'un accoucheur intelligent & adroit, peut le terminer avec toute espece d'avantages. Mais si la mau-

vaise conformation est telle , que le fœtus ne puisse absolument franchir les détroits par les forces naturelles , ni par aucun des secours précédents , il faut pour lui procurer le jour , aussi bien que pour sauver la mère , de trois choses l'une : ou agrandir le détroit , ou diminuer le volume de l'enfant , ou enfin lui faire des routes artificielles. Ce raisonnement est celui qui se présente naturellement à tout esprit éclairé , juste & curieux de servir l'humanité dans la malheureuse circonference dont il est question.

C'est probablement celui que l'on fit au premier besoin , mais qui probablement aussi ne fut pas réfléchi , comme l'exigeoit l'importance de la matière. L'espece de fatalité qui fait que dans certains projets l'esprit humain s'attache fortement à ce qu'il saisit d'abord , & qui lui présente quelque facilité dans l'exécution , dirigea sans doute en cette affaire , & des trois moyens qu'il falloit méditer avec la plus scrupuleuse attention , celui

qui parut le plus prompt & le plus aisé fut celui qu'on adopta. On crut voir qu'il étoit tout simple de faire au ventre d'une femme grosse une ouverture assez grande ; assez profonde, pour permettre à la main d'un accoucheur d'aller au fond de la matrice, étonnée de se voir attaquée par le fer & divisée dans sa substance , tirer un enfant qui n'étoit pas fait pour en sortir ainsi. On fit l'opération césarienne sans se douter que le moyen le plus simple en apparence pourroit être en effet le plus difficile & le plus dangereux , comme il est sans contestation le plus cruel. On dit pourtant que la première fois elle fut heureuse, & il est certain que depuis on l'a faite encore avec succès. Mais cela doit-il suffire pour arrêter l'émulation ? Non certe. On ne sauroit envisager de sang-froid l'opération césarienne sur le vif , & plus on en considère de près les dangers , plus on en est effrayé. Néanmoins elle est utile , & la seule qui convienne , dans les conceptions ventrales ;

dans la rupture de la matrice, lorsque par les efforts de l'enfantement, le fœtus vient à la crever, & qu'il se dévoye dans la cavité du ventre; après la mort d'une femme, quand on peut encore sauver l'enfant, sinon pour le monde, du moins pour la vie éternelle.

Revenant donc aux premières considérations à faire pour les cas de mauvaise conformation, M. SIGAULT, médecin de la faculté de Paris, a jetté les yeux sur le premier moyen, l'agrandissement du bassin. Ayant observé la conduite de la nature durant la grossesse, depuis l'instant de la conception, jusqu'au terme de l'accouchement, il a vu que les symphyses des os du bassin s'infiltroient toutes peu-à-peu, s'étendoient, se dilatoient; que par les douleurs de l'enfantement, elles se rompoient quelquefois, s'écartoient, & il en a conclu, justement sans doute, que la nature elle-même indiquoit d'agrandir les détroits pour favoriser la sortie de l'enfant hors du sein de

sa mere. Il a donc osé le premier l'imiter dans ses plus hardis efforts, & diviser la symphise du pubis, chez une femme contrefaite, dont les accouchements précédents avoient été constamment des plus terribles, & toujours funestes aux enfants. Son opération, heureuse pour le dernier né, n'a eu aucune suite fâcheuse pour la mere, & déjà répétée avec succès dans quelques villes éloignées, elle montre à l'univers que M. SIGAULT vient de lui rendre un service des plus signalés.

C'est cette opération que l'aphorisme conseille de substituer à l'opération césarienne dans tous les cas d'accouchement impossible par la mauvaise conformation du bassin, hors de ceux où j'ai dit que la césarienne étoit seule de mise & convenable. Elle est en effet beaucoup plus simple en elle-même, d'un appareil bien moins effrayant, d'un succès bien plus assuré. Cependant il faut le dire : il reste encore des doutes à lever, avant que d'établir sa prééminence sur tout au-

tre moyen. Elle a réussi une fois, dans un accouchement où il ne pouvoit y avoir de ressource qu'en l'opération céfarienne, c'est fort bien ; elle réussira constamment dans le même cas, je le veux. Mais sera-ce sur un même sujet ? Une femme mal conformée peut avoir successivement plusieurs enfants : celle qui aura été sauvée des dangers d'un premier travail, par la section de la symphise, le sera-t-elle sûrement par la même opération, une seconde, une troisième, une quatrième fois ? Le cartilage de la symphise est-il toujours souple, infiltré, disséable chez tous les sujets, dans toutes les grossesses ? Est-il, comme la peau, susceptible d'être coupé plusieurs fois au même endroit, sans qu'il y ait à craindre que la réunion manque ? Le tissu cellulaire, qui lie la vessie & l'urethre à l'arcade du pubis, prêtera-t-il toujours, sans qu'il arrive aucun accident à ces parties ? Enfin n'est-il point de secours plus doux encore que la section de la symphise,

pour remplir les vues de l'art dans le cas dont il s'agit ? N'en est-il point de plus facile , & qu'on puisse répéter sans nul risque imprévu , autant de fois qu'une femme mal conformée deviendra grosse , & sera dans le cas d'accoucher ? L'aphorisme du moins en indique un d'une manière positive. Voyons en quoi il consiste , & chacun verra comment l'apprécier.

IV.

EN 1767, tandis que M. SIGAULT s'occupoit des moyens d'agrandir les passages osseux qu'un enfant doit franchir pour venir au monde, je jettois des regards curieux sur la marche de la nature dans les diverses especes d'accouchement. J'observois que l'accouchement arrive indistinctement dans tous les temps de la grossesse. Que parmi les accouchements avant terme il y en a de funestes à la mere & à l'enfant , d'autres qui ne le sont qu'à l'enfant , & d'autres qui ne le sont ni à l'un

ni à l'autre. Que ceux qui arrivent dans les six premiers mois de la gestation ne donnent point d'enfants viables, si ce n'est quelquefois, mais tres-rarement, au sixieme, par une exception à la loi générale. Que ceux de sept ou huit mois, donnent souvent des enfants capables de vivre, quoique plus foibles que ceux qui viennent au monde au terme naturel de neuf mois. Que des diverses causes qui procurent l'accouchement, les unes sont violentes, les autres tempérées, les autres insensibles. Que ces dernieres font naître un accouchement qui n'a communément rien de contre nature, sinon d'être pré-maturé, & de ne donner qu'un fœtus délicat, quoique viable quelquefois, mais que les premieres, telles que les hémorragies & les convulsions, les chutes, les pressions, les meurtrissures, &c. déterminent un accouchement toujours allarmant & affreux, toujours funeste aux meres & aux enfants, si l'on ne fait y apporter remede au plutôt. Que le fœtus

n'a jamais rien à craindre de l'accouchement en lui-même , mais tout de l'atrocité des causes qui déterminent son expulsion,tout des accidents qui peuvent accompagner sa sortie, tout de ce qu'il naît avant de pouvoir vivre de sa propre vie. Que les enfants viables , qui ont eu le bonheur d'échapper à l'action immédiate de la cause déterminante de l'accouchement , s'ils ont encore celui de venir à la lumière sans difficulté , vivent ordinairement , qu'ils fournissent leur carrière comme s'ils étoient nés au terme naturel , & qu'il n'est pas rare de rencontrer dans la société , des hommes qui ne sont venus au monde qu'à sept ou huit mois de grossesse.

De ces observations , qui sont sûres & incontestables , j'ai tiré les conclusions suivantes , relatives à l'objet en question. La première , que la matrice pouvoit innocemment se contracter , & conséquemment se débarrasser de son fardeau , dans tous les temps de la grossesse. La seconde ,

que les risques que les meres & les enfants courroient dans certains accouchements, dépendant, non de l'accouchement, mais uniquement de sa cause, ils n'étoient ni toujours mortels, ni toujours inévitables.

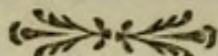


C H A P I T R E X I I I.

De la saignée.

A P H O R I S M E C X X X I.

DENUS-SEPTENUS vix phlebotomum petit annus ;
Spiritus exit enim nimius per phlebotomiam ,
Spiritus & vini potu haud mox multiplicatur ,
Humorumque cibo damnum lentè reparatur.



Ne saignez point avant la dix-septième année :
Trop de force & d'esprits s'en vont par la saignée ,
Et pour les réparer , le meilleur aliment ,
Le vin & le bouillon agissent lentement.

S C H O L I E.

LA saignée est un des plus puissants secours de la médecine , non-seulement pour guérir , mais encore pour prévenir beaucoup de maladies. Les anciens médecins , qui ignoroient la circulation du sang , ne faisoient guere moins saigner

ment où sa délicatesse lui permettroit de venir au monde, & sa conformation de survivre à sa naissance. Je fis ainsi de l'accouchement de nécessité de M. Puzos, un accouchement d'élection.

J'allai plus loin encore. Ayant consulté l'expérience des accoucheurs les plus consommés, & voyant que les faits cadroient parfaitement avec la théorie de mes réflexions, j'établis en dogme que si la chose étoit faisable, elle étoit nécessaire, & que c'étoit un devoir aux médecins de la mettre à exécution. C'est d'après ces considérations que j'ai fait le présent aphorisme. Ce que j'ai dit de la méthode à pratiquer est sans doute plus que suffisant pour les artistes, & ce que j'en dirois de plus, seroit au moins inutile pour le reste de mes lecteurs.



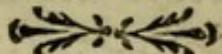


CHAPITRE XIII.

De la saignée.

A P H O R I S M E C X X X I .

DENUS-SEPTENUS vix phlebotomum petit annus ;
Spiritus exit enim nimius per phlebotomiam ,
Spiritus & vini potu haud mox multiplicatur ,
Humorumque cibo damnum lentè reparatur.



Ne saignez point avant la dix-septième année :
Trop de force & d'esprits s'en vont par la saignée ,
Et pour les réparer , le meilleur aliment ,
Le vin & le bouillon agissent lentement.

S C H O L I E .

LA saignée est un des plus puissants secours de la médecine , non-seulement pour guérir , mais encore pour prévenir beaucoup de maladies. Les anciens médecins , qui ignoroient la circulation du sang , ne faisoient guere moins saigner

que les modernes , qui la connaissent . Cependant ce remede n'est pas toujours salutaire , quelquefois même il est mortel , & il faut apporter le plus grand discernement dans les cas où l'on veut saigner , pour ne le pas faire à contre-temps . L'art consiste à bien saisir l'indication . Voici quelques regles générales qui pourront apprendre à distinguer si une saignée a été justement administrée ou non .

Toute saignée faite à propos est utile ; toute saignée faite hors de saison est mauvaise & périlleuse .

Une saignée trop forte est nuisible ; une saignée trop foible ne fait aucun bien .

Il n'y a , & ne peut y avoir d'étiquette pour se faire saigner ; ce doit toujours être la nécessité qui détermine cette opération .

L'âge n'est nullement indifférent pour la pratique de la saignée : ce que dit le texte du présent aphorisme à ce sujet , est on ne peut pas plus sage .

Les femmes supportent mieux la saignée que les hommes , généralement parlant ; les adultes mieux que les vieillards ; les vieillards mieux que les enfants.

Le pouls dur & plein , dans quelque cas que ce soit , indique la saignée. Il annonce l'hémorragie naturelle & critique. Jamais dans ce cas la saignée n'a fait de mal ; elle a très-souvent fait le plus grand bien.

La saignée se pratique toujours heureusement dans la pléthora sanguine , parce que le premier de ses effets , son effet le plus notable , & le plus salutaire , c'est de diminuer sur-le-champ la masse du sang , & de débarrasser les gros vaisseaux.

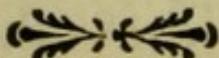
Mais la meilleure marque qu'une saignée a été faite à propos , c'est le soulagement qu'elle apporte à celui qui s'est fait saigner.

Voyons dans l'aphorisme suivant quels sont les avantages que procure la saignée sagement pratiquée.

A P H O R I S M E C X X X I I .

Utilité de la saignée.

LUMINA clarificat ; sincerat phlebotomia
Mentes & cerebrum ; calidas facit esse medullas ;
Viscera purgabit ; stomachum ventremque coercet ;
Puros dat sensus ; dat somnum ; tædia tollit ;
Auditus , vocem , vires producit & auget ;
Exhilarat tristes ; iratos placat ; amantes
Ne sint amentes phlebotomia facit.



Le mortel qu'à propos CADET (1) phlébotomise ,
A bientôt l'esprit sain ; bientôt son œil s'aiguise ;
Son cerveau se refait ; la moëlle dans ses os
Circule , & pour dormir , les stupides pavots
Lui seront désormais des secours inutiles.
Son ventre sera bon , ses viscères tranquilles.
De la saignée enfin terminons les exploits :
Elle chasse l'ennui , rend force , oreille & voix ;
Elle amene la joie ; appaise la colere ,
Et des cœurs amoureux la passion modere.

S C H O L I E .

EN détaillant ici les effets salutaires

(1) Chirurgien de Paris renommé pour bien saigner.

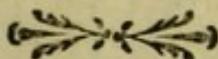
de la saignée , l'Ecole de Salerne expose les incommodités dans lesquelles cette opération fait un bon remede , & développe en même-temps les phénomènes qui l'indiquent. Cependant je dois avertir le lecteur de ne pas s'en tenir tout-à-fait , à cela , & de ne pas agir précipitamment. Il n'y a pas une seule des affections désignées dans l'aphorisme , qui ne puisse venir d'une autre cause que de la surabondance du sang. La pléthora humorale soit bilieuse , soit mélancholique , offre tous les jours dans la pratique de la médecine , les mêmes apparences , les mêmes maux , que les vomitifs , les purgatifs , les dérivants dissipent , & non pas la saignée. C'est pourquoi il faut toujours en revenir à la prudence d'un médecin qui sache distinguer la nature du mal , & quel remede il exige de préférence. Autant la saignée est profitable dans la pléthora sanguine , autant est-elle nuisible dans la surabondance bilieuse , qui n'est point compliquée avec celle de sang.

Mais je le répète ici : rien ne montre mieux la nécessité qu'il y avoit d'employer la saignée, que le soulagement qu'elle a procuré.

A P H O R I S M E C X X X I I .

Précautions à prendre dans la saignée.

HÆC facienda tibi , quandò vis phlebotomari ,
Vel quandò minuis , fueris vel quandò minutus :
Unctio , sive lavacrum , & potus , fascia , motus ,
Debent non fragili tibi singula mente teneri.



Quiconque veut saigner , ou se faire saigner ,
Sans y manquer jamais doit ainsi se soigner :
Il lui faut un bassin , l'instrument , une bande ,
De l'eau , du mouvement , un bouillon de commandee.

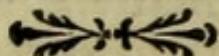
S C H O L I E .

IL faut observer ici que le mot *saigner* se rend en latin par les verbes *plebotomare* , latinisé du grec , qui signifie *couper la veine* , & par *minuere* , qui veut dire *diminuer*. Les précautions indiquées dans l'aphorisme sont sages , & n'ont pas besoin de commentaires.

A P H O R I S M E C X X X I V.

Ouverture de la veine.

FAC plagam largam mediocriter, ut citò fumus
 Exeat uberiùs, liberiùsque cror.
 Ne nervum lèdas, non sit tibi plaga profunda.



Une ample incision hâte le mouvement
 Du sang qui doit sortir, soulage promptement.
 Mais d'enfoncer beaucoup c'est dangereuse chose,
 On risque de blesser le nerf, l'aponévrose.

S C H O L I E.

C'EST ici un précepte de chirurgie &
 non d'hygiène. Il est bon à suivre; mais
 il faut remarquer que par le mot *nervum*
 les anciens entendoient les parties tendi-
 neuses & aponévrotiques, plutôt que ce
 que nous appellons *nerf* aujourd'hui. Ce-
 pendant je l'ai rendu aussi par *nerf*, à cause
 de la saignée du pied, dans laquelle on
 endommage quelquefois une petite rami-
 fication du nerf tibial qui s'étend sur la
 malléole, précisément à l'endroit où l'on

trouve la saphène plus apparente, & conséquemment plus facile à ouvrir. L'aponévrose que l'on peut blesser dans la saignée, est celle du muscle biceps brachial, sous laquelle passe quelquefois l'une des veines que l'on ouvre fréquemment dans la saignée du bras, la basilique. Cette aponévrose n'est pas même la seule partie que l'on puisse blesser dans la phlébotomie. Le tendon du même muscle est presque aussi souvent exposé qu'elle. On risque peu, ou plutôt on ne risque rien, quand on a affaire à un chirurgien instruit & adroit.

Mais il ne sera pas hors de saison ici d'avertir le public d'une grande injustice qu'il a coutume de commettre à l'égard du chirurgien par rapport à l'opération de la saignée, c'est de l'accuser d'ignorance & de maladresse, quand il n'est que prudent & trop instruit. S'il lui arrive de faire une piquûre inutile, ce que l'on appelle faire une *saignée blanche*, il est accusé d'abord par la plupart des malades, & par

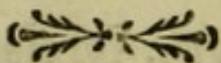
ceux qui les environnent. Mais l'inculpation est souvent d'autant plus inconsidérée, qu'elle porte le plus grand préjudice à la réputation du plébotomiste, sans aucun fondement raisonnable. La saignée est au jugement des plus habiles chirurgiens, de toutes les opérations de leur art, la plus vétilleuse & la plus glissante. Il y a des sujets qu'il est impossible de saigner selon la méthode vulgaire, & le public, qui ne connoît rien de bien fait que ce qui se fait à la maniere accoutumée, croit toujours qu'on s'égare, pour peu que l'on s'écarte du chemin battu, & blâme souvent quand il devroit louer.



A P H O R I S M E C X X X V.

Des temps où la saignée est utile.

H̄ sunt tres menses, Māius, September, Aprilis,
In quibus eminuas, ut longo tempore vivas.
Prima dies primi postremaque posteriorum
Non ullum minuit, nec carnibus anseris uti
Per senium aut juniora licet. Si sanguis abundet,
Omni mense probè confert incisio venæ.



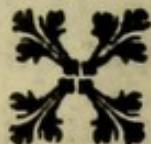
Pour l'opération comptez trois mois heureux:
Septembre, Avril, celui qu'on dédioit aux vieux.
Le premier jour de Mai, le dernier des deux autres,
Vous serez circonspect pour vous & pour les vôtres.
La saignée en ces jours, comme la chair d'oison,
Au jeune homme, au vieillard, pourroit être un poison.
Mais quand le sang abonde, & que l'artere est pleine,
N'importe dans quel mois, il faut ouvrir la veine.

S C H O L I E.

ON voit aisément que le printemps & l'automne sont regardés par l'Ecole de Salerne comme les saisons les plus favorables aux saignées de précaution. C'est en effet alors qu'elles font le plus de mise. En Avril, en Mai & Septembre, le

sang abonde davantage. Les incommodités périodiques reviennent ; la chaleur de l'athmosphère , ses vicissitudes agitent la machine; les dérangements sont alors plus fréquents & plus périlleux.

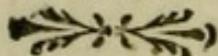
Le précepte qui vient à la suite de celui-là, de saigner en tout mois , quand il y a pléthora , est assurément des plus utiles. C'est le moment de l'indication , la voix de la nature. Mais je ne vois point pourquoi le premier jour de Mai , pourquoi le dernier d'Avril & de Septembre , la saignée seroit plus mauvaise que dans le courant de ces mois. Je ne vois pas plus clairement pourquoi la chair d'oie seroit un poison dans ces mêmes jours.



A P H O R I S M E C X X X V I.

*Des sujets à ménager & des temps où il
faut s'abstenir de la saignée.*

FRIGIDA natura & frigens regio ; dolor ingens ;
Post lavacrum , coïtum ; minor ætas , atque senilis ;
Morbus prolixus ; potûs repletio & escæ ;
Si fragilis vel subtilis sensus stomachi sit ;
Et fastiditi non sunt tibi phlebotomandi.



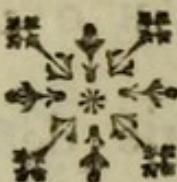
On ne saignera point en des temps rigoureux ;
Ni les sujets qui sont trop jeunes ou trop vieux ;
Ni les gens froids ; ni ceux que la douleur accable ;
Personne après le bain ; personne après la table ;
Aucun , lorsque quittant d'une amante les bras ,
Il vient de se livrer à ses tendres ébats ;
Aucun dont l'estomac est foible , ou trop sensible ;
Ni pour maux , ou dégoûts , d'une longueur pénible .

S C H O L I E.

CETTE théorie de la saignée n'est pas généralement reconnue pour être de l'Ecole de Salerne ; mais de quelque part qu'elle vienne , on ne fauroit s'empêcher d'admettre les principes qui y sont exposés , ni de reconnoître la solidité des

R

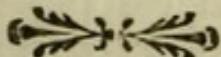
préceptes que le présent aphorisme renferme. Ils sont si clairs par eux-mêmes, qu'ils n'ont aucun besoin de commentaires. Ce seroit les affoiblir que de les expliquer. Il faut cependant les regarder comme généraux, & par conséquent comme susceptibles d'exceptions, parce qu'en effet il y en a, sinon pour tous les points, du moins pour quelques-uns. On saigne en tout temps, quand il est nécessaire. Il est des vieillards à qui il faut tirer beaucoup de sang. Il naît des enfants à qui l'on est obligé de laisser saigner quelque temps le cordon ombilical, &c. &c.



APHORISME CXXXVII.

Précautions à prendre après la saignée.

SANGUINE detracto, sex horis est vigilandum,
Ne somni fumus lædat sensibile corpus.
Sanguine purgatus non carpat protinus escas.
Omnia vitabis dulci de lacte, minute,
Et vitet potum plebotomatus homo.
Frigida vitabit, quia sunt inimica minutis;
Interdictus erit vacuatis nubilus aer.
Spiritus exultat vacuatis luce per auras.
Ollis apta quies, & motus sœpè nocivus.

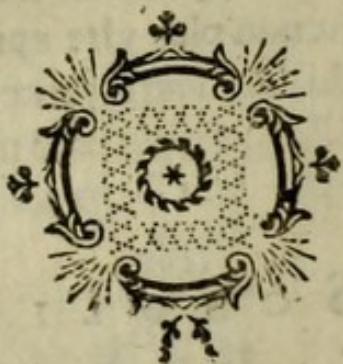


Quand vous serez saigné, veillez un certain temps;
La vapeur du sommeil pourroit troubler vos sens.
Ne mangez point non plus vite après la saignée;
Sur-tout fuyez du lait l'attrayante lignée,
Le froid & la boisson; craignez le mouvement;
L'air pur & le repos sont bons dans ce moment.

SCHOOLIE.

DANS la bonne vérité, je ne sens point
la finesse du précepte de notre aphorisme
qui défend de dormir après la saignée.
J'ai toujours vu, au contraire, qu'un léger
somme étoit tres-utile alors. Je n'entends

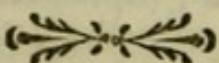
point non plus ce que veut dire *la vapeur du sommeil* ou le *somni fumus* qui blesseroit les sens, si l'on s'avisoit de dormir. J'entends mieux, ce me semble, la défense de manger trop tôt, de boire trop, de s'exposer au froid, même d'user de laitage, aussi-tôt après avoir été saigné. J'approuve donc davantage la fin de l'aphorisme dont je trouve les avis on ne peut pas plus judicieux.



A P H O R I S M E C X X X V I I I .

Circonstances où il faut saigner largement.

PRINCPIO minuas in acutis & peracutis.
Ætatis mediæ multum de sanguine tolle ;
Sed puer & senium perdat uterque parum.
Ver tollet duplum, reliquum tempus tibi simplum,



Dans les maux tres-aigus examinez à peine ,
Et dès le premier jour , ouvrez , rouvrez la veine ;
N'épargnez point le sang d'un sujet vigoureux ;
Mais ménagez l'enfant , ménagez bien le vieux.
Le printemps en cela vous permet davantage ,
Dans les autres saisons il faut être plus sage.

S C H O L I E .

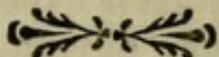
RIEN de plus raisonnable que le présent aphorisme. Il ne lui manque ici que d'être moins pathologique. Cependant comme la conduite qu'il prescrit dans les premiers assauts d'une maladie aiguë , la termine souvent tout d'un coup , & la fait avorter , on peut le trouver supportable en hygiene. Effectivement la santé

qui succéde, renaît si promptement alors, que ce n'est presque pas la peine de dire qu'elle a été interrompue.

A P H O R I S M E C X X X I X.

Des veines à ouvrir.

ÆSTAS, ver, dextras; autumnus, hiemsque, sinistras,
Quattuor hæc membra; hepar, pes, cepha, cor, evacuanda.
Æstas hepar habet, ver cor, sicque ordo sequetur.



Au printemps, en été, saignez du côté droit ;
Mais du gauche, en automne, & quand il fera froid.
Pour le cœur, au printemps ; en été, pour le foie ;
Qu'en automne, en hiver, pieds & tête on pourvoie.

S C H O L I E.

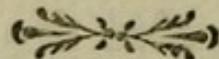
VOILA le résultat de certains préjugés qui ont été fort long-temps à la mode, avant la découverte de la circulation du sang, & singulièrement durant le règne de l'astrologie judiciaire. On croyoit alors que les astres influoient non-seulement sur notre être en total, mais encore sur chaque partie de notre être. Le petit

monde étoit la plus parfaite image du grand monde , leurs relations étoient presque immédiates. De plus , les saisons de l'année , les planetes se correspondoient , pour moriginer les différentes parties de notre corps. Le côté droit , le foie & le cœur répondoint au printemps , à l'été , aussi bien qu'à saturne , à jupiter & au soleil , dont l'influence sur ces viscères étoit considérable. La rate au contraire & les extrémités , comme parties moins nobles , étoient en correspondance avec l'automne & l'hiver , de même qu'avec la lune & mars , planetes d'aussi mince mérite qu'elles.

Dans tous les temps il a fallu des romans en médecine , pour satisfaire à l'impatiente curiosité du public sur les phénomènes de la vie , des maladies , des remedes , des guérisons & de la mort. Combien de fuitiles raisonnements ont succédé aux fuitiles raisons des astrologues ! Mais je m'arrête , il ne faut pas tout dire.

A P H O R I S M E C X L.

SALVATELLA tibi dat plurima dona minuta:
 Purgat splenem, hepar, renes, præcordia, vocem;
 Innaturalem tollit de corde dolorem.



Si de la salvatelle on fait couler le sang,
 On soulage le foie, & la rate, & le flanc;
 D'un estomac en feu l'on calme la manie,
 Et d'un cœur palpitant la fâcheuse harmonie;

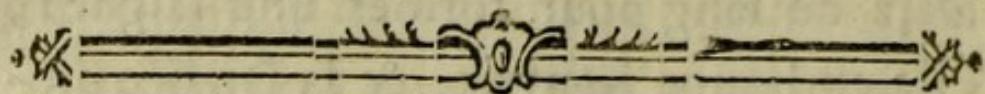
S C H O L I E.

LA veine salvatelle est située sur le dos de la main, entre le petit doigt & le doigt annulaire. Les chiromanciens assuroient qu'elle répondoit au foie, à la rate, aux reins, aux poumons, & croyoient en conséquence qu'une saignée pratiquée sur cette veine débarrassoit assurément ces viscères. On vient de voir à quoi se réduit une pareille doctrine, fruit de l'imagination & de la crédulité. Le présent aphorisme est futile dans tous ses points. Quand la salvatelle fournit

assez de sang pour former une saignée, elle est bonne à ouvrir, & la saignée produit les effets de toute bonne saignée.

Ce n'est pas cependant qu'il faille absolument rejeter indistinctement tous les points de cette doctrine sur l'opération de la saignée à un côté plutôt qu'à l'autre. L'Ecole moderne fait que la circulation varie singulièrement dans les diverses parties du corps, & qu'il est par fois avantageux de faire une saignée à l'endroit même du mal, ou dans ses plus prochains environs. On saigne encore aujourd'hui d'un bras ou d'un pied, plutôt que de l'autre. Mais ces cas sont motivés par de bonnes raisons connues des praticiens.





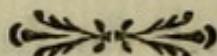
CHAPITRE DERNIER.

Divers points de doctrine épars dans l'Ecole de Salerne.

A P H O R I S M E C X L I.

Des bains.

LOTE, cale; sta, pranse, vel i; frigesce, minute,



Tiens-toi chaud, hors du bain; frais, après la saignée;
Mais suis ton goût: demeure, ou vas, l'après-dînée.

S C H O L I E.

C'EST ici la seconde fois qu'il est question de bains dans l'Ecole de Salerne; & je n'ai encore rien dit de cet important objet, qui mérite pourtant quelque discussion.

On distingue les bains, en bains de rivière, en bains domestiques; ceux-ci, en bains chauds, en bains froids; & l'on

y rapporte les demi-bains, les pétiluves, & même les lavements.

Tout bain, de quelque nature qu'il soit, agit sur notre corps d'une maniere qui lui est propre. Toujours il porte plus ou moins d'eau dans l'intérieur de nos organes, & avec l'eau, une plus ou moins grande quantité des substances qui y sont en dissolution.

Le bain froid excite sur les nerfs une sensation violente, qui va quelquefois jusqu'à l'engourdissement ; il repousse les humeurs de la circonference au centre ; arrête le jeu des capillaires à la surface du corps, ou le modere selon ses degrés de froid ; & cela peut être plus ou moins avantageux dans certaines circonstances.

Le bain chaud attire les humeurs du centre à la circonference ; il dilate les capillaires ; calme l'irritabilité des nerfs ; relâche les solides, & tempere efficacement les fluides ; il fournit aux humeurs beaucoup plus d'eau que le bain froid. Aussi les effets des bains chauds sont-ils

bien différents de ceux des bains froids. On ne peut user de ceux-ci sans précaution, ni conseil; ceux-là sont ordinairement salutaires ou indifférents.

On regarde les bains comme des remedes fortifiants; mais ils ne le sont pas par leur nature, ni de la même maniere, quand ils le sont. Si le bain froid fortifie, c'est en augmentant l'action des solides; si le bain chaud donne de la force, c'est en purifiant les fluides de certaines causes de foiblesse. On peut dire la même chose de toute espece de bain local, tel que la lotion, le lavement, le pédiluve.

Les bains de riviere, durant les jours chauds, sont communément utiles à la santé pour les raisons que je viens de dire. L'eau étant tiéde alors, elle pénètre aisément les corps, & les nettoie fort bien. Entrant mieux dans les pores de la peau, elle se mêle mieux aussi à nos humeurs, & voilà comment les bains tempèrent & rafraîchissent.

Ce que je viens de dire fait voir qu'il

est dangereux de se baigner avec plusieurs personnes , dans une eau croupissante , & soi-même plusieurs fois dans un même bain.

On rend les bains émollients , par l'addition des herbes émollientes , dont on mêle la décoction dans l'eau du bain ; fortifiants , par les plantes aromatiques ; & semblables à ceux de mer , par l'addition du sel & de quelque substance bitumineuse.

Le précepte que donne l'Ecole de Salerne , de se tenir chaudement après le bain , est sage , & celui de se tenir fraîchement après la saignée , est utile. Le bain ayant disposé le corps à la transpiration , il y auroit évidemment de l'imprudence à s'exposer à un air capable de la supprimer , & la saignée diminuant la pléthora , que la chaleur augmente toujours plus ou moins , il est raisonnable d'éviter une cause qui produit facilement l'effet que l'on veut anéantir. Malgré cela il n'est guere moins dangereux de s'ex-

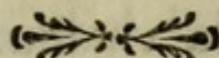
poser à un froid vif après la saignée , qu'après le bain , parce que le mouvement du sang ayant été diminué par l'évacuation , la transpiration est aussi moins abondante & plus facile à supprimer. On courroit donc un risque plus certain de prendre quelque rhume.

Enfin dans l'état de santé , il est selon l'Ecole de Salerne , indifférent de marcher ou de s'asseoir après le dîner. Cependant , je crois qu'il vaut mieux faire alors un léger exercice , que de rester dans un repos qui ne manque guere d'appeler le sommeil.

A P H O R I S M E C X L I I.

Du jeûne.

TEMPORIS æstivi jejunia corpora siccant.



Les jeûnes en été desséchent trop les corps.

S C H O L I E S.

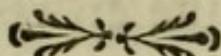
JEÛNER , c'est frustrer le corps d'une

portion de sa nourriture accoutumée. C'est le soumettre à des pertes sans réparation. Or les pertes peuvent être plus ou moins grandes dans une saison que dans l'autre, & elles sont en effet très-considerables en été. Si donc on perd plus & répare moins en été, il est nécessaire que le corps diminue alors, s'exténué & s'épuise encore plus par le jeûne. Cela n'a pas besoin de démonstration.

A P H O R I S M E C X L I I .

Du vomissement.

OMNI mense probè vomitus confert, benè purgat
Humores nocuos stomachus quos continet intùs.



En tout mois l'émétique anime nos réfforts :
Rien n'ôte mieux l'humeur que l'estomac renferme,

S C H O L I E .

L'ANTIQUITÉ la plus respectable recommande le vomissement, comme un moyen sûr & prompt de débarrasser l'estomac. La médecine moderne a très-bien

observé que ce genre dévacuation est familier à la nature , & qu'il est extrêmement avantageux dans bien des cas. Le vomissement est peut - être en effet le meilleur prophylactique des maladies de toute espece. Combien d'affections font les plus rapides progrès , combien traînent en longueur , qui ne seroient ou n'auroient été rien , si on les eût prévenues ou combattues avec les vomitifs ?

C'est donc avec raison que l'Ecole de Salerne fait l'éloge du vomissement fréquent , & pose en principe qu'il est utile dans tous les mois de l'année. Après son précepte sur la sobriété & la tempérance , celui qu'elle donne en cette occasion , me paroît le plus sage & le plus utile.

La matiere médicale fournit diverses substances , différents moyens de provoquer cette excrétion. L'irritation mécanique du gosier , l'huile , l'eau chaude , l'ipécacuahna & le tartre stibié sont les meilleurs. On a depuis long temps abandonné les autres préparations d'antimoï,

ne & celles de vitriol, les racines d'azaram, & l'ellébore, dont on se servoit anciennement. Les vomitifs que je viens de nommer, & que l'on emploie de nos jours, sont bien plus aisés à doser, à administrer que les anciens, & c'est assurément une bien juste raison de les préférer. Le tartre stibié sur-tout, est l'émétique le plus généralement adopté pour cela, & son efficacité est toujours sûre quand on fait l'administrer comme il faut.

Mais je dois avertir que ce remede n'est pas indifférent, ni si sûr qu'on ne puisse pas en abuser. Autrefois le parlement de Paris défendit aux médecins d'employer l'antimoine. La faculté de médecine avoit représenté que les préparations de ce demi-métal étoient des poisons dangereux dans la main des hommes. La faculté & le parlement contre lesquels on se permet aujourd'hui des ironies sur cela, n'avoient pourtant pas à mon avis complètement tort, & il seroit à désirer encore aujourd'hui que

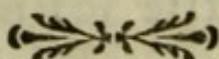
ces remedes fussent, non pas interdits, mais confiés uniquement aux médecins. J'ai vu pour ma part plusieurs victimes de l'émétique, victimes de lui, à n'en pouvoir douter, & je suis tres-persuadé que si l'on examinoit de bien pres la conduite de la plupart des administrateurs de ce remede, on en découvriroit beaucoup plus.

Ainsi il faut en convenir: l'émétique nettoie efficacement les premières voies, anime puissamment les ressorts de la machine, prévient les maladies, en guérit beaucoup; mais il faut l'employer avec connoissance de cause, & non pas empiriquement. Il faut mettre beaucoup de soin à découvrir l'indication qui le requiert, beaucoup de vigilance à l'administrer convenablement, beaucoup d'attention à faciliter & à modérer son action. Les médecins seuls peuvent le manier de cette façon-là, & l'administrer à propos.

A P H O R I S M E C X L I V.

Des diverses saisons de l'année.

VER, autumnus, hiems, æstas, dominantur in anno.



Deux saisons ouvrent l'an, double saison le ferme.

S C H O L I E.

NOTRE vie est composée d'années, & l'année l'est de quatre saisons très-différentes dans nos climats. Deux sont chaudes, deux sont froides, & cette remarque est des plus importantes pour la pratique de la médecine. Il me semble l'avoir déjà dit : il n'y a point d'agent dans la nature qui influe plus généralement & plus efficacement sur nos corps que l'atmosphère. Le temps doux relâche les fibres, amollit nos corps ; la chaleur en dilate les pores, en gonfle les humeurs, en fait languir les fonctions. La transpiration qui seule augmente alors, n'est

pas même un bien sans danger. Les saisons humides nous alterent d'une autre façon. Tantôt ce sont des fluxions, des rhumes, des douleurs, & tantôt les maladies les plus graves. Le froid resserre, engourdit, favorise les affections aiguës. Oui, les variations du milieu qui nous environne exposent nos jours au moins tous les trois mois.

A P H O R I S M E C X L V.

Du printemps.

TEMPORE vernali, calidusque aer madidusque,
Et nullum tempus melius sit phlebotomiæ.
Uſus tunc Veneris confert homini moderatus,
Corporis & motus, ventrisque solutio, sudor,
Balnea; purgentur tunc corpora cum medicinis.



L'air du printemps est chaud & pluvieux à la fois:
On saigne en sûreté dans chacun de ses mois;
Aux plaisirs de l'amour avec fruit on se livre,
On s'amuse, on s'exerce, en un mot on fait vivre,
On peut encor alors suer, ou se purger,
Et pour se rafraîchir dans les eaux se plonger.

S C H O L I E.

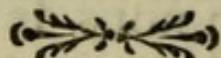
IL est des temps favorables à la santé, précisément parce qu'il y en a qui lui sont préjudiciables, & l'Ecole de Salerne remarque judicieusement que le printemps est une saison amie. L'espece de stupeur où la nature a langui durant l'hiver se dissipe. Tout en nous se réveille & semble prendre un nouvel être. Néanmoins le printemps a encore quelques dangers pour la santé. Les alternatives de froid, de chaud, de sécheresse, d'humidité, sont à craindre. Mais heureusement aussi cette constitution ne dure pas, & bientôt on ressent de plus douces influences. Le présent aphorisme est des plus vrais que l'on puisse poser.



A P H O R I S M E D E R N I E R.

De l'été.

ÆSTAS more calet, sicca est; noscatur in illâ
 Tunc quoquè præcipue cholera rubram dominari.
 Humida, frigida, fercula dentur; sit Venus extrâ;
 Balnea non prosunt; raræ sint phlebotomiæ;
 Utilis est requies; sit cum moderamine potus.



Par le sec & le chaud l'été nous incommode,
 Et de faire du sang c'est dans ce temps la mode.
 Usez donc de fins mets, d'acides potions,
 Et faites à Vénus peu de libations.
 Les bains ne sont point sûrs, non plus que la saignée;
 Il faut & du repos & boisson épargnée.

S C H O L I E S.

I.

Ce que l'Ecole de Salerne dit ici de l'été me paroît aussi raisonnable que ce qu'elle vient de dire du printemps. Tout le monde l'éprouve annuellement: rien n'est plus incommode que la chaleur excessive, que cette sécheresse, qui altére les

corps les plus durs. Les sueurs auxquelles les animaux sont en bute, épuisent les forces, épaisissent le sang, en le dépouillant de sa partie la plus fluide. On se sent pesant, accablé, sans goût, même pour le plaisir.

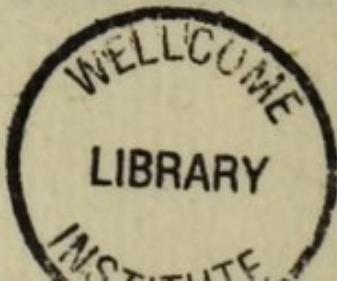
Il est utile alors d'user de nourritures légères, rafraîchissantes ; de boissons acides; de repos. On évite ainsi la déperdition excessive de substance, on pare à l'alkalification des humeurs qui deviennent dans cette saison plus susceptibles de corruption. L'abstinence des bains chauds & des plaisirs de l'amour est utile aussi; les bains chauds & les pertes vénériennes augmentent trop sensiblement la fièvre que cause la chaleur de l'atmosphère. La saignée peut être indiquée comme ne l'être pas; elle est en effet équivoque.

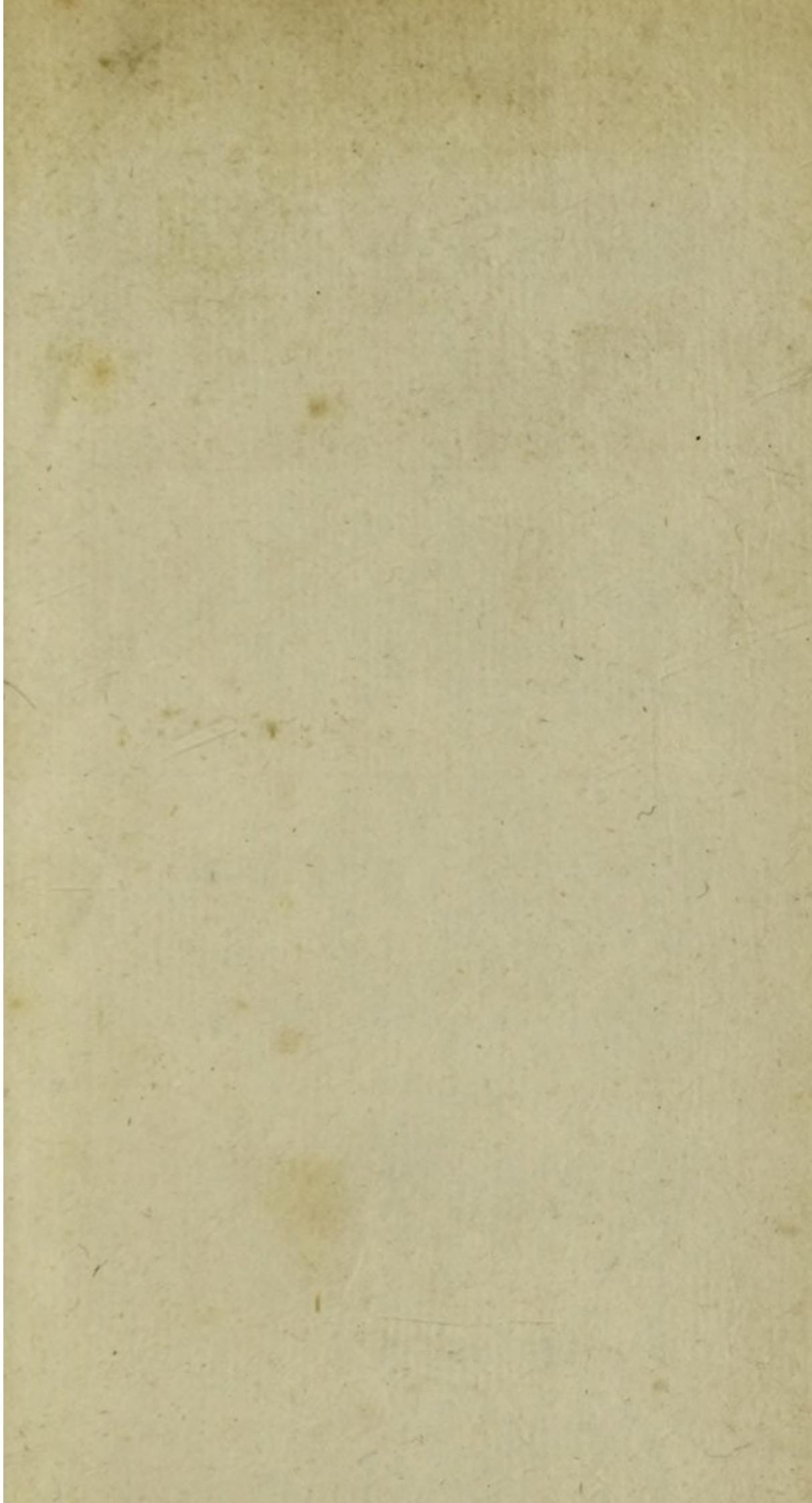
I I.

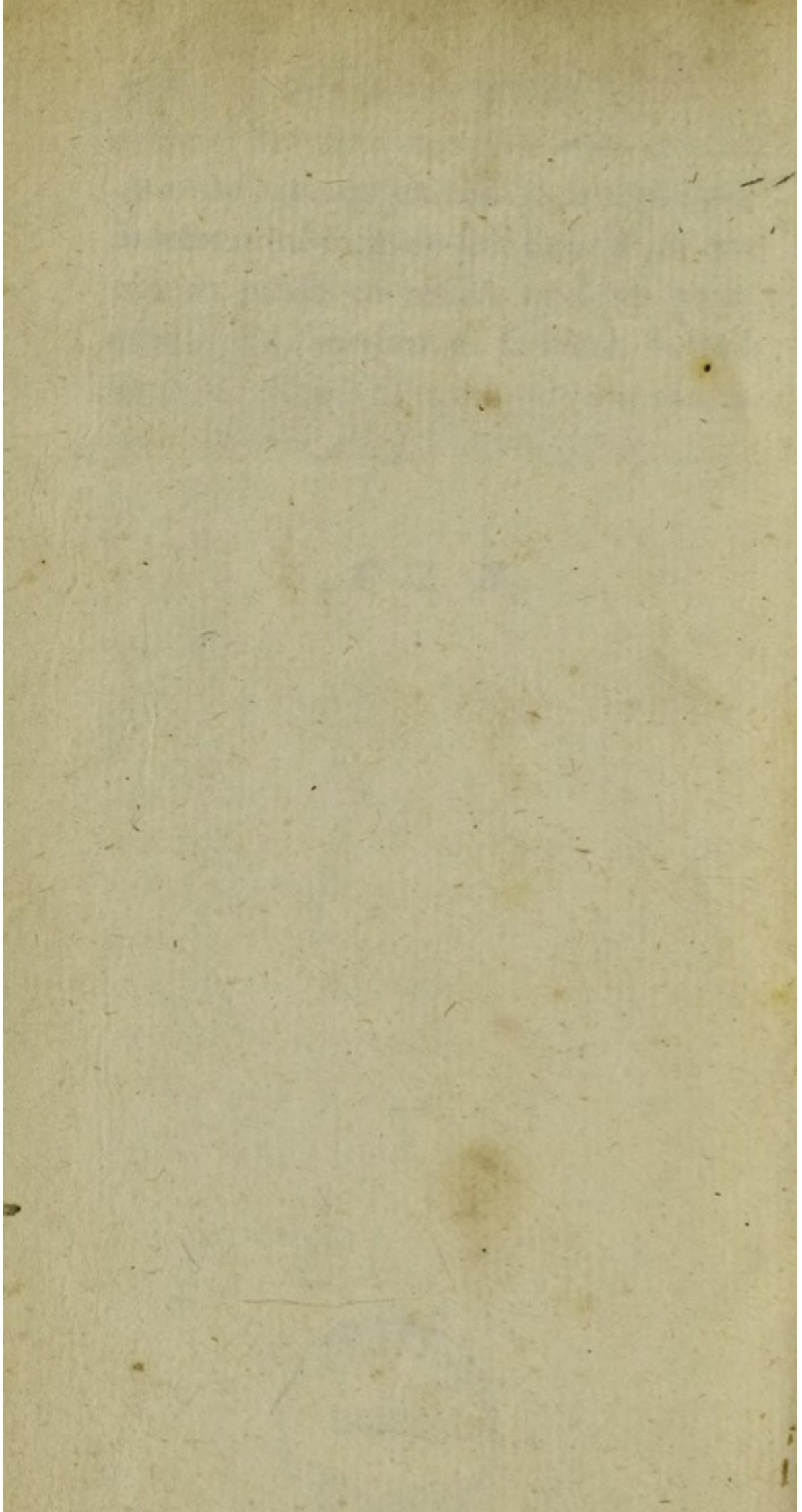
VOILA ce que j'ai recueilli des préceptes de l'Ecole de Salerne. Je les ai

traduits & commentés de mon mieux ; quoique par amusement. Je souhaite que le lecteur médecin en soit satisfait, & que chacun puisse en retirer quelque profit pour la conservation de sa santé. Je serai content , si je n'ai point pris une récréation infructueuse pour l'humanité.

F I N,







1000 = 1 ton
1890

